

Taula redona:
100 anys d'etimologia romànica: el REW de Meyer-Lübke: 1911-2010

Max Pfister (Universität des Saarlandes)

Presentació

C'est en 1911 que Wilhelm Meyer-Lübke publia la première édition de son dictionnaire étymologique. Le but de mon bref exposé est de mettre cet événement dans le contexte de la recherche étymologique, d'esquisser l'histoire du REW, des suppléments régionaux et des échecs de refontes.

Je rappelle que trois conférences hier ont préparé le terrain de cette table ronde, celles de Dahmen (Roumanie), Kramer (Ladinoroumanie) et Aprile (Italoromania).

Je pars du dictionnaire étymologique de Friedrich Diez, publié dans sa première édition en 1853, base de l'étymologie scientifique par opposition p.ex. à Gilles Ménage (1694) et à sa méthode nommée pré-scientifique. Il faut cependant dire que cette limite entre les deux époques est souvent tracée d'une manière trop rigide étant donné que des 300 mots (jusqu'à la lettre C) examinés soit par Ménage soit par Diez 216, c'est-à-dire 72%, Diez a accepté l'étymologie proposée par Ménage.

Dans l'histoire de l'étymologie des langues romanes, le prochain pilier après Diez est constitué par Gustav Gröber, *Vulgärlateinische Substrate romanischer Wörter* (ALL 1 [1884] - ALL 8 [1893]). Bien que cette contribution de 300 pages ne soit pas publiée sous forme de dictionnaire, ce matériel entre dans le matériel du *Thesaurus Linguae Latinae* et fut utilisé par les philologues classiques.

En 1891 suivit le *Lateinisch-romanisches Wörterbuch* de Gustav Körting. Sa première édition eut 14 comptes-rendus écrits par des romanistes et des latinistes et, généralement, fut bien accueillie par les critiques. Même l'annonce de Meyer-Lübke jugea ce livre «bien utile». Les refontes cependant, celles de 1901 et de 1907, furent critiquées sévèrement p.ex. par Carlo Salvioni (AGI 16 [1902/05], 211): «Accresciuta sì, migliorata no, questa nuova edizione. Che tutti i difetti, che si sono rimproverati alla prima edizione di questa opera, ritornano nella seconda, accompagnati ad uno nuovo: la somma scorrettezza tipografica» et la critique de Maurice Grammont (RLaR 46 [1903], 594): «... ce qu'on demande avant tout à un dictionnaire, c'est d'être exact, précis, commode et complet. Celui de M. Körting n'a aucune de ces qualités».

Le jugement de Körting en 1976 par Alberto Zamboni me paraît bien pondéré: «oggi oscurato dal Meyer-Lübke e troppo ingiustamente negletto». La première édition du REW de Meyer-Lübke en 1911 a donc complètement substitué le dictionnaire de Körting et constitue un progrès énorme pour la recherche étymologique.

Wilhelm Meyer-Lübke, *Romanisches etymologisches Wörterbuch* (REW), Heidelberg, Winter, 1911 (in Lieferungen 1911-1920, cf. das Nachwort p. 1092).

Les autres éditions, celles de ²1924, ⁴1968 e ⁵1972 ne constituent que des réimpressions de la première et de la troisième édition.

Le meilleur compte rendu, publié par Jakob Jud en 1911, ne comprend que les deux premiers fascicules du REW et est fondamental. Jud critique la paléontologie linguistique trop prononcée et exige aussi un ordre onomasiologique, une considération de la recherche onomasiologique et un examen plus approfondi des sources en ancien français (Godefroy) et en ancien italien. Jud loue cependant l'exactitude des citations et quand au triage critique des étymologies surannées et plus soutenables, il qualifie la première édition du REW d'«une synthèse qui sans doute substitue complètement le dictionnaire de Körting». Soit la première édition du REW, soit la troisième ont stimulé toute une série de suppléments très précieux pour les diverses langues romanes énumérées dans les deux travaux conclusifs et à recommander: Hans Dieter Bork, *Histoire des dictionnaires comparés des langues romanes* dans *Lexikon der romanistischen Linguistik* (LRL) 1, 552-562 et Wolfgang Schweickard, *Die Arbeitsgrundlagen der romanischen etymologischen Forschung: vom REW zum DÉRom* dans *Romanistik in Geschichte und Gegenwart* (RomGG 16, 2010). Également le supplément bibliographique du LEI, publié en 2002 et complètement refondu en 2011, contiendra ces suppléments. Je ne cite que les comptes-rendus de Rohlf's 1931 et 1932, Salvioni 1912, Prati 1913, Merlo 1926, Faré 1972 et Tropea 1974 pour l'Italoromania, pour le roumain Graur 1937, pour l'istriote Crevatin 1981/1982, pour le dalmate Vinja 1957, 1959 et 1968. Quant au sarde, il faut citer Wagner 1931 et 1935, pour le frioulan Iliescu 1972, pour le catalan Moll 1922-1931 et finalement pour le portugais Piel 1932 e Lisboa 1937.

Meyer-Lübke a su intégrer une partie de ces suppléments et des rectifications dans la troisième édition de 1935 qui représente encore aujourd'hui un chef d'œuvre irremplaçable.

L'histoire du REW après 1935 n'est pas à l'honneur de la recherche étymologique romane. Une refonte du REW³ a été entreprise dans les années 50 par Harri Meier et J. M. Piel, cfr. la contribution de Piel au Congrès de Strasbourg en 1957: «De l'ancien REW au nouveau REW, Lexicologie et lexicographie françaises et romanes». L'écho qui en résulta prouve qu'une telle œuvre aurait été bienvenue. Seulement, les articles d'épreuves montrent clairement que l'étendue du matériel exigerait au minimum deux ou trois volumes et dépasserait la qualité du REW, qui est de rester un manuel propre à la portée de tous ceux qui s'intéressent à l'étymologie romane.

Le résultat de cette tentative de Meier-Piel était décevant et l'article *antemna* n'était pas convaincant. La DFG regretta la perte d'un demi million de marcs investis dans ce projet qui avait échoué. C'est aussi pour cette raison qu'en 1984 un nouveau projet, louable certes, présenté à la DFG par Heinz Jürgen Wolf, a trouvé des experts sévères et qu'il n'a pas été approuvé.

C'est en 1995 qu'à notre congrès de Palerme, il y a quinze ans, à une Table ronde de la section de sémantique et lexicologie des langues romanes, nous avons discuté sur le thème «un nouveau REW est-il souhaitable, possible?» Les prises de position de Jean-Pierre Chambon, Marius Sala, Manlio Cortelazzo, Jean-Paul Chauveau, Xosé Lluís García Arias, Dieter Kremer, Joana Vintilă-Rădulescu et de moi-même sont publiées dans les Actes de Palerme, vol. 8, 983-1023.

Je me permets de répéter ce que j'avais dit à Palerme, il y a 15 ans: «Passons à la troisième question qui est la plus importante: Un nouveau REW est-il souhaitable ou non ? J'hésite à

répondre par un 'oui' sans restriction aucune. Naturellement, chaque lexicographe et, au fond, chaque romaniste souhaite la réalisation de cette nouvelle base étymologique pan-romane, d'autant plus que la spécialisation des romanistes progresse et qu'à une époque de recherche interdisciplinaire l'optique panromane est indispensable. Pour moi, le problème réside dans les priorités à choisir à un moment où les moyens financiers sont rares ou inexistants». Ajoutons encore l'essentiel des conclusions partielles de Jean-Pierre Chambon: «Quant à l'appréciation du REW, il n'est pas nécessaire de reprendre la description des aspects de l'œuvre qui sont aujourd'hui dépassés». Ces aspects ont été clairement exprimés par M. Pfister, M. Cortelazzo e M. García Arias. Ces éléments de critique du REW sont aujourd'hui le bien commun de tous les romanistes qui travaillent dans le domaine de l'étymologie et de la lexicologie historique.

Il est plus intéressant - et peut-être plus surprenant - de constater que le REW rend toujours service, qu'il est toujours consulté, et avec profit. Je cite M. Pfister: «le REW est excellent pour une première vue d'ensemble, déficient dans le détail».

Le REW répond donc à un besoin toujours actuel de la recherche.

À la question «un nouveau REW est-il souhaitable?», les réponses apparaissent positives. J'en prends acte.

Il existe néanmoins des nuances et les avis de nos experts s'étagent sur un continuum allant du *oui* franc et massif (Mme Rădulescu, M. García Arias) au *oui* avec certaines réserves (M. Kremer, M. Pfister). Avec l'appel final de Chambon: «C'est pourquoi nous aimerions pour terminer, en vous remerciant tous et toutes de votre participation et votre présence, vous donner rendez-vous au prochain Congrès de notre Société pour examiner un échantillon représentatif du *Petit Lexique étymologique panroman*».

À la fin de ce congrès, il y a eu des interventions du public dont je ne reproduis que l'opinion critique d'Alberto Vârvaro: «Io vorrei riprendere in modo più fermo alcune riserve che sono già state enunciate. Il REW non è una raccolta di materiale; al suo tempo non era neppure un'opera di consultazione: era molto di più. Il fatto che oggi sia ridotto a essere un comodo libro di consultazione, come è stato detto, non ci deve far dimenticare che cent'anni fa, quando fu concepito, era un'altra cosa. Era la realizzazione di un modello che si basava su un'ideologia scientifica della fine dell'800 e su una metodologia linguistica della stessa epoca. Io sono il primo a essere convinto della necessità di un'opera attuale che sostituisca il REW, ma non credo affatto che sia possibile fare ciò correggendo quelli che a noi paiono i difetti del REW. Il REW è un'opera d'arte e le opere d'arte non si aggiustano, le opere d'arte riflettono, in questo caso al massimo grado qualitativo, l'ideologia, i valori dell'epoca, e dell'autore. Allora, dal mio punto di vista, non ha nessuna utilità suggerire singole operazioni cosmetiche del REW. Il REW sta bene com'è, con la data che ha. Si tratta di pensare ex novo un'altra opera completamente nuova che corrisponda all'ideologia della scienza e alla metodologia della linguistica del Duemila (...) Un'approfondita riflessione sul modello nuovo da proporre per un REW deve venire prima della riflessione sulle modalità di realizzazione concreta di quest'opera».

Et maintenant je donne la parole à Eva Büchi qui, en 10 minutes, exposera le projet dirigé par elle-même et par Wolfgang Schweickard dont je dois excuser l'absence.

Quant à l'Italoromania –faute de temps– je me réduis aux points essentiels. Pour *carpinus* il faut dire que *karpina* existe non seulement en francoprovençal, mais également en

Italoromania (it.sett., frioulan, Lazio). Pour la première attestation en italien il faut également considérer la toponymie médio-latine: au lieu de tosc.a. *carpino* m. (prima metà sec. XIV, PalladioVolg, TLIO) il faut considérer la toponymie lat.mediev.lig. *fontana de carpeno* (1010, Aprosio-1).

Une comparaison entre DÉRom et LEI pour le second exemple *facere* présente des difficultés pour moi parce que le LEI n'est pas encore arrivé à la lettre *f*. Il y a cependant le verbe composé *cal(e)facere / cal(e)fare* 'chauffer'. En italien, il y a également une bipartition morphologique entre *calfare* (1.) e *calefacere* (2.) (LEI 9,1291).

Pour le verbe *facere*, je me demande pourtant s'il ne faudrait pas partir d'une tripartition: *facere* (1.), *fare* (2.) e le radical du participe *fatto* (3.), valable aussi pour le verbe ancon. (Arcevia) *calfettà* v.tr. 'maltrattare, percuotere' (secc. XVIII/XIX, Rime, Crocioni) que Cortelazzo fait remonter à *calfactare*.

Pour le type II. je ne parlerais pas d'accident phonétique. Pour moi l'italien *fare/far* ne remonte pas à *fagere/fakere* mais constitue un fait analogique. C'est déjà Bartoli (Italia e Croazia 151) qui dit clairement: «L'it. *fare* non può venire direttamente da *facere* ed è un eco di *dare, stare*». («il a profité de l'analogie avec **da* et **sta*»). Pour toute l'Italie, le type *facere* est partout la strate antérieure non seulement pour les formes indiquées: emil.a./salent./luc./cal. mais aussi pour l'abr.a. *face* (1300ca., LaudeVaranini-Banfi-Ceruti) et même en it.a. *controface* 'imita' (commencement XIV s., IntelligenzaMistruzzi) et à Florence *face* (vers 1350, LaudarioCompSGilioDelPopolo).

Je passe aux conclusions. Quant à l'Italoromania, la structure des articles est bonne. Souvent l'Italoromania contient la clé pour la solution des problèmes étymologiques: p.ex. *carpino/carpine* avec la première attestation toponomastique et la forme féminine *karpina* existant aussi en Italoromania et en frioulan.

Quant à *facere* (1.) e *fare* (2.) l'Italoromania est bien interprétée, seulement pour *fare* il ne s'agit pas d'un fait phonétique mais d'un fait analogique. La seule goutte d'amertume pour moi, c'est la base protoromane. Si nous disposons d'une base lexicologique excellente, le Thesaurus Linguae Latinae et de bons dictionnaires mediolatins, je me demande pourquoi cette base fictive avec des astérisques et pourquoi seulement une sélection qui ne comprend que 5% du trésor de Meyer-Lübke? Ce choix réduit est compréhensible, mais le DÉRom ne substituera pas le REW. Je reconnais cependant la haute qualité des articles due aux rédacteurs mais aussi aux spécialistes des diverses langues romanes. Personnellement, je suis convaincu que les progrès sensibles, surtout pour l'histoire des mots, se fera dans la recherche lexicologique des langues romanes particulières comme pour le galloroman dans le FEW, pour l'Iberoromania par les dictionnaires de Corominas-Pascual et pour l'Italoromania par le LEI. Les vues d'ensemble comme le Nouveau REW et le DÉRom se réaliseront après en profitant des lexiques étymologiques assurés. Etant donné la situation financière en Europe, il faut cependant être reconnaissant pour chaque grande entreprise lexicologique sérieuse bien dirigée et compétente qui trouve l'appui des recherches nationales. J'exprime mes félicitations à la direction du DÉRom et à son équipe et je souhaite beaucoup de courage et de persévérance pour la réalisation future de ce projet admirable.

Maria-Reina Bastardas Rufat (Universitat de Barcelona)

El català i la lexicografia etimològica panromànica

1. Història

La lingüística catalana de les primeres dècades del segle xx estava ben al corrent dels avenços de la lingüística romànica als diversos països d'Europa.¹ Els lingüistes catalans mantenien una relació fluida, personalment i per correspondència, amb els romanistes europeus. Hi ha, però, alguns fets que avui en dia ens poden semblar sorprenents. La insòlita formació, mig autodidacta, que el jove Francesc de Borja Moll rebé a Mallorca sota els auspicis de Mossèn Alcover inclogué un «curset intensiu de lexicografia i etimologia» de la mà del mateix Wilhelm Meyer-Lübke que passà un mes a Mallorca el juny de 1923. Aquell estiu, el seu jove deixeble encara no havia complert 20 anys i passà moltes hores amb el mestre de la romanística «manejant fitxes de la <calaixera> i redactant articles del Diccionari com a assaig per a exercitar-[se] en la tècnica lexicogràfica», tal com evoca en les seves memòries (Moll 1970).² És natural, doncs, que Moll conegués a fons el diccionari de Meyer-Lübke en la seva primera edició (1911-1920) i, quan se li demanà una col·laboració per a l'Anuari de l'Oficina Romànica de Lingüística i Literatura, hi publicà, durant quatre anys, el *Suplement català al REW*. Aquesta contribució es publicà després en forma d'un volum de 259 pàgines (Moll 1928-1931).

El suplement està íntegrament dedicat a fornir materials catalans complementaris per al REW, materials que Moll extragué dels seus propis coneixements i del fitxer del DCVB.³ Amb l'excepció de sis pàgines d'introducció i bibliografia i de les cinquanta pàgines finals d'índex, les altres dues-centes pàgines i escaig del suplement ressegueixen minuciosament, article per article, el REW proposant les addicions, supressions o modificacions que Moll creu oportunes a cada entrada. Aquests materials foren incorporats per Meyer-Lübke a la tercera edició del REW (1935)⁴ i contribuïren, tal com Moll desitjava, a fer més present el català en aquesta obra cabdal de l'etimologia romànica.⁵

Des de la tercera edició del REW (1935) ençà, s'han publicat en el domini català dues obres indispensables per a la recerca etimològica: el DCVB (1930-1962) i el DECat (1980-

¹ Agraïm a Eva Buchi i a José Enrique Gargallo la lectura que han volgut fer d'una primera versió d'aquest text i les seves valuoses observacions.

² Pel que fa a la visita de Meyer-Lübke a Mallorca, vegeu Moll (1970), particularment les pàgines 153-4, d'on extraïem les cites. Moll havia nascut l'octubre de 1903.

³ «Bona part del cabal lèxic és recollit de primera mà y inèdit. P'el seu aprofitament m'ha servit de molt el tenir avinent el material de les oficines del *Diccionari Català-Valencià-Balear*» (Moll 1928-1931: 5).

⁴ «[E]l mateix Meyer-Lübke el va acollir amb gran satisfacció: precisament aleshores ell preparava la tercera edició del REW, i aquella aportació de materials de primera mà sobre una llengua com la catalana, que ell coneixia poc, li venia molt bé per a millorar la reedició» (Moll 1970: 209). Per a la redacció del *Suplement català al REW* en general, vegeu Moll (1970: 208-209). La segona edició del REW, de 1924, és només una reimpressió de la primera i, en qualsevol cas, és anterior al suplement de Moll.

⁵ «El català no figura dins el REW ab extensió proporcionada a la d'altres llengües neolatines; y no és d'admirar, car tampoch els medis d'informació que els estrangers tenien a-les-hores sobre el català no eren gayre abundosos» (Moll 1928-1931: 3).

2001); són dues obres indispensables per als estudiosos del català, però, no ho oblidem, també per als romanistes. No és necessari aquí presentar aquestes obres o comentar-ne les característiques.⁶ Però volem assenyalar dues coses pel que fa a la seva repercussió més enllà del català: aquestes obres, com també ho va fer en el seu moment el DCECH per a les llengües iberoromàniques, contribuïren a fer present el català en la lingüística romànica.⁷ Així mateix, tampoc és sobrer recordar que Coromines en el DECat⁸ sempre té presents les altres llengües romàniques en els seus comentaris i raonaments; té sobretot presents les llengües veïnes al català, però molt sovint també les més allunyades. Aquesta mirada sobre el conjunt de la Romània permet a Coromines de fer propostes vàlides per a problemes etimològics no catalans. Lamentablement, aquestes propostes no han estat sempre preses en consideració per les obres etimològiques dels dominis lingüístics corresponents (a vegades, més per desconeixement que no pas per discrepància).⁹

Així doncs, constatem que l'etimologia catalana ha tingut en compte, des dels seus inicis, les dades i els estudis sobre les altres llengües romàniques; ha tingut sempre un lloc, encara que no el més rellevant, en els estudis etimològics panromànics; i fins i tot ha contribuït en certa mesura a l'etimologia panromànica.

2. El present

Però, més enllà d'això, en aquesta taula rodona dedicada al centenari del REW i al futur de l'etimologia panromànica, cal preguntar-nos com l'etimologia catalana, amb aquestes obres cabdals, pot contribuir a partir del dia d'avui a l'etimologia panromànica i, a la inversa, com l'etimologia panromànica pot contribuir a l'esclarament de problemes etimològics del català.

Ja que actualment, responen a la crida que suposava la taula rodona del congrés de Palerm (Chambon / Sala 1998), existeix un projecte de redacció d'un diccionari etimològic panromànic (el DÉRom)¹⁰, projecte que ja és una realitat amb un bon nombre d'articles redactats i d'altres en curs de redacció, basarem els nostres comentaris en els articles que ens han estat presentats com a mostra: */^hʧak-e-/ i */^hkarpɪn-u/. Malauradament cal dir que això ho haurem de fer només a partir de l'article */^hʧak-e-/ perquè l'altre, */^hkarpɪn-u/, tracta d'una família de mots sense reflex en català.

Així doncs, què aporten els diccionaris catalans a l'article */^hʧak-e-/ del DÉRom? Què aporta el DÉRom a l'etimologia del català *fer* i/o *far*?

⁶ Les dues obres han estat objecte d'estudis i anàlisis diversos; vegeu per exemple els articles que se'ls dediquen en els manuals de referència de la lingüística romànica, el LRL i la RSG, i la bibliografia allà esmentada. Vegeu també Colón (2006).

⁷ Cal recordar també que una de les causes que degué contribuir a la renúncia de Jud i Wartburg a dur a terme el seu projecte inicial panromànic (renúncia que fou, al seu torn, l'embrió del FEW) fou la manca de dades i diccionaris iberoromànics (Chambon 1993: 472-473).

⁸ Molt més que no pas Moll en el DCVB.

⁹ Vegeu, per exemple, l'article d'Eva Buchi (2006).

¹⁰ Vegeu el lloc web del projecte (<http://www.atilf.fr/DERom>) i les publicacions allí esmentades.

3. El DECat i el DÉRom, punts de comparació

3.1. L'etimologització

L'article */ ϕ ak-e-/ (Buchi 2008-2010 *in* DÉRom s.v. */ ϕ ak-e-/) aporta una formulació innovadora respecte a la posició tradicional de Meyer-Lübke, i d'altres obres etimològiques d'abast monolingüe, que feien procedir tota aquesta sèrie de verbs romànics directament del llatí FACĒRE. No es tracta només de la notació fonològica de l'ètim, fruit del procés de reconstrucció, sinó de la proposta concreta de dues formes com a base per als mots romànics recollits en l'article: una part d'aquests verbs (p. ex., entre altres, el romanès *face*, el sard *fakere*, el francès *faire*, l'occità *faire*, el català *fer*, l'espanyol *hacer*, el portuguès *fazer*) es remunta a una forma */ ϕ ak-e-re/, i, a costat, una forma sincopada */ ϕ -a-re-/ explica la resta (p. ex., entre altres, l'italià *fare*, el friülà *fã*, el romanx *far*, l'occità *far*, el cat. antic *far*, l'espanyol antic *far*).

Ara bé, aquesta doble base ja fou intuïda per Coromines¹¹, per bé que no clarament explicitada. En el DECat (3, 954) llegim: «FER, verb, del ll. FACĒRE, pronunciat FAĒRE en pronúncia ràpida en el llatí vulgar tardà [...], d'on més tard FAIRE [...]»; i uns paràgrafs més endavant Coromines anuncia:

[...] ja no crec en la base de ll. vg. *FAGERE suposada per M-Lübke i d'altres, sinó en una pronúncia negligida i ràpida FAERE^[12] del llatí parlat, ulteriorment reduïda, en uns punts, a FAIRE^[13] (> *fer*, fr. i oc. ant. *faire*, cast. ant. *fer*), i en d'altres a *FARE, d'on oc. ant. *far*, it. *fare* (forma no estranya al cat. arcaic *far*, cast. arcaic *far*).

D'aquest paràgraf en destaca la proposta explícita, per bé que diluïda a l'interior del text de l'article, de *FARE com a ètim del cat. ant. *far* i de formes anàlogues d'altres llengües. La proposta de Coromines, que es basa essencialment en l'evolució fonètica de les formes romàniques, sembla que es pot esquematitzar així:

FACERE > FAĒRE > FAIRE > *FARE

Cal dir que el mateix Coromines, unes línies més amunt de l'article FER del DECat, explica: «Sobre el detall de l'evolució fonètica de FACERE i d'algunes de les seves formes, val encara el que en dic a *LleuresC* [...] i *EntreDL* [...] (i esp[ecialmen]t n. 13)». En l'esmentada nota 13, hi llegim:

La pronúncia real cat. or. *fēr*, bal. *fēr*, pallar. *fēr*, mostra que ens cal partir d'una base *faire*, comuna al francès, l'occità i el català i castellà preliteraris, i sens dubte resultant d'una analogia de *faitu* < FACTUM (possiblement ja un llat. vg. *FAGERE extret de FACTUM segons el model de AGERE-ACTUM, LEGERE-LECTUM, etc.) (Coromines 1976-1977: I, 102, n. 13).

L'analogia amb la forma del participi hauria contribuït, doncs, juntament amb la «pronúncia ràpida», a l'aparició de la base FAIRE postulada per Coromines.

Evidentment, en el raonament esmentat més amunt, Coromines no té en compte les formes romàniques que exigeixen una base en /-ke-/, i potser és per això que tracta alhora dos problemes diferents sense individualitzar-los: l'evolució fonètica que ha tingut com a resultat formes com el català *fer* o el francès i l'occità *faire*, davant d'altres com el romanès

¹¹ Potser, encara que no es digui enlloc, seguint el comentari del FEW 3,353.

¹² [*sic*; sense asterisc; i, aquí, sense accent (cf. *supra* la primera menció del mot, amb accent)].

¹³ [*sic*; sense asterisc].

face o el sard *fakere*, i el problema de l'aparició de les formes explicables només a partir de *FARE. Aquesta manca d'individualització dels dos problemes potser es deu a l'alternança de la perspectiva únicament catalana amb la perspectiva panromànica: al·ludir a una «pronúncia negligida i ràpida FAERE del llatí parlat» només es pot fer des d'una òptica catalana o, en tot cas, no des d'una òptica panromànica i, per tant, s'hauria d'especificar que es tracta del llatí parlat en una determinada àrea de la futura Romània; però, si seguidament s'evoca un ampli ventall de llengües romàniques, de l'occità a l'italià, s'ha produït un canvi de perspectiva, en el qual, malauradament, s'ha deixat de banda una bona part de les llengües romàniques.

En aquest cas Coromines té una intuïció encertada pel que fa a l'existència d'una base *FARE, però el canvi de perspectiva (del català a una zona de la Romània, a la Romània en la seva totalitat) fa que no tregui l'entrellat del problema en conjunt i que mescli dos problemes que han de ser tractats separatament. Justament aquest és un dels valors del DÉRom: l'anàlisi de conjunt i orgànica de les dades lingüístiques. Vegem-ho seguidament amb una aportació rellevant de l'article */ ϕ ak-e-/ del DÉRom.

3.2. L'origen de la forma sincopada */ ϕ -a-re-/

Dedicarem aquest paràgraf a la proposta que és potser la més interessant de l'article */ ϕ ak-e-/ del DÉRom: les causes de l'aparició d'aquesta forma sincopada */ ϕ -a-re-/.

Fixem-nos que Coromines parla de «pronúncia ràpida [...] a causa del caràcter quasi-auxiliar d'aquest verb» i, més avall, de «pronúncia negligida i ràpida» per explicar les formes sense conservació de la /-ke-/ etimològica (els dos tipus que ell fa procedir de FAERE). Per bé que hi ha un intent d'explicació, «[...]el caràcter quasi-auxiliar d'aquest verb», aquesta no resulta particularment satisfactòria; i això, perquè no té en compte els resultats de la totalitat de la Romània, que ens haurien de fer suposar que el verb tenia un caràcter «quasi-auxiliar» en unes zones més que no pas en altres, o que en algunes hi havia més motiu que en altres per a una pronúncia ràpida.

En canvi, l'article del DÉRom proposa una explicació raonada, i coherent amb la distribució geogràfica, per a l'aparició de la forma sincopada */ ϕ -a-re-/ (el tipus II. que es menciona en la cita) a partir de la forma originària */ ϕ ak-e-re-/ (el tipus I. que es menciona en la cita). Convindrà citar-lo extensament:

II. est issu de I. par syncope de la syllabe /-ke-/, en raison d'une usure due à la grande fréquence du verbe, et cela notamment dans la position proclitique du type le plus ancien du futur roman */ ϕ -a-re-'a β -e-/ (cf. RydbergFacere 55, 66-67 ; MeyerLübke,KJFRP 2, 87 ; Paris,R 22, 570 ; Andersson,LGRP 15, 305-307 ; Paris,R 24, 307)¹⁴. L'aire occupée par ce type de futur analytique (istriote. dalm. it. frioul. lad. bas-engad. haut-engad. surm. fr. occit. cat. esp. ast. gal./port., cf. DeanovićIstria 40 ; Tekavčić,ILing 3 ; MeyerLübkeGLR 2, § 112 ; LausbergSprachwissenschaft 3, § 843-846 ; Benincà,LRL 3, 576 ; KramerFormenlehre 85-86 ; Liver,HSK 23/3, 2802-2803 [avec discussion du caractère étymologique de ce type de futur en

¹⁴ Cette syncope est aussi observable dans le composé */ ϕ kal- ϕ -a-/, qui connaît des continuateurs en italien, en français, en francoprovençal, en occitan, en gascon et en catalan (REW3 s.v. *calefacere* ; von Wartburg in FEW 2, 78b-80b, CALEFACERE ; cf. aussi MeyerLübkeGLR 2, § 117, où */kal' ϕ ag-e-re/ ne convient toutefois pas, cf. ci-dessus n. 15) et son dérivé */es' kal- ϕ -a-/, continué dans les mêmes idiomes ainsi qu'en portugais (REW3 s.v. *excalēfacere* ; von Wartburg in FEW 3, 265b-267a, EXCALEFACERE).

romanche] ; TorrenteOrdenances 29), presque complètement homotope avec la zone occupée par le type II., exclut notamment le sarde et le roumain. Cette homotopie n'est complète – entendu que le galicien et le portugais, qui ne connaissent pas d'infinifit remontant au type II., maintiennent ce dernier dans les formes du futur (cf. n. 14) – que si l'on accepte la thèse de Tekavčić, ILing 3, qui plaide, avec de bons arguments, pour une origine périphrastique (avec déplacement d'accent) du futur dalmate.¹⁵

Aquesta hipòtesi és sens dubte una aportació molt interessant a l'etimologia romànica. Citem-la encara un cop: l'aparició de la forma sincopada */ ϕ -a-re/ es deuria a «[l']usure due à la grande fréquence du verbe, et cela notamment dans la position proclitique du type le plus ancien du futur roman» ja que l'àrea on apareix */ ϕ -a-re/ es correspon perfectament amb l'àrea on trobem aquest tipus de futur. Es tracta, per tant, d'una proposta que, a més de l'evolució fonètica, es basa en un procés morfosintàctic. Però, més enllà de la proposta concreta, ens sembla interessant destacar-ne també el seu caràcter metodològic: es posen en relació de causa-efecte dos fets lingüístics que coincideixen en l'espai; és, naturalment, només una hipòtesi però sempre és més satisfactòria que no pas atribuir un fet lingüístic a l'atzar d'una pronúncia més o menys ràpida o negligida segons les àrees.

3.3. Terminologia i notació dels ètims

En els fragments que hem mencionat de l'article del DECat hi apareixien diverses etiquetes lingüístiques: «llatí vulgar», «llatí vulgar tardà», «llatí parlat». Fins i tot si considerem que les expressions «llatí vulgar» i «llatí parlat» són sinònimes, el lector desconeix quin és l'abast geogràfic d'aquestes varietats i quin és el seu abast cronològic: el «llatí parlat» certament ha existit sempre que ha existit una llengua llatina; si considerem el «llatí parlat» com a oposat al «llatí escrit», aquell ha existit des del moment mateix en què el llatí es posa per primer cop per escrit. A més, el fet que la mateixa forma FÁERE del DECat, amb o sense accent, sigui atribuïda al «llatí vulgar tardà» i, poques línies després, al «llatí parlat», sense precisió cronològica, encara fa menys aclaridora la qüestió.

L'explicació orgànica que proposa l'article del DÉRom permet atribuir una etiqueta lingüística i una datació als ètims proposats:

La répartition spatiale assigne */ ϕ ak-e-re/ à la strate la plus ancienne du protoroman, à laquelle remontent tous les parlers romans, et qui est donc antérieure au décrochage du sarde (2^e moitié du 2^e siècle [?], cf. Straka,RLiR 20, 256) et du roumain, tandis que le type */ ϕ -a-re/ appartient à une strate plus récente, postérieure au dégageement du protoroumain (2^e moitié 3^e siècle selon RosettiIstoria 184; fin 3^e siècle selon Straka,RLiR 20, 258).

¹⁵ Voici les arguments avancés par Tekavčić pour s'opposer à la *communis opinio*, selon laquelle le futur dalmate remonterait au futur antérieur latin (BartoliDalmatico 451-452 § 482; Doria,LRL 3, 523; Bernoth,HSK 23/3, 2739-2740; cf. Tekavčić,ILing 3, 77 n. 21): (1) analyse de dalm. *féro*, forme polyvalente du verbe «être», en < */ ϕ i-re-²aβet/, futur de */ ϕ i-re/ < */ ϕ ie-ri/; (2) régularité, dans l'hypothèse périphrastique (et irrégularité si l'on accepte la thèse concurrente), des futurs des issues de protorom. */ ϕ d-a-/ , */ ϕ dik-e-/ , */ ϕ ak-e-/ , */ ϕ mitt-e-/ et */ ϕ βid-e-/; (3) développement commun avec les langues romanes voisines, notamment avec l'istriote; (4) caractère typologiquement isolé d'une neutralisation du caractère antérieur du futur. De fait, l'analyse stratigraphique proposée ici peut apporter un argument supplémentaire à la thèse de Tekavčić.

Aquesta precisió en les etiquetes lingüístiques i en la datació dels ètims és fruit de l'anàlisi que presentàvem al punt 3.2. Només a partir d'aquest tipus d'anàlisi es pot obtenir aquesta precisió.

En les notes 12 i 13 hem assenyalat algunes inconseqüències en la notació dels ètims de l'article del DECat.

3.4. Documentació

Pel que fa a la documentació de les formes lingüístiques esmentades, el DÉRom posa remei a una evident laxitud corominaiana. Documentar un verb *far* del català antic només amb la frase «forma no estranya al cat. arcaic *far*» impedeix qualsevol progrés en la discussió i en la ciència etimològica perquè el lector no té cap mitjà per poder valorar la pertinència d'aquesta forma. Si el català antic tenia o no aquesta forma d'infinitiu només es pot discutir a partir de la coneixença de les fonts on ha estat enregistrat i, si s'escau, discutir la possibilitat de que sigui un occitanisme, que el text de la font en qüestió estigui mal editat, mal localitzat o qualsevol altre circumstància semblant. A falta de fonts concretes l'afirmació de Coromines no és ni rebuttable ni demostrable i, per tant, condueix la recerca sobre el tema a un atzucac, del qual cal sortir per altres mitjans.

I, en aquest cas, cal dir que el recurs al DCVB tampoc no és útil perquè aquest diccionari, si bé té efectivament un lema «1. FER (ant. *far, faire*). v.: cast. *hacer*», en aquest article no hi apareix, si no anem errats, cap documentació de l'infinitiu *far*.

El DÉRom ha procurat les referències necessàries per aquesta forma: «*acat. far* (14^e s., Rydberg *Facere* 26; Meyer, R 13, 277; Morel, R 15, 202; DCVB s.v. *fer*; DECat 3, 954)»; encara que les dues últimes referències, com dèiem, no aporten res a la documentació de la forma, les altres tres són un punt de partida per a la crítica o la discussió.

4. Breu conclusió

La comparació de l'article */'ḡak-e-/ del DÉRom amb l'article FER del DECat l'hem feta només a tall d'exemple, però creiem que ens mostra com és de vital que es mantingui el diàleg de l'etimologia catalana amb l'etimologia romànica, diàleg que Moll sostingué amb el seu *Suplement* aviat farà un segle. Certament el projecte DÉRom no es podria haver realitzat sense les aportacions de generacions de romanistes; entre ells, la figura de Coromines. També és cert que aquestes aportacions no han exhaurit la possibilitat de continuar avançant en la ciència etimològica. Les aportacions de Coromines al projecte panromànic són evidents; les del DÉRom a l'etimologia catalana són també fora de dubte; el diàleg entre l'etimologia catalana i la panromànica només pot ser enriquidor i beneficiós per ambdues. El DÉRom no és tan sols una aportació valuosa a l'etimologia romànica; contribuirà també al desenvolupament de l'etimologia en els dominis lingüístics individuals.

Referències bibliogràfiques

Buchi, Eva (2006): *Joan Coromines et l'étymologie lexicale romane: l'exemple roumain*. In: *Homenatge de l'IEC a Joan Coromines, en el centenari de la seva naixença*. Barcelona: IEC, 43-80.

- Chambon, Jean-Pierre / Sala, Marius (dir.) (1998): *Tavola rotonda. È oggi possibile o augurabile un nuovo REW?* In: *ACILFR XXI* 3, 983-1023.
- Chambon, Jean-Pierre (1993): *Sur le premier modèle du FEW (1919)*. In: *RLiR* 57, 471-484.
- Colon, Germà (2006): *El lèxic català en el diccionari (DECat) de Joan Coromines*. In: *Homenatge de l'IEC a Joan Coromines, en el centenari de la seva naixença*. Barcelona: IEC, 11-23.
- Coromines, Joan (1976-1977): *Entre dos llenguatges*. (3 vol.). Barcelona: Curial.
- DCVB = Alcover, Antoni Maria / Moll, Francesc de Borja (1930-1962): *Diccionari català-valencià-balear*. Palma de Mallorca: Miramar.
- DECat = Coromines, Joan (1980-2001): *Diccionari etimològic i complementari de la llengua catalana*. Barcelona: Curial.
- DÉRom = Buchi, Éva / Schweickard, Wolfgang (dir.) (2008-): *Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom)*. ATILF (<http://www.atilf.fr/DERom>).
- FEW = Wartburg, Walther von (et al.) (1922-2002): *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes*. Bonn / Heidelberg / Leipzig-Berlin / Bâle: Klopp / Winter / Teubner / Zbinden.
- Moll, Francesc de B. (1928-1931): *Suplement català al «Romanisches Etymologisches Wörterbuch»*. Barcelona.
- (1970): *Els meus primers trenta anys (1903-1934)*. Palma de Mallorca: Moll.

Éva Buchi (ATILF, CNRS & Nancy-Université)

Cent ans après Meyer-Lübke: le *Dictionnaire Étymologique Roman* (DÉRom) en tant que tentative d'arrimage de l'étymologie romane à la linguistique générale

1. Génèse et devenir du DÉRom

En dépit de ses immenses qualités, il ne fait pas de doute, depuis plusieurs générations déjà, que le REW devrait être révisé, voire céder le pas à un nouveau dictionnaire étymologique panroman.¹⁶ Après la tentative infructueuse de lancement d'un «nouveau REW» au milieu du siècle passé (cf. Piel 1961), la question faisait ainsi l'objet, en 1995, d'une table ronde intitulée «È oggi possibile o augurabile un nuovo REW?» du 21^e Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes à Palerme (cf. Chambon / Sala 1998). L'élan collectif de la communauté scientifique lors de la rencontre sicilienne est toutefois resté sans suite.

C'est en 2007, lors du 25^e Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes à Innsbruck, que la question réapparut, sous la forme d'une communication présentée par Wolfgang Schweickard et moi-même (Buchi / Schweickard 2010), communication qui se terminait par un large appel à collaboration. Or le projet d'un *Dictionnaire Étymologique Roman* (DÉRom) tel que nous le présentions ne visait pas une simple réactualisation du REW.

¹⁶ Mes remerciements s'adressent à Maria Reina Bastardas i Rufat (Barcelone), Jean-Pierre Chambon (Paris), Jean-Paul Chauveau (Nancy), Jérémie Delorme (Nancy), Yan Greub (Nancy), Wolfgang Schweickard (Sarrebruck) et Harald Völker (Zurich) pour leurs remarques critiques sur une première version de ce texte.

Il se détournait au contraire, suivant une orientation préconisée par Jean-Pierre Chambon dans deux publications marquantes (Chambon 2007; 2010), des pratiques reconnues en étymologie romane pour adopter une méthode jugée jusque là peu rentable en romanistique, la grammaire comparée-reconstruction (cf. Fox 1995).

En trois ans, le projet du DÉRom a bénéficié d'un vaste mouvement d'adhésion au sein de la communauté scientifique; il réunit aujourd'hui 45 linguistes romanistes implantés dans un ingénieur informaticien¹⁷, deux documentalistes¹⁸ et onze pays européens.¹⁹

Le projet DÉRom a commencé en outre à jouer un certain rôle dans la formation de la relève en étymologie romane: d'une part par les post-doctorats financés par l'Agence Nationale de la Recherche à Nancy et par la *Deutsche Forschungsgemeinschaft* à Sarrebruck, d'autre part à travers une École d'été franco-allemande en étymologie romane qui s'est tenue en juillet 2010 à Nancy et qui a réuni 41 participants –des enseignants-chercheurs et des chercheurs, des post-doctorants, des doctorants et des étudiants avancés provenant de treize pays (l'Allemagne, la Belgique, la Biélorussie, l'Espagne, la France, l'Italie, le Maroc, le Portugal, la Roumanie, le Royaume-Uni, la Slovénie, la Suisse et la Tchéquie)– de même que 22 intervenants, qui ont œuvré en tant qu'enseignants, conférenciers et animateurs des travaux pratiques.

¹⁷ Gilles Souvay (ATILF, CNRS & Nancy-Université).

¹⁸ Pascale Baudinot (ATILF, CNRS & Nancy-Université) et Simone Traber (Université de la Sarre, Sarrebruck).

¹⁹ (1) *Direction*: Éva Buchi et Wolfgang Schweickard (Université de la Sarre, Sarrebruck). (2) *Rédaction*: Xosé Afonso Álvarez Pérez (Université de Lisbonne), Marta Andronache (ATILF, CNRS & Nancy-Université), Luca Bellone (Université de Turin), Francesco Crifò (Université de la Sarre, Sarrebruck), Jérémie Delorme (ATILF, CNRS & Nancy-Université), Xavier Gouvert (Université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand), Yan Greub (ATILF, CNRS & Nancy-Université), Christoph Groß (Université de la Sarre, Sarrebruck), Maria Hegner (Université de la Sarre, Sarrebruck), Ulrike Heidemeier (Université de la Ruhr de Bochum), Johannes Kramer (Université de Trèves), Cyril Liabœuf (Université de Paris-Sorbonne), Stella Medori (Université de Corse Pasquale Paoli, Corte), Piera Molinelli (Université de Bergame), Jan Reinhardt (Université Technique de Dresde), Julia Richter (Université de Duisburg et Essen), Michela Russo (Université Paris 8), Uwe Schmidt (Université de la Sarre, Sarrebruck), Agata Šega (Université de Ljubljana), Francesco Sestito (Université de Rome La Sapienza) et Harald Völker (Université de Zurich). (3) *Révision*: (3.1.) *Reconstruction, synthèse romane et révision générale*: Jean-Pierre Chambon (Université de Paris-Sorbonne) et Günter Holtus (Université Georg-August de Göttingen). (3.2.) *Romania du Sud-Est*: Petar Atanasov (Université de Skopje), Victor Celac (Académie roumaine, Bucarest), Wolfgang Dahmen (Université Friedrich Schiller de Iéna), Cristina Florescu (Institutul de Filologie Română A. Philippide, Iași), August Kovačec (Université de Zagreb) et Eugen Munteanu (Université Alexandru Ioan Cuza de Iași). (3.3.) *Italoromania*: Giorgio Cadorini (Université de Silésie d'Opava), Rosario Coluccia (Université du Salento, Lecce), Anna Cornagliotti (Université de Turin), Maria Iliescu (Université d'Innsbruck), Max Pfister (Université de la Sarre, Sarrebruck), Simone Pisano (Université de Sassari) et Paul Videsott (Université de Bolzano). (3.4.) *Galloromania*: Jean-Paul Chauveau (ATILF, CNRS & Nancy-Université). (3.5.) *Ibéroromanica*: Maria Reina Bastardas i Rufat (Université de Barcelone), Myriam Benarroch (Université de Paris-Sorbonne), Ana Boullón (Université de Saint-Jacques-de-Compostelle), Ana María Cano González (Université d'Oviedo), Fernando Sánchez Miret (Université de Salamanque) et André Thibault (Université de Paris-Sorbonne).

2. État d'avancement du dictionnaire

Le site Internet du DÉRom (<http://www.atilf.fr/DERom>) propose de multiples informations concernant le projet, les événements qui marquent son actualité, son historique, et fournit surtout un support de publication provisoire pour les articles qui ont parcouru l'ensemble des phases de rédaction et de révision, en attendant leur publication sous forme de volume une fois que les quelque 500 articles de la première phase du programme de travail seront achevés.

À l'heure actuelle, environ 200 articles sont en cours de rédaction, et 36 peuvent être librement téléchargés sur le site²⁰, dont deux (*/'karpin-u/ et */'ʰak-e-/) ont été sélectionnés pour être discutés lors de la table ronde qui nous réunit aujourd'hui. En outre, onze publications en marge du DÉRom –Andronache (2010), Buchi (2010, à paraître), Buchi / Chauveau / Gouvert / Greub (2010), Buchi / Schweickard (2008, 2009, 2010, à paraître), Celac / Buchi (à paraître), Florescu (2009), Schweickard (2010)– explicitent les prémisses théoriques et méthodologiques du projet et en exploitent les premiers résultats.

3. Ancrage méthodologique: grammaire comparée-reconstruction

Du point de vue méthodologique, le DÉRom se singularise fortement dans le paysage de l'étymologie romane par son orientation vers la grammaire comparée-reconstruction. Il s'agit là du paradigme hégémonique en étymologie héréditaire de toutes les familles linguistiques du monde²¹, à l'exception notable de l'étymologie romane, qui estime généralement

²⁰ En voici la liste: */'a'gust-u/ (REW s.v. *augustus*; rédigé par Victor Celac), */'ali-u/ (REW s.v. *allium*; Jan Reinhardt), */'anm-a/ (REW s.v. *anīma*; Uwe Schmidt), */'ann-u/ (REW s.v. *annus*; Victor Celac), */'a'pril-e/ (REW s.v. *aprīlis*; Victor Celac), */'a'pril-i-u/ (Ø REW; Victor Celac), */'as'kult-a-/ (REW s.v. *auscūltāre*; Uwe Schmidt et Wolfgang Schweickard), */'aud-i-/ (REW s.v. *audire*; Christoph Groß et Wolfgang Schweickard), */'baβ-a/ (REW s.v. *baba*; Christoph Groß et Wolfgang Schweickard), */'barb-a/¹ et */'barb-a/² (REW s.v. *barba*; Uwe Schmidt et Wolfgang Schweickard), */'bīβ-e-/ (REW s.v. *bībēre*; Christoph Groß et Wolfgang Schweickard), */'βi'n-aki-a/ (REW s.v. *vīnāceus*; Jérémie Delorme), */'βindik-a-/ (REW s.v. *vīndīcāre*; Victor Celac), */'deke/ (REW s.v. *dēcēm*; Myriam Benarroch), */'eder-a/ (REW s.v. *hēdēra*; Jan Reinhardt), */'εks-i-/ (REW s.v. *exīre*; Julia Maria Lichtenhal), */'erb-a/ ~ */'εrβ-a/ (REW s.v. *hērba*; Jan Reinhardt), */'es'kult-a-/ (Ø REW; Uwe Schmidt et Wolfgang Schweickard), */'ʰak-e-/ (REW s.v. *facēre*; Éva Buchi), */'ʰe'βr-ariu/ (REW s.v. *februarius*; Victor Celac), */'ʰen-u/ ~ */'ʰen-u/ (REW s.v. *fēnum*; Jan Reinhardt), */'ka'βall-a/ (REW s.v. *cabālla*; Ana María Cano González), */'ka'βall-u/ (REW s.v. *cabāllus*; Ana María Cano González), */'kad-e-/ (REW s.v. *cadēre*/**cadēre*; Éva Buchi), */'karn-e/ (REW s.v. *caro*; Christoph Groß et Wolfgang Schweickard), */'karpin-u/ (REW s.v. *carpīnus*; Stella Medori), */'kas'tani-a/ ~ */'kas'tni-a/ (REW s.v. *castanea/castinea*; Stella Medori), */'ka'ten-a/ (REW s.v. *catēna*; Christoph Groß), */'kul-u/ (REW s.v. *culus*; Christoph Groß et Wolfgang Schweickard), */'laks-a-/ (REW s.v. *laxāre*; Cristina Florescu), */'mai-u/ (REW s.v. *majus*; Victor Celac), */'mart-i-u/ (REW s.v. *martius*; Victor Celac), */'ment-e/ (REW s.v. *mens, mēnte*; Christoph Groß), */'mɔnt-e/ (REW s.v. *mons, monte*; Victor Celac) et */'pont-e/ (REW s.v. *pons, pōnte*; Marta Andronache).

²¹ De façon prototypique, le recours à l'étymologie reconstructive se matérialise par la mention de cognats dans les langues sœurs, l'attribution des étymons à une protolange reconstruite et le marquage par un astérisque des étymons. Citons à titre de témoins proches de la branche romane, un exemple pour la famille indo-européenne (Pokorny s.v. *tak-*, *takē(i)*- [sans astérisque]: «Lat[einisch]

pouvoir s'en passer avec profit en raison du témoignage massif des données du latin écrit de l'Antiquité. En reconstruisant leurs étymons à partir de séries de cognats romans, unités lexicales apparentées entre elles en vertu de leur héritage commun du protoroman, les rédacteurs du DÉRom s'emploient ainsi à rapprocher l'étymologie romane de l'étymologie celtique, germanique, slave, indo-européenne, bantoue, austronésienne etc., et par là à intégrer l'étymologie (et la linguistique) romanes à l'étymologie et à la linguistique générales.

Une conséquence pratique de l'option comparative frappe les signifiants des étymons du dictionnaire: ils sont présentés en notation phonologique et portent l'astérisque: non pas pour signifier que les étymons proposés ne sont pas attestés sous forme de corrélats du latin écrit – il s'agit là d'une pure question de contingence documentaire –, mais pour indiquer qu'ils ont été trouvés par la méthode de la grammaire comparée.

Cette manière de faire est des plus déroutantes pour le romaniste même bienveillant qui prend connaissance pour la première fois d'un article du DÉRom: rompant de façon particulièrement apparente avec la tradition romanistique, elle génère ce «dépaysement épistémologique» mis en évidence par Jean-Pierre Chambon dans sa conférence plénière (cf. Chambon à paraître).²² Mais c'est la seule à rendre justice au point de vue comparatif adopté; de plus, elle a un effet secondaire bénéfique sur la catégorisation étymologique. En effet, en raison de la distinction qu'elle pratique entre étymons «attestés» et «non attestés», l'étymologie romane traditionnelle opère un amalgame entre le lexique emprunté et une grande partie du lexique hérité: les étymons du lexème héréditaire *foi* et du latinisme *fidèle* reçoivent la même présentation, et le latinisme *hôpital* est réputé issu du même étymon que son prétendu «doublet» populaire *hôtel*. À l'opposé, la catégorisation inhérente du DÉRom distingue d'une part le lexique hérité, dont les étymons sont présentés en notation phonologique et pourvus d'un astérisque, et d'autre part les emprunts, dotés d'étymons en graphie conventionnelle. Le DÉRom manifeste donc dans la notation même de l'étymon des qualités intrinsèques de celui-ci que les dictionnaires traditionnels rendent soit par des marques typographiques (absence/présence de crochets, I. vs II.), soit par le seul commentaire, de façon quelquefois si peu claire que les dictionnaires étymologiques idioromans se trompent régulièrement en les recopiant.

[...]; got[isch] [...]), l'anglais (OED s.v. *mother*: «O[ld] Fris[ian] [...], O[ld] S[axon] [...]:– O[ld] Teut[onic] **mōđar-*»), l'allemand (Kluge s.v. *fallen*: «aus g[ermanisch] **fall-a-*, [...] a[It]nord[isch] [...], a[It]e[n]g[lich] [...]), la sous-branche slave (Derksen s.v. **pàdati*: «Ru[ssian] [...], Cz[ech] [...]), le latin (Vaan s.v. *pater*: «P[roto-]It[alic] **pater-* [...]. It[alic] cognates: Ven[etic] [...], O[scan] [...]), enfin la branche celtique (Matasović s.v. **rīg-*: O[ld] Ir[ish] [...], Gaul[ish] [...]). Pour des exemples de branches sans rapport génétique aucun avec les langues romanes, cf. Matisoff 2003: 303: «P[roto-]T[ibeto-]B[urman] **mraj* [...] O[ld] C[hinese]» ou Ross / Pawley / Osmond 2003: 2: 126: «P[roto] M[alayo-]Polynesian **harjīn* [...], P[roto] Oc[eanic] [...], N[orth] N[ew] G[uinea] [...], P[apuan] T[ip] [...]).

²² Comme l'observa Harald Völker lors du Congrès de Linguistique et de Philologie Romanes de 2007 (avant de rejoindre, trois ans plus tard, l'équipe du DÉRom), la publication en ligne permet d'atténuer ce problème: «La hipertextualización del DÉRom ofrece una salida a este problema porque posibilita más de una categoría de entrada: Además del étimo protorrománico puede establecerse un segundo tipo de entrada <mot de référence en latin classique> [DÉRom en ligne: <Consultation du dictionnaire par corrélats latins>] que contenga el lexema del latín clásico que formalmente precedía el lexema románico en cuestión. Así es el usuario quien selecciona su entrada preferida» (Völker 2010: 393).

Grâce à son orientation reconstitutrice, le DÉRom échappe aussi à une critique structurelle que la linguistique générale est en droit d'émettre à l'égard de la linguistique romane, et dont nous emprunterons la formulation à Joseph Herman (2001: 716):

[En linguistique romane,] les procédés heuristiques propres à la méthode comparative se présentent presque toujours intégrés à une démarche historique qui suit la marche du temps, et qui se fonde sur une analyse linguistique des documents disponibles. C'est sans doute un peu regrettable: le non romaniste distingue difficilement ce que nous savons grâce aux particularités du latin tardif et ce que nous postulons sur la base des méthodes comparatives.

4. Apport principal de la méthode: un accès à la variation interne du latin

Il appartiendra aux générations futures de faire, le moment venu, le bilan de l'apport de la méthode comparative à l'étymologie romane et de décider de la pertinence du changement de paradigme opéré au sein du DÉRom. Je me contenterai de mentionner, sur la base des articles publiés ou disponibles dans une version avancée, ce qui m'apparaît comme le principal bénéfice de l'application de l'étymologie reconstitutrice à la matière romane. Sa plus-value me semble résider notamment dans l'accès à la variation interne du latin: variation diachronique, diatopique, mais aussi diastratique, diaphasique et diamésique.

Il est bien connu que les langues naturelles sont caractérisées par une variation interne; que cela vaille de même pour les protolangues reconstituées comme le protoroman peut être considéré comme un des apports épistémologiques les plus féconds du DÉRom. En effet, la langue reconstituée qui s'en dégage ne ressemble en rien à une abstraction: c'est une langue «en chair et en os», un véritable diasystème. Pour ne citer que quelques exemples, Victor Celac dégage ainsi un étymon */a'pril-i-u/ à côté de */a'pril-e/; Cristina Florescu montre l'existence d'une variante */laks-i-a-/ à connotation basilectale à côté de la forme plus acrolectale */laks-a-/; Marta Andronache met en évidence un masculin originel, un féminin innovatif et un masculin restauré sous */pɔnt-e/; et ainsi de suite (cf. Buchi / Schweickard à paraître).

De plus, la méthode comparative permet de reconstituer la stratification interne des variantes dégagées. Ce point est lié à la procédure ascendante de la méthode, qui doit étager les résultats pour construire leur étymon, tandis que la méthode descendante peut, selon une formule imagée de Jean-Paul Chauveau, les égrener sur le sol comme le Petit Poucet ses cailloux. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, dans l'article */ϕak-e-/ , la seule analyse spatiale permet d'assigner la variante syncopée en proclise */ϕ-a-re/ à une strate plus récente du protoroman que */ϕak-e-re/.

5. Conclusion

En conclusion, je dirais qu'à côté de la philologie latine – soit que cette dernière s'intéresse aux textes littéraires, soit, comme les *Vulgärlateinische Alltagsdokumente* de Johannes Kramer (2007), qu'elle exploite des textes écrits dans une variété de latin que les travaux de Peter Koch et Wulf Oesterreicher²³ nous invitent à décrire en termes d'«immédiat discursif»,

²³ Cf. en dernier lieu Koch / Oesterreicher (2008: 2575 et *passim*).

la reconstruction romane est en mesure d'apporter sa pierre, et même une pierre déterminante, à la connaissance du lexique du «latin global».²⁴ La *latinità* ne saurait s'appréhender que par le recours conjoint aux *deux* voies d'approche: philologie *et* reconstruction linguistique. Pour reprendre les paroles d'Alberto Varvaro, le diasystème du latin est «una realtà unica osservata da due punti di vista diversi (in retrospettiva ed in prospettiva)» (Varvaro 2009: 602).

Références bibliographiques

- Andronache, Marta (2010): *Le Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom): une nouvelle approche de l'étymologie romane*. In: *DR* 15, 129-144.
- Buchi, Éva (2010): *Pourquoi la linguistique romane n'est pas soluble en linguistiques idioromanes. Le témoignage du Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom)*. In: Alén Garabato, Carmen / Álvarez, Xosé Afonso / Brea, Mercedes (edd.): *Quelle linguistique romane au XXI^e siècle?* Paris: L'Harmattan, 43-60.
- (2010): *Where Caesar's Latin does not belong: a comparative grammar based approach to Romance etymology*. In: Brewer, Charlotte (éd.): *Selected Proceedings of the Fifth International Conference on Historical Lexicography and Lexicology held at St Anne's College, Oxford, 16-18 June 2010*. Oxford: Oxford University Research Archive (<http://ora.ox.ac.uk/objects/uuid%3A237856e6-a327-448b-898c-cb1860766e59>).
- / Chauveau, Jean-Paul / Gouvert, Xavier / Greub, Yan (2010): *Quand la linguistique française ne saurait que se faire romane: du neuf dans le traitement étymologique du lexique héréditaire*. In: Neveu, Franck *et al.* (edd.): *Congrès Mondial de Linguistique Française – CMLF 2010*. Paris: Institut de Linguistique Française: 111-123 (<http://dx.doi.org/10.1051/cmlf/2010025>).
- / Schweickard, Wolfgang (2008): *Le Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom): en guise de faire-part de naissance*. In: *Lexicographica* 24, 351-357.
- (2009): *Romanistique et étymologie du fonds lexical héréditaire: du REW au DÉRom* (Dictionnaire Étymologique Roman). In: Alén Garabato, Carmen / Arnavielle, Teddy / Camps, Christian (edd.): *La Romanistique dans tous ses états*. Paris: L'Harmattan, 97-110.
- (2010): *À la recherche du protoroman: objectifs et méthodes du futur Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom)*. In: Iliescu, Maria / Siller-Runggaldier, Heidi / Danler, Paul (edd.): *Actes du XXI^e Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes (Innsbruck, 3-8 septembre 2007)*. Vol. 6. Berlin / New York: de Gruyter, 61-68.
- (à paraître): *Per un'etimologia romanza saldamente ancorata alla linguistica variazionale: riflessioni fondate sull'esperienza del DÉRom* (Dictionnaire Étymologique Roman). In: Boutier, Marie-Guy / Hadermann, Pascale / Van Acker, Marieke (edd.): *Variation et changement en langue et en discours*. Helsinki: Société Néophilologique.
- Celac, Victor / Buchi, Éva (2011): *Étymologie-origine et étymologie-histoire dans le DÉRom* (Dictionnaire Étymologique Roman). *Coup de projecteur sur quelques trouvailles du domaine roumain*. In: Overbeck, Anja / Schweickard, Wolfgang / Völker, Harald (edd.): *Lexikon, Varietät, Philologie. Romanistische Studien Günter Holtus zum 65. Geburtstag*. Berlin / New York: de Gruyter, 363-370.
- Chambon, Jean-Pierre (2007): *Remarques sur la grammaire comparée-reconstruction en linguistique romane (situation, perspectives)*. In: *Mémoires de la Société de linguistique de Paris* 15, 57-72.
- (2010): *Pratique étymologique en domaine (gallo-)roman et grammaire comparée-reconstruction. À propos du traitement des mots héréditaires dans le TLF et le FEW*. In: Choi-Jonin, Injoo / Duval,

²⁴ Pour cette notion, que j'emprunte à Robert de Dardel, *cf.* en dernier lieu de Dardel (2009).

- Marc / Soutet, Olivier (edd.): *Typologie et comparatisme. Hommages offerts à Alain Lemaréchal*. Leuven / Paris / Walpole: Peeters, 61-75.
- (à paraître): *Étymologie lexicale, étymologie onomastique: quoi de neuf?* In: Casanova, Emili / Calvo, Cesàreo (edd.): *Actes del 26é Congrès Internacional de Lingüística i Filologia Romàniques (València 2010)*. Berlin / New York: de Gruyter.
- / Sala, Marius (edd.) (1998): *Tavola rotonda. È oggi possibile o augurabile un nuovo REW?* In: *ACILFR XXI* 3, 983-1023.
- Dardel, Robert de (2009): *La valeur ajoutée du latin global*. In: *RLiR* 73, 5-26.
- Derksen = Derksen, Rick (2008): *Etymological Dictionary of the Slavic Inherited Lexicon*. Leiden / Boston: Brill.
- DÉRom = Buchi, Éva / Schweickard, Wolfgang (edd.) (2008-): *Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom)*. Nancy: ATILF (<http://www.atilf.fr/DERom>).
- Florescu, Cristina (2009): *Limba română în Dictionnaire Étymologique Roman DÉRom (< Romanisches Etymologisches Wörterbuch REW)*. In: Botoșineanu, Luminița et al. (edd.): *Distorsionări în comunicarea lingvistică, literară și etnofolclorică românească și contextul european*. Iași: ALFA / Asociația Culturală "A. Philippide", 153-159.
- Fox, Anthony (1995): *Linguistic reconstruction. An introduction to theory and method*. Oxford: Oxford University Press.
- Herman, Joseph (2001): *Linguistique comparée*. In: Holtus, Günter / Metzeltin, Michael / Schmitt, Christian (edd.): *Lexikon der Romanistischen Linguistik (LRL)*. Vol. I/2. Tübingen: Niemeyer, 704-718.
- Kluge = Kluge, Friedrich (²⁴2002 [¹1883]): *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*. Berlin / New York: de Gruyter.
- Koch, Peter / Oesterreicher, Wulf (2008): *Comparaison historique de l'architecture des langues romanes*. In: Ernst, Gerhard et al. (edd.): *Histoire linguistique de la Romania. Manuel international d'histoire linguistique de la Romania*. Vol. 3. Berlin / New York: de Gruyter, 2575-2610.
- Kramer, Johannes (2007): *Vulgärlateinische Alltagsdokumente auf Papyri, Ostraka, Täfelchen und Inschriften*. Berlin / New York: de Gruyter.
- Matasović = Matasović, Ranko (2009): *Etymological Dictionary of Proto-Celtic*. Leiden / Boston: Brill.
- Matisoff, James A. (2003): *Handbook of Proto-Tibeto-Burman. System and Philosophy of Sino-Tibetan Reconstruction*. Berkeley / Los Angeles / London: University of California Press.
- OED = Simpson, John Andrew / Weiner, Edmund S. C. (edd.) (1989² [1933¹]): *The Oxford English Dictionary* (20 voll.). Oxford: Clarendon.
- Piel, Josef Maria (1961): *De l'ancien REW au nouveau REW*. In: *Lexicologie et lexicographie françaises et romanes. Orientations et exigences actuelles (Strasbourg, 12-16 novembre 1957)*. Paris: Éditions du CNRS, 221-239.
- Pokorny = Pokorny, Julius (1948-1969): *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*. Berne / Munich: Francke.
- REW = Meyer-Lübke, Wilhelm (³1935 [¹1911-1920]): *Romanisches Etymologisches Wörterbuch*. Heidelberg: Winter.
- Ross, Malcolm / Pawley, Andrew / Osmond, Meredith (1998-): *The Lexicon of Proto Oceanic*. Canberra: Pacific Linguistics.
- Schweickard, Wolfgang (2010): *Die Arbeitsgrundlagen der romanischen etymologischen Forschung: vom REW zum DÉRom*. In: *RomGG* 16, 3-13.
- Vaan = Vaan, Michiel de (2008): *Etymological Dictionary of Latin and the other Italic Languages*. Leiden / Boston: Brill.
- Várvaro, Alberto (2009): *Tra latino e lingue romanze. Gli studi di J.N. Adams sul latino e la linguistica romanza*. In: *RLiR* 73, 601-622.
- Völker, Harald (2010): *Edición de textos, hipertextos y lexicografía*. In: *ACILPR XXV* 6, 383-395.

Jean-Pierre Chambon (Université de Paris-Sorbonne)

Réservant aux deux autrices mes notes touchant certaines questions de détail soulevées par les deux articles témoins en ce qui concerne les langues de la Gaule romane, je me limiterai à quelques observations de portée plus ou moins générale.

1) À la lecture de ces deux articles, une première surprise, qui concerne l'«infrastructure», attend le galloromaniste: DÉRom considère en effet le gascon comme un ensemble idiomatique indépendant, au même titre que le français, le francoprovençal et l'occitan. Chacun peut, sur le fond, réserver son opinion, mais cette option novatrice me semble *heuristiquement* positive. L'enrôlement du gascon sous le drapeau de l'occitan entraîne presque toujours, en effet, une sous-représentation criante du premier. Rien de tel dans DÉRom: l'article */'ak-e-/ témoigne du soin avec lequel le gascon est documenté.

2) Ce choix particulier laisse déjà entendre que, de manière générale, la «matière première» que traite DÉRom est constituée par l'océan des variétés romanes primaires *orales* (celles qu'étudie la dialectologie romane) et non pas par la poignée de variétés standardisées de haut prestige littéraire et social. L'article */'karp'n-u/ est significatif d'une telle option: il accorde, tout d'abord, une très grande place aux données dialectologiques, dont l'assise documentaire est soigneuse et à jour, grâce à l'emploi de l'ALF, des atlas régionaux (ne pas oublier pourtant l'Atlas wallon!) et du GPSR; mais aussi en ce qu'il ne craint pas d'éliminer des matériaux la forme du français standardisé (*charme*), dans la mesure où elle ne fournit pas un point d'appui utile à la reconstruction. Ce crime de lèse-majesté est le résultat de deux choix qui ne vont pas l'un sans l'autre: la reconstruction phonologique des protoformes et la primauté de la matière première orale. Dès lors, quand je rencontre, sous */'ak-e-/, la forme écrite <fr. *faire*> en graphie conventionnelle et sans demi-crochets carrés de typisation, je l'interprète comme une écriture métalinguistique abstraite typisant un nombre considérable de formes orales d'oïl, et non pas comme une donnée concrète du français standardisé. Il y a là, dans les articles de DÉRom, une part d'ambiguïté notationnelle (et épistémologique) rémanente. L'interprétation que je donne de ces notations me paraît toutefois validée par le soin que met DÉRom à employer dans ses commentaires le syntagme <parlers romans>: *parler*, infinitif substantivé du verbe *parler*, et non point du verbe *écrire*.

3) Autre aspect qui frappe à la lecture des articles témoins: dans un ouvrage qui se revendique comme reconstructionniste, les données philologiques ne sont pas négligées. Au contraire: les parenthèses sont largement consacrées à cet aspect de la construction des données. Dans sa partie galloromane, l'article */'karp'n-u/ améliore ainsi à trois reprises les chronologies disponibles. En outre, la critique métaphilologique n'est pas en reste. Elle donne lieu à de nombreuses notes: l'article */'karp'n-u/, par exemple, corrige le DAO et met le FEW en difficulté. DÉRom n'est donc pas un dictionnaire étymologique purement reconstructionniste. Il intègre très convenablement les acquis de l'approche philologique plus traditionnelle et les bonnes pratiques issues du FEW, du DEAF, du TLF et du LEI. La synthèse romane ne s'y fait point au détriment du détail.

4) Je n'aborde les commentaires qu'en ce qu'ils peuvent concerner le galloromaniste. Sous */'karp'n-u/, DÉRom suit mollement Corominas/Pascual en réputant l'esp. *carpe*

emprunté «apparemment à l'occitan». Je ne puis le dire ici que rapidement: si on admet qu'il y a emprunt, DÉRom, grâce à sa judicieuse distinction entre gascon et occitan, a déjà mis sous nos yeux le mot-source, à savoir gasc. *carpe*. Celui-ci a, en outre, le bon goût d'être attesté à une date parfaitement convenable (en 1400 environ, soit près d'un siècle avant la première datation espagnole) et en un lieu qui est un centre économique au vaste rayonnement international: Bordeaux. Je fais donc l'hypothèse d'un emprunt à Bordeaux (soit directement au gascon, soit à la plus ancienne strate du français de la ville).

5) Quelques mots sur ce que Benveniste nommait les «problèmes sémantiques de la reconstruction». Ceux-ci réclament une attention non moins soutenue que les problèmes formels. Selon DÉRom, */^hkarp'n-u/ et ses issues sont monosémiques et désignent *Carpinus betulus*. Or, à mon avis, dans les quatre idiomes galloromans, les issues sont polysémiques, bien que nos sources lexicographiques ou atlantographiques ne le précisent pas toujours, loin de là. Elles signifient en effet «tel arbre» et «bois de tel arbre», en vertu d'une métonymie qui est une véritable règle structurelle. Or, selon le LEI (article du regretté Alberto Zamboni), le sens «bois de *Carpinus betulus*» se trouve chez Plinie. D'autre part, concernant l'Italie, Zamboni signale que la terminologie d'*Ostrya carpinifolia* «si confonde infatti pressoché dappertutto con quella della specie maggiore» (*Carpinus betulus*). Sous réserve, d'investigations plus détaillées, mon hypothèse serait qu'il y a là deux fortes constantes à l'indistinction lexicographique et que ces *indistinctions* constituent un héritage sans doute ancestral, et non pas des innovations. Pour l'instant, je suggérerais donc, à titre d'hypothèse, la sémantisation suivante du lemme: «*Carpinus betulus* et *Ostrya carpinifolia*; (par métonymie) bois de ces arbres». On voit qu'en l'occurrence, les problèmes sémantiques de la reconstruction sont d'abord des problèmes de la description.

6) Pour le galloromaniste la perspective panromane de DÉRom est tonique et entraînant. Après lecture de l'article */^hkarp'n-u/, par exemple, il saute aux yeux que la partie correspondante de l'article du FEW ressemble trop un fourre-tout, et le spécialiste n'a qu'une hâte: reprendre l'article de von Wartburg et l'approfondir sur la base de DÉRom.

7) Je ne voudrais pas trop insister sur une comparaison avec le REW: elle s'avérerait nécessairement injuste et pour l'œuvre de Meyer-Lübke et pour le projet. À deux égards néanmoins, des progrès paraissent évidents: la sémantisation (par des définitions componentielles), d'une part; la mise à jour et la *sécurisation* des données, aux plans documentaire et bibliographique comme au plan critique, d'autre part. Ce goût déromien du détail et de la critique des sources devrait donner des assurances aux plus philologues d'entre nous.

8) Les articles de DÉRom ne sont pourtant pas que des listes de données bien établies. À travers les commentaires surtout, ils se fixent pour tâche d'explorer analytiquement le noyau du lexique protoroman: un siècle et demi après Diez, cet objectif demeure d'une étonnante fraîcheur. Pour ce faire, DÉRom met en œuvre comparatisme, dialectologie, géolinguistique et philologie. Il s'agit, en ce sens, d'une bonne illustration du «paradigme romaniste». La nouveauté, selon moi, est que DÉRom opère cette combinaison autour d'un axe ferme, la comparaison-reconstruction, et non de manière éclectique. La clarté des meilleurs articles provient de cette rigueur de point de vue et de méthode, d'une démarche clairement problématisée, qui possède le mérite de donner un enjeu épistémologique à la recherche en étymologie.

Mais ce qui me frappe surtout, c'est que les articles ne donnent pas de la protolangue une représentation abstraite, formulaire et désincarnée. L'image qui commence à se dessiner est beaucoup plus complexe et diversifiée (aux plans géolinguistique, sociolinguistique et chronologique) que ce à quoi l'on pouvait s'attendre: plus vivante même, à mon sentiment, que celle que fournit l'encadrement des faits romans par le latin écrit. Le protoroman ainsi reconstruit –en mettant à profit les acquis de notre tradition– est sans doute la meilleure contribution que les romanistes peuvent apporter à l'étude du «latin global».

9) Je souligne, en terminant, que DÉRom n'est pas toute l'étymologie romane, tant s'en faut et fort heureusement! Mais d'ores et déjà ce projet revitalise et redynamise –on peut en juger aussi par le succès de l'école d'été de Nancy– le cœur même de la linguistique romane. C'est encore peu (en nombre d'articles), mais c'est déjà beaucoup.

Germà Colón (Universitat de Basilea – IEC)

L'elecció dels dos ètims de prova (CARPINUS i FACERE), pel que fa a la Península Ibèrica, no és gaire feliç, puix que CARPINUS no sembla haver-hi deixat reflexos. Amb tot, haig d'assenyalar que els vells diccionaris espanyols enregistren *carpe* (des de Nebrija, ca. 1495) i el derivat *carpedal* (des de Hornkens, 1599).

Pel que fa als representants romànics de FACERE (i de tots els altres lemes) voldria dir primer que la presentació en alfabet fonètic internacional em sembla desencertada en una obra que duu al títol l'adjectiu *roman*. Ultra això allunyaria el públic culte no romanista. Almenys hi hauria d'haver l'ètim llatí com a lema i després les divisions i subdivisions que calgui.

El suposat *far* (del segle XIV!), separat de *fer* i col·locat sota */ ϕ -a-re/ no és adequat, perquè un infinitiu *far* en català antic no existeix ni ha existit mai, malgrat el que diu la bibliografia, on hom es copia successivament. Es tracta d'un occitanisme d'alguns poetes medievals, com ara el que es troba en els provençalitzants *Frayre de Joy* («ne'n poch anc natura *far*»), Romania XIII, 1884, v. 149), en el *Llibre de Fortuna i Prudència* de Bernat Metge, en Francesc de la Via o Pere March, etc.

Davant aquest fet, tenim en català una discrepància de resultats: *fer* < FACERE i *calfar* (i *escalfar*) < CALEFACERE, que caldria explicar.

Fer, com el francès *faire*, etc., s'aclariria millor a partir de FACERE a través d'una pronúncia relaxada */FAERE > */*faire* > *fer*. És la posició de Coromines, la qual permet d'explicar satisfactòriament les formes amb radical *fa-*.

Per altra banda, no veig en les seccions de */ ϕ ak-e-re/ ni sobretot en la de */ ϕ a-a-re/ més que infinitius i no es tenen gaire en compte les formes conjugades de les diverses llengües romàniques. L'explicació general de les formes conjugades a partir del futur analític és prou rebuscada; i com que d'una època tan primitiva no tenim documentació, tot queda en una pura hipòtesi. La solució no hauria de consistir a formular teories si al darrere no hi ha una base empírica.

José A. Pascual (Real Academia Española)

Las directrices que el profesor Max Pfister dio a los integrantes de esta mesa redonda, orientada a conmemorar los cien años que nos separan de la primera edición del *REW*, me disuaden de hacer en mi intervención un ejercicio de estilo dedicado a afinar los elogios que merece esta obra fundamental de la romanística. Trataré por ello de dar unas pinceladas sobre el camino recorrido por la etimología española, acudiendo a una rápida comparación entre aquel diccionario y su sucesor, el *DÉRom*, que es en alguna medida la consecuencia de la atención que, a partir del *REW*, han dedicado los especialistas a cada una de las lenguas románicas. La necesidad de refinar un diccionario etimológico de una familia de lenguas por medio de los estudios etimológicos de las lenguas particulares (Lakarra 2008: 292) la percibió claramente entre nosotros Américo Castro (1918: 21): «cualquiera comprenderá que este Diccionario [el *REW*] no puede ser un libro acabado y perfecto en sus detalles; esa labor complementaria y depuradora compete a los lingüistas de cada país románico».

Pero volviendo al punto de partida, el de la romanística, el hecho es que la etimología hispánica surgió impulsada por el diccionario de Meyer-Lübke: al principio como mero complemento suyo; ampliada luego en forma de estudios particulares sobre la etimología de determinadas palabras o familias de palabras, en los que los nuevos datos se integraban bien dentro de los cauces del método comparativo; y rematada en la construcción de dos diccionarios etimológicos del español, el de Joan Corominas (*DCEC*) y el de Vicente García de Diego (*DEEH*). Esta investigación etimológica relativa a nuestra lengua –que ha continuado después de la publicación de estos diccionarios– ha permitido perfilar mejor los fenómenos de variación ya en el punto de partida del español, es decir, en el protorromance, a la vez que ha llevado a una mejor comprensión de la diferenciación y convergencia ocurridos a lo largo de su historia. Lo cual permite –es lo que me interesa destacar aquí– tomar decisiones con respecto a la etimología que hubieran sido impensables en los tiempos en que se publicó el *REW*. Voy a tratar de dar cuenta de tal situación exponiendo los que considero aspectos significativos, en tres apartados, de los que desgajaré después, en otro más, un corolario:

1. En primer lugar, se han incrementado considerablemente los datos filológicos a lo largo de todo el siglo pasado, tanto en el plano histórico como en el diatópico.
2. Se ha avanzado con ello además en aspectos concretos de las disciplinas que conforman el que podríamos llamar método etimológico.
3. Se ha dado un cambio en la actitud investigadora, reflejado en la capacidad de colaboración de los investigadores, capaces de valorar los resultados de un diccionario etimológico románico como una serie de problemas e hipótesis que están sometidos a una permanente mejora.
4. Se puede tomar como una conclusión de lo anterior, el reflejo de tales avances en una obra como el *DÉRom*.

Voy a intentar justificar, como he dicho, estas aseveraciones por medio de la comparación entre el *REW* y el *DÉRom*, a través de algunos ejemplos: fundamentalmente de las voces *facere* y *carpinu*, que son las que se nos recomienda que comparemos, pero también de algunas otras, mostrando además, al final de cada punto, con un tipo de letra más pequeño, algunos de los pasos que previsiblemente se han de dar en el futuro.

Antes he de referirme a mi afirmación previa de que el nacimiento de la etimología hispánica se planeó como un complemento al *REW*, recurriendo solo a tres nombres: Américo Castro, Ramón Menéndez Pidal y Vicente García de Diego. Dentro de las tareas desarrolladas en el Centro de Estudios Históricos, cuya biblia era «el gran diccionario de Meyer-Lübke» (Dámaso Alonso, *apud* Polo 2001: 523) publicó Américo Castro (1918) la primera entrega de sus adiciones al *REW*; tarea en la que le acompañó su maestro Menéndez Pidal (1920), si bien las de este último se trataban de contribuciones debidas a su atención a distintos hechos dialectales e históricos a los que tenía que atender en su trabajo, que no hacían prever un futuro interés por afrontar él mismo la realización de un diccionario etimológico hispánico; en cambio el propio título del trabajo de Vicente García de Diego, *Contribución al diccionario hispánico etimológico* (1923), en que reúne y amplía varios artículos anteriores, hace pensar que concebía este complemento al diccionario de Meyer-Lübke como el punto de partida de un diccionario etimológico referido al español y a sus dialectos.

Las adiciones al *REW* hacen que flote en el ambiente la conciencia de la necesidad –y oportunidad– de contar con un diccionario etimológico sobre el español. Se entiende por ello que Dámaso Alonso, sabedor de que ni Menéndez Pidal ni Castro pensaban afrontar la realización de una obra de este tipo, viera la posibilidad de que la realizara Emilio Alarcos García (Polo 2001: 254) y se comprende también que Joan Corominas, desde un exilio que tanto lo había alejado del grupo pidaliano, preguntara sibilinaamente a don Ramón si sabía algún discípulo suyo que estuviera escribiendo un diccionario etimológico (Pascual / Pérez Pascual 2006: 18). Otra cosa es que luego, a finales de 1947, con el bagaje de dos letras del diccionario redactadas, pensara el lingüista que podía lograr colmar su «deseo ardiente» de trabajar en España en su diccionario y en el histórico, si el Consejo Superior de Investigaciones Científicas le abría sus puertas (Pascual / Pérez Pascual 2006: 191), precisamente cuando –con independencia de las buenas palabras que le llegaron por distintos conductos– el Jefe de la Sección de Lingüística Española del Instituto Miguel de Cervantes del Consejo proponía a Hans Janner para un puesto destinado al acopio de materiales para el Diccionario Etimológico Hispánico (Polo 2001: 254).

Pero volvamos a las adiciones hispánicas al *REW* y a su importancia como trabajo pionero en el dominio de la etimología hispánica. Lo percibimos, por ejemplo, en un pequeño detalle del *DÉRom*, s. v. *carpinu*, donde se admite –a mi juicio razonablemente– la idea del *DECH* de que el esp. *carpe* y el port. *carpa* son posibles préstamos del occitano. El hecho es que tal idea aparece ya en las citadas «Adiciones» al *REW* de Américo Castro (1918: 35), que si no se citan en el *DECH* no es por desinterés o por deseo de ocultación, sino –puedo asegurarlo– por mera distracción.

Tras estas precisiones previas, trataré de desarrollar los cuatro puntos por medio de los cuales he querido encauzar mi intervención:

1. En este paso del *REW* al *DÉRom*, el enorme incremento de datos a que me he referido antes, relacionados con la edición y estudio de textos y documentos, tanto en el plano histórico como en el diatópico, ha permitido:

1.1. Un mejor conocimiento de la variación en el dominio protorromance. Lo ejemplificaré con el lat. *carpinus*, en que hemos de aceptar la existencia de dos ramas: una a la que nos lleva el género masculino de la voz y otra el femenino, adquirido por

un proceso de remorfologización; lo cual se pone en relación con otros nombres de árboles e indirectamente con las dos áreas románicas que se han de establecer, a causa del doble género, para *ponte* (doble género que no es imprudente relacionar –y así se hace en el *DÉRom*– con el de palabras como *mare, fele, mele, lacte, sale, sangue*, recurriendo a Dardel).

Moviéndonos en el terreno de la prospectiva, se podrán perfilar con más detalle estas áreas, con el recurso a nuevos datos. Si se admite que el esp. *punte* (siendo masculino en la actualidad, pero femenino en la Edad Media) pertenece al área conservadora, frente, por ejemplo, al catalán (donde desde el principio se documenta como masculino), podemos añadir que en este caso el aragonés se inserta en la misma área innovadora del catalán, como se puede comprobar por los siguientes ejemplos medievales: en un documento de Obarra 1006-1018?: «ipso ponte»; en el Fuero de Sangüesa 1122: «illo ponte», (*LHP*, s.v.); en la traducción aragonesa del siglo XIV, hecha en el círculo de Fernández de Heredia, del *Cronicon Mundi* de Lucas de Tuy (dato que tomo del *CDH*) y en un documento aragonés (creo que de Tramacastilla) de 1437: «fer el dito puent» (Villacorta 2001).

1.2. Situándonos ya en tiempos históricos, se ha hecho en el *DÉRom* un buen aprovechamiento de la labor filológica desarrollada en los últimos cien años, que ha llevado, por ejemplo, a admitir que la forma *carpe* del español solo se podía explicar como un préstamo del occitano, a lo que me he referido ya. Saliéndonos de este caso concreto, es razonable aceptar que en *febrero* estamos ante una relatinización de *hebrero*, interpretando los datos más antiguos con *f*- como de *h*- (*DECH*, s. v. *febrero*) o que en *caballa* se trata de una formación romance, a partir de *caballo*, y no de una continuación de una forma protorromance *ad hoc* (*DECH*, s. v. *caballo*).

Por lo que respecta a la variación diatópica, encontramos una mayor diversificación dialectal en un ámbito en que la construcción pidaliana dotaba de un excesivo peso al castellano, frente a los demás dialectos hispánicos; hoy contamos con corpus documentales amplios sobre esos dialectos centrales, que explican que, mientras en muchos casos caminan todos en común (así la variante de infinitivo *fer*), en otros, se comportan de manera diferente (así el citado *punte* en castellano y aragonés en la Edad Media). Estamos ahora mucho más cerca de una realidad en que la continuidad dialectal de los fenómenos lingüísticos (léxicos en este caso), era más difícil de percibir en el modelo extremo del árbol genealógico, de forma que hoy ya no parece una provocación considerar que, en sus orígenes, el castellano se sitúa en el espacio de igual a igual con los demás dialectos hispánicos. Lo cual en el *DÉRom* se comprueba, sobre todo, en el caso del asturiano.

Volvamos de nuevo la mirada al futuro:

– El incremento de los datos ha de permitir matizar mucho más la existencia de determinadas formas. Es el caso, por ejemplo de la variante *aforcar* (de *ahorcar*) –lo normal en la Edad Media era *enforcar*–, que aparece solo una vez en el siglo XIII, en el *Calila*; lo que nos lleva a contar con la posibilidad de que se deba a uno de los copistas de esa obra, del siglo XIV o XV (*vid.* a este respecto las ajustadas precisiones de Rodríguez Molina (2010: 666) sobre la inconveniencia de construir los corpus con ediciones críticas. He de reconocer que ese es un problema pendiente de solución, a medio plazo, en el *Nuevo Diccionario Histórico*).

José A. Pascual (Real Academia Española)

Las directrices que el profesor Max Pfister dio a los integrantes de esta mesa redonda, orientada a conmemorar los cien años que nos separan de la primera edición del *REW*, me disuaden de hacer en mi intervención un ejercicio de estilo dedicado a afinar los elogios que merece esta obra fundamental de la romanística. Trataré por ello de dar unas pinceladas sobre el camino recorrido por la etimología española, acudiendo a una rápida comparación entre aquel diccionario y su sucesor, el *DÉRom*, que es en alguna medida la consecuencia de la atención que, a partir del *REW*, han dedicado los especialistas a cada una de las lenguas románicas. La necesidad de refinar un diccionario etimológico de una familia de lenguas por medio de los estudios etimológicos de las lenguas particulares (Lakarra 2008: 292) la percibió claramente entre nosotros Américo Castro (1918: 21): «cualquiera comprenderá que este Diccionario [el *REW*] no puede ser un libro acabado y perfecto en sus detalles; esa labor complementaria y depuradora compete a los lingüistas de cada país románico».

Pero volviendo al punto de partida, el de la romanística, el hecho es que la etimología hispánica surgió impulsada por el diccionario de Meyer-Lübke: al principio como mero complemento suyo; ampliada luego en forma de estudios particulares sobre la etimología de determinadas palabras o familias de palabras, en los que los nuevos datos se integraban bien dentro de los cauces del método comparativo; y rematada en la construcción de dos diccionarios etimológicos del español, el de Joan Corominas (*DCEC*) y el de Vicente García de Diego (*DEEH*). Esta investigación etimológica relativa a nuestra lengua –que ha continuado después de la publicación de estos diccionarios– ha permitido perfilar mejor los fenómenos de variación ya en el punto de partida del español, es decir, en el protorromance, a la vez que ha llevado a una mejor comprensión de la diferenciación y convergencia ocurridos a lo largo de su historia. Lo cual permite –es lo que me interesa destacar aquí– tomar decisiones con respecto a la etimología que hubieran sido impensables en los tiempos en que se publicó el *REW*. Voy a tratar de dar cuenta de tal situación exponiendo los que considero aspectos significativos, en tres apartados, de los que desgajaré después, en otro más, un corolario:

1. En primer lugar, se han incrementado considerablemente los datos filológicos a lo largo de todo el siglo pasado, tanto en el plano histórico como en el diatópico.
2. Se ha avanzado con ello además en aspectos concretos de las disciplinas que conforman el que podríamos llamar método etimológico.
3. Se ha dado un cambio en la actitud investigadora, reflejado en la capacidad de colaboración de los investigadores, capaces de valorar los resultados de un diccionario etimológico románico como una serie de problemas e hipótesis que están sometidos a una permanente mejora.
4. Se puede tomar como una conclusión de lo anterior, el reflejo de tales avances en una obra como el *DÉRom*.

Voy a intentar justificar, como he dicho, estas aseveraciones por medio de la comparación entre el *REW* y el *DÉRom*, a través de algunos ejemplos: fundamentalmente de las voces *facere* y *carpinu*, que son las que se nos recomienda que comparemos, pero también de algunas otras, mostrando además, al final de cada punto, con un tipo de letra más pequeño, algunos de los pasos que previsiblemente se han de dar en el futuro.

– El desarrollo experimentado en el campo de la Filología, en cuanto a la edición y estudio de los textos, obliga a hacer determinados cambios en la cronología y atribución de obras. Así, se acepta en el *DÉRom* (para fechar en español un *ferre* y un *año*) como primera documentación «hacia la segunda mitad del siglo X», que es la fecha que atribuyó don Ramón Menéndez Pidal a las glosas emilianenses y silenses; pero hoy hemos de retrasar estas la glosas hasta principios del siglo XI (*vid.* Bustos 2004, para quien la lengua de las glosas silenses responde a la propia del siglo XI (p. 295); y Bletzer 1998: xxviii). Del mismo modo, hemos de cambiar en los artículos *facere* o *decem* del *DÉRom* la fecha de 1140 que Menéndez Pidal había dado al *Cid*, por la de h1200, por más que mantengan aquella el *DECH*, el *DHLE*, el *DHEM*, etc. Los avances que se están dando en términos cualitativos en el campo filológico (valga como ejemplo la reciente edición de los *Beceros de Valpuesta*) permitirá ir abandonando poco a poco datos tomados de ediciones inadecuadas o de repertorios lexicográficos llenos de problemas, como es el caso de la *Encicl. del Idioma*.

– Hemos de contar, finalmente, con unas posibilidades existentes ya en el presente, pero que van aumentando exponencialmente, referentes a la accesibilidad a los datos. No es este un lujo, sino la forma de convertir la información filológica en un argumento fuerte en nuestro trabajo, que permitirá que nos alejemos cada vez más de tentaciones interpretativas, como la que nos llevaría, con los datos del *DECH*, a pensar –no cayó Corominas en esa tentación– que los casos de *fer* «hacer» en español se dan preferentemente en los dialectos hispánicos orientales (riojano, navarro y aragonés), idea que se ha de dejar de lado solo con acudir a nuestros corpus, pues vemos en él que la mayor fuerza de los ejemplos «orientales» allegados por Corominas no dan una imagen fiel de la realidad histórica.

2. A lo largo de estos dos artículos seleccionados del *REW* y del *DÉRom* se hace una adecuada utilización de los materiales bibliográficos, que además permanece explícitamente abierta, como se percibe en las sucesivas revisiones que se van haciendo de los artículos. Basta para el cambio acentual de *fácere* a *facere* con el recurso a Meyer-Lübke (1890-1902), pero se entiende que en el caso de la explicación del a. esp. *fer* se aporte una bibliografía razonable sobre las explicaciones –discutibles– que se han dado de la forma. Está implícito el desarrollo de la fonética histórica de las lenguas romances, campo lleno de hipótesis perfectibles, que, sin duda, la culminación del *DÉRom* contribuirá a mejorar, permitiéndonos abandonar bastantes conjeturas de nuestros diccionarios etimológicos. A ello han contribuido ya, de una manera decisiva, obras claves de la Filología románica, utilizadas con aprovechamiento en el *DÉRom*, entre las que se encuentran los diccionarios etimológicos de las lenguas particulares. Por ello no puedo estar de acuerdo con Yakov Malkiel (1996 [1993]: 163) con respecto a que tales diccionarios –se refiere en realidad a los de Corominas– no hayan contribuido a la mejora de nuestros conocimientos de la fonética y de la morfología históricas, justificándolo porque sus bases lingüísticas se asientan «sobre arcaicos cimientos preestructurales».

Entiendo bien que se invite a perder la rigidez en que se mueven a menudo nuestros modelos y atendamos al perfeccionamiento que ha ido experimentando los métodos reconstructivos, de forma que no nos conformemos los etimólogos con el *qué* y el *cúando* de los cambios y tratemos de llegar al *cómo* y al *por qué* de estos (Wheeler 2007: 190, 191; *cf.* Sánchez Miret 2008: 6). Es posible encontrar, por ejemplo, en la teoría de la optimidad mejoras en la

comprensi3n de la relaci3n de la post3nica con la final en casos como *f3cere* y *c3rpinu*, pero es algo que los etim3logos han de adoptar de los trabajos de Fon3tica hist3rica que est3n a su alcance, no el objeto de su investigaci3n en cuanto etim3logos. De otro modo quiz3 pudiera ocurrir que a m3s *por qu3* tengamos menos *qu3*.

Por otro lado, refiri3ndonos al caso concreto de la etimolog3a hisp3nica, ha habido cambios notables en nuestros conocimientos referentes a las lenguas prerromanas (el desarrollo de los estudios de eusquera o de las lenguas paleohisp3nicas nos dan no solo m3s seguridades en algunos casos, sino tambi3n –lo que no es menos importante– la certeza de que algunos caminos recorridos en estos terrenos han sido meras aventuras que han de abandonarse); al 3rabe; y a las lenguas germ3nicas, en menor medida. No es el menor de esos cambios la cautela que todos nos imponemos con respecto al moz3rabe (para comprobarlo, baste con leer la ponencia que Joan Veny ha le3do en este mismo congreso, y la brillante explicaci3n que da en ella a *gemecar*, cf. Veny 2002). Por otro lado, el desarrollo de la etimolog3a en las restantes lenguas rom3nicas abre la puerta a una mejor comprensi3n de las relaciones horizontales entre ellas y la nuestra, los pr3stamos de una manera particular: ya se trate de los de lengua a lengua, como los que podemos llamar internacionales.

Con respecto a este apartado, las necesidades del futuro se derivan l3gicamente del perfeccionamiento de lo expuesto en 3l.

3. A diferencia del *REW*, no se plantea el *D3Rom* como una obra cerrada, sino abierta a un proceso permanente de refinamiento, propio de cualquier actividad cient3fica que no espere llegar a la perfecci3n, sino a una permanente y progresiva mejora, tanto de las hip3tesis como de los datos en que estas se asientan. Lo cual ha originado que la obra est3 abierta a la colaboraci3n y, lo que me parece m3s importante, que tal colaboraci3n se perciba como algo prestigiado. Se entiende as3 que en esta larga tarea en progreso se dejen pendientes problemas y se evite perder el tiempo en ellos, cuando pueden resultar de f3cil soluci3n a algunos colegas.

Resulta, por ello, razonable que en el *D3Rom*, s. v. *hacer*, en vez de perder un minuto tratando de dar con la remisi3n que se hace en el *DECH* a los *Or3genes* de Men3ndez Pidal, para un ejemplo de este verbo, se ponga en nota: «nous ne l'avons pas retrouv3e dans Men3ndezPidalOr3genes». Porque no merece la pena dedicar tiempo y esfuerzo a lo que otra persona puede resolver c3modamente, solo con que maneje la misma edici3n de los *Or3genes*, de 1929, segunda de esa obra, de la que se serv3a Joan Coromines, en lugar de la tercera que solemos utilizar ahora los fil3logos. En efecto, aparece all3: «h. 1030 Clunia: «nulla lingienza faciendo et ad clamandose ad rege», que remite a uno de los documentos publicados por Men3ndez Pidal al comienzo de esta obra (p. 40 de esa segunda edici3n).

Con respecto al futuro, quisiera mostrar mi obsesi3n por la colaboraci3n entre los fil3logos. Lo esperable es que en el *D3Rom* vaya aumentando la n3mina de colaboradores de todo tipo –tambi3n de colaboradores espont3neos–. La capacidad de gesti3n de los directores de esa obra y la calidad de sus resultados lo pueden facilitar.

4. Lo que he se3alado para el espa3ol me parece en gran medida aplicable a las dem3s lenguas romances. Ya el mero hecho de allegar todo este trabajo etimol3gico que ha surgido a partir de la obra de Meyer-Lübke –tanto en el acopio de datos como en su organizaci3n e interpretaci3n, dirimiendo entre las posibilidades interpretativas que se abren, a menudo

contradictorias, para seleccionar lo que parece más apropiado— supone un claro avance en la construcción etimológica, que, tras un largo período de confección de diccionarios etimológicos de las lenguas particulares, se vuelve a privilegiar, como ocurrió en el *REW*, la comparación.

Se ha abierto con ello, a mi juicio, una nueva etapa de la etimología romance.

También en este caso quiero hacer algunas precisiones para el futuro.

Empecemos por las posibilidades técnicas, que permiten relacionar determinadas asuntos muy concretos que se repiten en distintos artículos del *DÉRom*. Fijémonos así en que en los lemas que se nos han seleccionado —y en muchos más— se hace referencias a Straka y a Rosetti, con el fin de situar el momento en que se desgajan el rumano o el sardo del que pudiéramos llamar tronco románico común; del mismo modo que se repite la referencia a artículos por medio de los cuales se justifica la adopción de una explicación de índole fonética, morfológica, etc. Las posibilidades informáticas permitirían en el futuro situar asuntos como estos, que aparecen repetidamente a lo largo de las distintas palabras, como documentos independientes, a los que bastaría con remitir en cada artículo. Con ello todo el avance de tipo interpretativo en los dominios de la historia del léxico, de la morfología derivativa, de la fonética, etc., pueden dar lugar a obras independientes, bien ensambladas con el *DÉRom*, relacionadas con los lemas de la obra; lo cual permitiría discutir globalmente una serie de hechos que en un libro impreso habrían de aparecer asiladamente.

Pero no podemos olvidar que la técnica permitirá mejorar también el acceso a los datos cada vez más numerosos que van creciendo de un modo exponencial en cada una de nuestras lenguas, así como lograr adecuar su interpretación a las novedades metodológicas que van surgiendo también.

Referencias

- Alonso, Martín (1968): *Enciclopedia del idioma* (3 vols.). Madrid: Aguilar.
- Bletzer, Francis (1998): *Paenitentialia Hispaniae*. Turnholt: Brepols.
- Buchi, Éva / Schweickard, Wolfgang: *Dictionnaire Étymologique Roman*. <http://www.atilf.fr/DERom>.
- Castro, Américo (1918): *Adiciones hispánicas al diccionario etimológico de W. Meyer-Lübke*. In: *RFE* 5, 21-42.
- CDH: Corpus del Nuevo Diccionario Histórico de la Real Academia Española*, accesible *on line*.
- Corominas, J. (1955-1957): *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana* (4 vols.). Madrid: Gredos.
- de Bustos, José Jesús (2004): *Las glosas emilianenses y silenses*. In: Cano, R.: *Historia de la lengua española*. Barcelona: Ariel, 291-307.
- García de Diego, Vicente (1923): *Contribución al diccionario hispánico etimológico*. Anejo II de la *RFE*. Madrid.
- (1954): *Diccionario etimológico español e hispánico*. Madrid: SAETA.
- Lakarra, Joseba (2008): «Temas para un prólogo: forma canónica, tipología holística y reconstrucción del protovasco». In: *Oihenart* 23, 277-347.
- Lapasa, Rafael (2003): *Léxico hispánico primitivo (siglos VIII al XII)*. Versión primera del *Glosario del primitivo léxico iberorrománico*. Proyectoado y dirigido inicialmente por Ramón Menéndez Pidal.

- Madrid: Fundación Ramón Menéndez Pidal / Real Academia Española.
- Malkiel, Yakov (1996 [1993]): *Etimología*. Madrid: Cátedra.
- Menéndez Pidal, Ramón (1920): *Notas para el léxico románico*. In: *RFE* 7, 1-36.
- Meyer-Lübke, Wilhelm (1890-1900): *Grammatik der romanischen Sprachen* (4 vols.). Leipzig.
- Müller, Bodo (desde 1987): *Diccionario histórico del español medieval*. Heidelberg: Universitätsverlag C. Winter.
- Pascual, J. A. / Pérez Pascual, J. (2006): *Epistolario Joan Coromines y Ramón Menéndez Pidal*. Barcelona: Fundació Pere Coromines.
- Polo, José (2001): *Las etimologías hispánicas de Meyer-Lübke (REW) como fondo del maestro Américo Castro al discípulo Amado Alonso*. In: *Analecta Malacitana* 24, 519-524.
- RAE (1960-1994): *Diccionario histórico de la lengua española* [de la A a Apasanca y de la B a Bajoca]. Madrid.
- REW: *Romanisches etymologisches Wörterbuch* (3^a ed.). Heidelberg: Carl Winters Universitätsbuchhandlung.
- Rodríguez Molina, J. (2010): *Para una historia del verbo español: los tiempos compuestos desde Orígenes al siglo XV. Ensayo de reconstrucción histórica* [tesis doctoral inédita]. Universidad Autónoma de Madrid.
- Ruiz Asencio, J. M. / Ruiz Albí, I. / Herrero Jiménez, M. (2010): *Los Becerros gótico y galicano de Valpuesta*. Valladolid: Instituto Castellano y Leonés de la Lengua.
- Sánchez Miret, Fernando (2008): *Los complejos de la romanística y sus consecuencias para la investigación*. In: *RLiR* 72, 5-23.
- Veny, Joan (2002): *Sobre el valencià gemecar <gemegar>*. In: *Caplletra* 32, 143-155.
- Villacorta, Consuelo (2010): *Léxico de la vida cotidiana en la vertiente sur de los Pirineos* (trabajo de investigación inédito, presentado para una plaza de Profesor Agregado, para la Universidad del País Vasco).
- Wheeler, Max W. (2007): *Morfología i fonologia catalana i romànica: estudis dicrònics*. València / Barcelona: Institut Interuniversitari de Filologia Valenciana / Publicacions de l'Abadia de Montserrat.

Alberto Varvaro (Università Federico II di Napoli)

Max Pfister ha avuto la cortesia di citare un mio intervento di 15 anni fa in cui auspicavo che, invece di parlare di rifacimento del REW, si facesse un'opera nuova, su basi nuove. Credo di dovere rispondere alla domanda se il DÉRom sia l'opera che auspicavo.

Dico subito che ammiro sinceramente la ricchezza dei materiali e l'approfondimento della ricerca e della discussione che si riflettono bene nelle due voci che ci sono state sottoposte. Queste caratteristiche positive ne implicano un'altra, assai rara tra noi: l'opera è il risultato di un lavoro collettivo, che si riflette nell'affollato paragrafo delle *Signatures*. Un lavoro del genere non è facile da organizzare e da dirigere ed è quindi giusto che se ne apprezzi la novità e la fecondità.

Detto questo, devo subito aggiungere che ci sono però delle scelte di fondo che non condivido affatto e che mi sembrano poco funzionali se non addirittura pericolose per i nostri studi.

Comincio dalla scelta, che è tutt'altro che casuale, di dare i lemmi di base sempre come ricostruiti, con l'adozione del vocalismo che chiamiamo pan-romanzo. Una certa repulsione che provo davanti a lemmi come */karpin-u/ o come */ɸak-e-/ è senza dubbio difetto mio. Ma resta il fatto che la famiglia linguistica neolatina è l'unica di cui sia noto, assai ben

noto, l'antecedente (evito il termine <lingua madre>). Mi sconvolge vederla trattata come l'indoeuropeo o il dravidico e di vedere cacciata alla fine del commento, quasi fossimo imbarazzati dalla sua presenza, la parola latina reale e documentata.

Ancor più singolare mi sembra il fatto che il lemma ricostruito per una fase che cronologicamente non può essere che tardo-antica sia qui dato in alfabeto IPA. Io credevo che la funzione dell'IPA fosse quella di rendere per scritto pronunce reali, non forme ricostruite di 1500 anni fa. Penso che a nessuno sia venuto in mente di trascrivere in IPA la *Divina Commedia*, figuriamoci i giuramenti di Strasburgo. Ma qui l'operazione è ancora più surreale.

Aggiungo un aspetto soggettivo, ma non troppo. Si dà il caso che, essendo io siciliano, il mio vocalismo di base non sia quello pan-romanzo. Non posso dunque riconoscermi in nessun modo nelle forme dei lemmi, e così molti altri che pure parlano lingue romanze.

Mentre le basi latine, documentate o asteriscate, di Meyer-Lübke erano, quanto meno, un riferimento reale, queste del *DÉRom* implicano apertamente l'ipotesi proto-romanza. Orbene, tale ipotesi è certamente uno strumento di lavoro che in alcuni casi può essere utile, ma considerarla non ipotesi ma fatto reale è, lo dico chiaramente, contro la storia e contro quel tanto di realtà che la storia ci permette di osservare. Per l'origine delle lingue romanze siamo in un'epoca definita, in uno spazio definito, e disponiamo di una documentazione certo insufficiente, ma enorme. I recenti monumentali studi di J. N. Adams (che del resto riprende il lavoro secolare dei suoi predecessori) non lasciano dubbi sul fatto (peraltro prevedibile) che il latino è stato sempre un sistema complesso e dinamico di varietà diastratiche, diafasiche e diatopiche. Tale certamente era anche tra 600 e 800 d. C. Di una proto-lingua unitaria non c'è traccia né possibilità.

Le scelte di fondo di cui ho parlato hanno infine una conseguenza tutt'altro che trascurabile: nell'opera è incluso solo quel materiale lessicale di cui si può dimostrare la diffusione antica pan-romanza: appena 500 basi. Il che significa, salvo errore, che vengono escluse tutte le famiglie lessicali che appunto documentano l'eterogeneità e l'articolazione della lingua parlata in epoca tardo-antica o alto-medievale. Con una operazione simile a quelle di Procuste, il proto-romanzo recupera una sua omogeneità fittizia, ma perde definitivamente ogni contatto con la realtà.

Antes he de referirme a mi afirmación previa de que el nacimiento de la etimología hispánica se planeó como un complemento al *REW*, recurriendo solo a tres nombres: Américo Castro, Ramón Menéndez Pidal y Vicente García de Diego. Dentro de las tareas desarrolladas en el Centro de Estudios Históricos, cuya biblia era «el gran diccionario de Meyer-Lübke» (Dámaso Alonso, *apud* Polo 2001: 523) publicó Américo Castro (1918) la primera entrega de sus adiciones al *REW*; tarea en la que le acompañó su maestro Menéndez Pidal (1920), si bien las de este último se trataban de contribuciones debidas a su atención a distintos hechos dialectales e históricos a los que tenía que atender en su trabajo, que no hacían prever un futuro interés por afrontar él mismo la realización de un diccionario etimológico hispánico; en cambio el propio título del trabajo de Vicente García de Diego, *Contribución al diccionario hispánico etimológico* (1923), en que reúne y amplía varios artículos anteriores, hace pensar que concebía este complemento al diccionario de Meyer-Lübke como el punto de partida de un diccionario etimológico referido al español y a sus dialectos.

Las adiciones al *REW* hacen que flote en el ambiente la conciencia de la necesidad –y oportunidad– de contar con un diccionario etimológico sobre el español. Se entiende por ello que Dámaso Alonso, sabedor de que ni Menéndez Pidal ni Castro pensaban afrontar la realización de una obra de este tipo, viera la posibilidad de que la realizara Emilio Alarcos García (Polo 2001: 254) y se comprende también que Joan Corominas, desde un exilio que tanto lo había alejado del grupo pidaliano, preguntara sibilamente a don Ramón si sabía algún discípulo suyo que estuviera escribiendo un diccionario etimológico (Pascual / Pérez Pascual 2006: 18). Otra cosa es que luego, a finales de 1947, con el bagaje de dos letras del diccionario redactadas, pensara el lingüista que podía lograr colmar su «deseo ardiente» de trabajar en España en su diccionario y en el histórico, si el Consejo Superior de Investigaciones Científicas le abría sus puertas (Pascual / Pérez Pascual 2006: 191), precisamente cuando –con independencia de las buenas palabras que le llegaron por distintos conductos– el Jefe de la Sección de Lingüística Española del Instituto Miguel de Cervantes del Consejo proponía a Hans Janner para un puesto destinado al acopio de materiales para el Diccionario Etimológico Hispánico (Polo 2001: 254).

Pero volvamos a las adiciones hispánicas al *REW* y a su importancia como trabajo pionero en el dominio de la etimología hispánica. Lo percibimos, por ejemplo, en un pequeño detalle del *DÉRom*, s. v. *carpinu*, donde se admite –a mi juicio razonablemente– la idea del *DECH* de que el esp. *carpe* y el port. *carpa* son posibles préstamos del occitano. El hecho es que tal idea aparece ya en las citadas «Adiciones» al *REW* de Américo Castro (1918: 35), que si no se citan en el *DECH* no es por desinterés o por deseo de ocultación, sino –puedo asegurarlo– por mera distracción.

Tras estas precisiones previas, trataré de desarrollar los cuatro puntos por medio de los cuales he querido encauzar mi intervención:

1. En este paso del *REW* al *DÉRom*, el enorme incremento de datos a que me he referido antes, relacionados con la edición y estudio de textos y documentos, tanto en el plano histórico como en el diatópico, ha permitido:

1.1. Un mejor conocimiento de la variación en el dominio protorromance. Lo ejemplificaré con el lat. *carpinus*, en que hemos de aceptar la existencia de dos ramas: una a la que nos lleva el género masculino de la voz y otra el femenino, adquirido por

Taula redona:
100 anys d'etimologia romànica: el REW de Meyer-Lübke: 1911-2010

Max Pfister (Universität des Saarlandes)

Presentació

C'est en 1911 que Wilhelm Meyer-Lübke publia la première édition de son dictionnaire étymologique. Le but de mon bref exposé est de mettre cet événement dans le contexte de la recherche étymologique, d'esquisser l'histoire du REW, des suppléments régionaux et des échecs de refontes.

Je rappelle que trois conférences hier ont préparé le terrain de cette table ronde, celles de Dahmen (Roumanie), Kramer (Ladinoroumanie) et Aprile (ItaloRomania).

Je pars du dictionnaire étymologique de Friedrich Diez, publié dans sa première édition en 1853, base de l'étymologie scientifique par opposition p.ex. à Gilles Ménage (1694) et à sa méthode nommée pré-scientifique. Il faut cependant dire que cette limite entre les deux époques est souvent tracée d'une manière trop rigide étant donné que des 300 mots (jusqu'à la lettre C) examinés soit par Ménage soit par Diez 216, c'est-à-dire 72%, Diez a accepté l'étymologie proposée par Ménage.

Dans l'histoire de l'étymologie des langues romanes, le prochain pilier après Diez est constitué par Gustav Gröber, *Vulgärlateinische Substrate romanischer Wörter* (ALL 1 [1884] - ALL 8 [1893]). Bien que cette contribution de 300 pages ne soit pas publiée sous forme de dictionnaire, ce matériel entre dans le matériel du *Thesaurus Linguae Latinae* et fut utilisé par les philologues classiques.

En 1891 suivit le *Lateinisch-romanisches Wörterbuch* de Gustav Körting. Sa première édition eut 14 comptes-rendus écrits par des romanistes et des latinistes et, généralement, fut bien accueillie par les critiques. Même l'annonce de Meyer-Lübke jugea ce livre «bien utile». Les refontes cependant, celles de 1901 et de 1907, furent critiquées sévèrement p.ex. par Carlo Salvioni (AGI 16 [1902/05], 211): «Accresciuta sì, migliorata no, questa nuova edizione. Che tutti i difetti, che si sono rimproverati alla prima edizione di questa opera, ritornano nella seconda, accompagnati ad uno nuovo: la somma scorrettezza tipografica» et la critique de Maurice Grammont (RLaR 46 [1903], 594): «... ce qu'on demande avant tout à un dictionnaire, c'est d'être exact, précis, commode et complet. Celui de M. Körting n'a aucune de ces qualités».

Le jugement de Körting en 1976 par Alberto Zamboni me paraît bien pondéré: «oggi oscurato dal Meyer-Lübke e troppo ingiustamente negletto». La première édition du REW de Meyer-Lübke en 1911 a donc complètement substitué le dictionnaire de Körting et constitue un progrès énorme pour la recherche étymologique.

Wilhelm Meyer-Lübke, *Romanisches etymologisches Wörterbuch* (REW), Heidelberg, Winter, 1911 (in Lieferungen 1911-1920, cf. das Nachwort p. 1092).

Les autres éditions, celles de ²1924, ⁴1968 e ⁵1972 ne constituent que des réimpressions de la première et de la troisième édition.

Le meilleur compte rendu, publié par Jakob Jud en 1911, ne comprend que les deux premiers fascicules du REW et est fondamental. Jud critique la paléontologie linguistique trop prononcée et exige aussi un ordre onomasiologique, une considération de la recherche onomasiologique et un examen plus approfondi des sources en ancien français (Godefroy) et en ancien italien. Jud loue cependant l'exactitude des citations et quand au triage critique des étymologies surannées et plus soutenables, il qualifie la première édition du REW d'«une synthèse qui sans doute substitue complètement le dictionnaire de Körting». Soit la première édition du REW, soit la troisième ont stimulé toute une série de suppléments très précieux pour les diverses langues romanes énumérées dans les deux travaux conclusifs et à recommander: Hans Dieter Bork, *Histoire des dictionnaires comparés des langues romanes* dans *Lexikon der romanistischen Linguistik* (LRL) 1, 552-562 et Wolfgang Schweickard, *Die Arbeitsgrundlagen der romanischen etymologischen Forschung: vom REW zum DÉRom* dans *Romanistik in Geschichte und Gegenwart* (RomGG 16, 2010). Également le supplément bibliographique du LEI, publié en 2002 et complètement refondu en 2011, contiendra ces suppléments. Je ne cite que les comptes-rendus de Rohlf's 1931 et 1932, Salvioni 1912, Prati 1913, Merlo 1926, Faré 1972 et Tropea 1974 pour l'Italoromania, pour le roumain Graur 1937, pour l'istriote Crevatin 1981/1982, pour le dalmate Vinja 1957, 1959 et 1968. Quant au sarde, il faut citer Wagner 1931 et 1935, pour le frioulan Iliescu 1972, pour le catalan Moll 1922-1931 et finalement pour le portugais Piel 1932 e Lisboa 1937.

Meyer-Lübke a su intégrer une partie de ces suppléments et des rectifications dans la troisième édition de 1935 qui représente encore aujourd'hui un chef d'œuvre irremplaçable.

L'histoire du REW après 1935 n'est pas à l'honneur de la recherche étymologique romane. Une refonte du REW³ a été entreprise dans les années 50 par Harri Meier et J. M. Piel, cfr. la contribution de Piel au Congrès de Strasbourg en 1957: «De l'ancien REW au nouveau REW, Lexicologie et lexicographie françaises et romanes». L'écho qui en résulta prouve qu'une telle œuvre aurait été bienvenue. Seulement, les articles d'épreuves montrent clairement que l'étendue du matériel exigerait au minimum deux ou trois volumes et dépasserait la qualité du REW, qui est de rester un manuel propre à la portée de tous ceux qui s'intéressent à l'étymologie romane.

Le résultat de cette tentative de Meier-Piel était décevant et l'article *antemna* n'était pas convaincant. La DFG regretta la perte d'un demi million de marcs investis dans ce projet qui avait échoué. C'est aussi pour cette raison qu'en 1984 un nouveau projet, louable certes, présenté à la DFG par Heinz Jürgen Wolf, a trouvé des experts sévères et qu'il n'a pas été approuvé.

C'est en 1995 qu'à notre congrès de Palerme, il y a quinze ans, à une Table ronde de la section de sémantique et lexicologie des langues romanes, nous avons discuté sur le thème «un nouveau REW est-il souhaitable, possible?» Les prises de position de Jean-Pierre Chambon, Marius Sala, Manlio Cortelazzo, Jean-Paul Chauveau, Xosé Lluís García Arias, Dieter Kremer, Joana Vintilă-Rădulescu et de moi-même sont publiées dans les Actes de Palerme, vol. 8, 983-1023.

Je me permets de répéter ce que j'avais dit à Palerme, il y a 15 ans: «Passons à la troisième question qui est la plus importante: Un nouveau REW est-il souhaitable ou non ? J'hésite à

répondre par un 'oui' sans restriction aucune. Naturellement, chaque lexicographe et, au fond, chaque romaniste souhaite la réalisation de cette nouvelle base étymologique pan-romane, d'autant plus que la spécialisation des romanistes progresse et qu'à une époque de recherche interdisciplinaire l'optique panromane est indispensable. Pour moi, le problème réside dans les priorités à choisir à un moment où les moyens financiers sont rares ou inexistants». Ajoutons encore l'essentiel des conclusions partielles de Jean-Pierre Chambon: «Quant à l'appréciation du REW, il n'est pas nécessaire de reprendre la description des aspects de l'œuvre qui sont aujourd'hui dépassés». Ces aspects ont été clairement exprimés par M. Pfister, M. Cortelazzo e M. García Arias. Ces éléments de critique du REW sont aujourd'hui le bien commun de tous les romanistes qui travaillent dans le domaine de l'étymologie et de la lexicologie historique.

Il est plus intéressant - et peut-être plus surprenant - de constater que le REW rend toujours service, qu'il est toujours consulté, et avec profit. Je cite M. Pfister: «le REW est excellent pour une première vue d'ensemble, déficient dans le détail».

Le REW répond donc à un besoin toujours actuel de la recherche.

À la question «un nouveau REW est-il souhaitable?», les réponses apparaissent positives. J'en prends acte.

Il existe néanmoins des nuances et les avis de nos experts s'étagent sur un continuum allant du *oui* franc et massif (Mme Rădulescu, M. García Arias) au *oui* avec certaines réserves (M. Kremer, M. Pfister). Avec l'appel final de Chambon: «C'est pourquoi nous aimerions pour terminer, en vous remerciant tous et toutes de votre participation et votre présence, vous donner rendez-vous au prochain Congrès de notre Société pour examiner un échantillon représentatif du *Petit Lexique étymologique panroman*».

À la fin de ce congrès, il y a eu des interventions du public dont je ne reproduis que l'opinion critique d'Alberto Várvaro: «Io vorrei riprendere in modo più fermo alcune riserve che sono già state enunciate. Il REW non è una raccolta di materiale; al suo tempo non era neppure un'opera di consultazione: era molto di più. Il fatto che oggi sia ridotto a essere un comodo libro di consultazione, come è stato detto, non ci deve far dimenticare che cent'anni fa, quando fu concepito, era un'altra cosa. Era la realizzazione di un modello che si basava su un'ideologia scientifica della fine dell'800 e su una metodologia linguistica della stessa epoca. Io sono il primo a essere convinto della necessità di un'opera attuale che sostituisca il REW, ma non credo affatto che sia possibile fare ciò correggendo quelli che a noi paiono i difetti del REW. Il REW è un'opera d'arte e le opere d'arte non si aggiustano, le opere d'arte riflettono, in questo caso al massimo grado qualitativo, l'ideologia, i valori dell'epoca, e dell'autore. Allora, dal mio punto di vista, non ha nessuna utilità suggerire singole operazioni cosmetiche del REW. Il REW sta bene com'è, con la data che ha. Si tratta di pensare ex novo un'altra opera completamente nuova che corrisponda all'ideologia della scienza e alla metodologia della linguistica del Duemila (...) Un'approfondita riflessione sul modello nuovo da proporre per un REW deve venire prima della riflessione sulle modalità di realizzazione concreta di quest'opera».

Et maintenant je donne la parole à Eva Büchi qui, en 10 minutes, exposera le projet dirigé par elle-même et par Wolfgang Schweickard dont je dois excuser l'absence.

Quant à l'Italoromania –faute de temps– je me réduis aux points essentiels. Pour *carpinus* il faut dire que *karpina* existe non seulement en francoprovençal, mais également en

Italoromania (it.sett., frioulan, Lazio). Pour la première attestation en italien il faut également considérer la toponymie médio-latine: au lieu de tosc.a. *carpino* m. (prima metà sec. XIV, PalladioVolg, TLIO) il faut considérer la toponymie lat.mediev.lig. *fontana de carpeno* (1010, Aprosio-1).

Une comparaison entre DÉRom et LEI pour le second exemple *facere* présente des difficultés pour moi parce que le LEI n'est pas encore arrivé à la lettre *f*. Il y a cependant le verbe composé *cal(e)facere / cal(e)fare* 'chauffer'. En italien, il y a également une bipartition morphologique entre *calfare* (1.) e *calefacere* (2.) (LEI 9,1291).

Pour le verbe *facere*, je me demande pourtant s'il ne faudrait pas partir d'une tripartition: *facere* (1.), *fare* (2.) e le radical du participe *fatto* (3.), valable aussi pour le verbe ancon. (Arcevia) *calfettà* v.tr. 'maltrattare, percuotere' (secc. XVIII/XIX, Rime, Crocioni) que Cortelazzo fait remonter à *calfactare*.

Pour le type II. je ne parlerais pas d'accident phonétique. Pour moi l'italien *fare/far* ne remonte pas à *fagere/fakere* mais constitue un fait analogique. C'est déjà Bartoli (Italia e Croazia 151) qui dit clairement: «L'it. *fare* non può venire direttamente da *facere* ed è un eco di *dare, stare*». («il a profité de l'analogie avec **da* et **sta*»). Pour toute l'Italie, le type *facere* est partout la strate antérieure non seulement pour les formes indiquées: emil.a./salent./luc./cal. mais aussi pour l'abr.a. *face* (1300ca., LaudeVaranini-Banfi-Ceruti) et même en it.a. *controface* 'imita' (commencement XIV s., IntelligenzaMistruzzi) et à Florence *face* (vers 1350, LaudarioCompSGilioDelPopolo).

Je passe aux conclusions. Quant à l'Italoromania, la structure des articles est bonne. Souvent l'Italoromania contient la clé pour la solution des problèmes étymologiques: p.ex. *carpino/carpine* avec la première attestation toponomastique et la forme féminine *karpina* existant aussi en Italoromania et en frioulan.

Quant à *facere* (1.) e *fare* (2.) l'Italoromania est bien interprétée, seulement pour *fare* il ne s'agit pas d'un fait phonétique mais d'un fait analogique. La seule goutte d'amertume pour moi, c'est la base protoromane. Si nous disposons d'une base lexicologique excellente, le Thesaurus Linguae Latinae et de bons dictionnaires mediolatins, je me demande pourquoi cette base fictive avec des astérisques et pourquoi seulement une sélection qui ne comprend que 5% du trésor de Meyer-Lübke? Ce choix réduit est compréhensible, mais le DÉRom ne substituera pas le REW. Je reconnais cependant la haute qualité des articles due aux rédacteurs mais aussi aux spécialistes des diverses langues romanes. Personnellement, je suis convaincu que les progrès sensibles, surtout pour l'histoire des mots, se fera dans la recherche lexicologique des langues romanes particulières comme pour le galloroman dans le FEW, pour l'Iberoromania par les dictionnaires de Corominas-Pascual et pour l'Italoromania par le LEI. Les vues d'ensemble comme le Nouveau REW et le DÉRom se réaliseront après en profitant des lexiques étymologiques assurés. Etant donné la situation financière en Europe, il faut cependant être reconnaissant pour chaque grande entreprise lexicologique sérieuse bien dirigée et compétente qui trouve l'appui des recherches nationales. J'exprime mes félicitations à la direction du DÉRom et à son équipe et je souhaite beaucoup de courage et de persévérance pour la réalisation future de ce projet admirable.

Maria-Reina Bastardas Rufat (Universitat de Barcelona)

El català i la lexicografia etimològica panromànica

1. Història

La lingüística catalana de les primeres dècades del segle xx estava ben al corrent dels avenços de la lingüística romànica als diversos països d'Europa.¹ Els lingüistes catalans mantenien una relació fluida, personalment i per correspondència, amb els romanistes europeus. Hi ha, però, alguns fets que avui en dia ens poden semblar sorprenents. La insòlita formació, mig autodidacta, que el jove Francesc de Borja Moll rebé a Mallorca sota els auspicis de Mossèn Alcover inclogué un «curset intensiu de lexicografia i etimologia» de la mà del mateix Wilhelm Meyer-Lübke que passà un mes a Mallorca el juny de 1923. Aquell estiu, el seu jove deixeble encara no havia complert 20 anys i passà moltes hores amb el mestre de la romanística «manejant fitxes de la <calaixera> i redactant articles del Diccionari com a assaig per a exercitar-[se] en la tècnica lexicogràfica», tal com evoca en les seves memòries (Moll 1970).² És natural, doncs, que Moll conegués a fons el diccionari de Meyer-Lübke en la seva primera edició (1911-1920) i, quan se li demanà una col·laboració per a l'Anuari de l'Oficina Romànica de Lingüística i Literatura, hi publicà, durant quatre anys, el *Suplement català al REW*. Aquesta contribució es publicà després en forma d'un volum de 259 pàgines (Moll 1928-1931).

El suplement està íntegrament dedicat a fornir materials catalans complementaris per al REW, materials que Moll extragué dels seus propis coneixements i del fitxer del DCVB.³ Amb l'excepció de sis pàgines d'introducció i bibliografia i de les cinquanta pàgines finals d'índex, les altres dues-centes pàgines i escaig del suplement ressegueixen minuciosament, article per article, el REW proposant les addicions, supressions o modificacions que Moll creu oportunes a cada entrada. Aquests materials foren incorporats per Meyer-Lübke a la tercera edició del REW (1935)⁴ i contribuïren, tal com Moll desitjava, a fer més present el català en aquesta obra cabdal de l'etimologia romànica.⁵

Des de la tercera edició del REW (1935) ençà, s'han publicat en el domini català dues obres indispensables per a la recerca etimològica: el DCVB (1930-1962) i el DECat (1980-

¹ Agraïm a Eva Buchi i a José Enrique Gargallo la lectura que han volgut fer d'una primera versió d'aquest text i les seves valuoses observacions.

² Pel que fa a la visita de Meyer-Lübke a Mallorca, vegeu Moll (1970), particularment les pàgines 153-4, d'on extraïem les cites. Moll havia nascut l'octubre de 1903.

³ «Bona part del cabal lèxich és recollit de primera mà y inèdit. P'el seu aprofitament m'ha servit de molt el tenir avinent el material de les oficines del *Diccionari Català-Valencià-Balear*» (Moll 1928-1931: 5).

⁴ «[E]l mateix Meyer-Lübke el va acollir amb gran satisfacció: precisament aleshores ell preparava la tercera edició del REW, i aquella aportació de materials de primera mà sobre una llengua com la catalana, que ell coneixia poc, li venia molt bé per a millorar la reedició» (Moll 1970: 209). Per a la redacció del *Suplement català al REW* en general, vegeu Moll (1970: 208-209). La segona edició del REW, de 1924, és només una reimpressió de la primera i, en qualsevol cas, és anterior al suplement de Moll.

⁵ «El català no figura dins el REW ab extensió proporcionada a la d'altres llengües neolatines; y no és d'admirar, car tampoch els medis d'informació que els estrangers tenien a-les-hores sobre el català no eren gayre abundosos» (Moll 1928-1931: 3).

2001); són dues obres indispensables per als estudiosos del català, però, no ho oblidem, també per als romanistes. No és necessari aquí presentar aquestes obres o comentar-ne les característiques.⁶ Però volem assenyalar dues coses pel que fa a la seva repercussió més enllà del català: aquestes obres, com també ho va fer en el seu moment el DCECH per a les llengües iberoromàniques, contribuïren a fer present el català en la lingüística romànica.⁷ Així mateix, tampoc és sobrer recordar que Coromines en el DECat⁸ sempre té presents les altres llengües romàniques en els seus comentaris i raonaments; té sobretot presents les llengües veïnes al català, però molt sovint també les més allunyades. Aquesta mirada sobre el conjunt de la Romània permet a Coromines de fer propostes vàlides per a problemes etimològics no catalans. Lamentablement, aquestes propostes no han estat sempre preses en consideració per les obres etimològiques dels dominis lingüístics corresponents (a vegades, més per desconeixement que no pas per discrepància).⁹

Així doncs, constatem que l'etimologia catalana ha tingut en compte, des dels seus inicis, les dades i els estudis sobre les altres llengües romàniques; ha tingut sempre un lloc, encara que no el més rellevant, en els estudis etimològics panromànics; i fins i tot ha contribuït en certa mesura a l'etimologia panromànica.

2. El present

Però, més enllà d'això, en aquesta taula rodona dedicada al centenari del REW i al futur de l'etimologia panromànica, cal preguntar-nos com l'etimologia catalana, amb aquestes obres cabdals, pot contribuir a partir del dia d'avui a l'etimologia panromànica i, a la inversa, com l'etimologia panromànica pot contribuir a l'esclariment de problemes etimològics del català.

Ja que actualment, responen a la crida que suposava la taula rodona del congrés de Palerm (Chambon / Sala 1998), existeix un projecte de redacció d'un diccionari etimològic panromànic (el DÉRom)¹⁰, projecte que ja és una realitat amb un bon nombre d'articles redactats i d'altres en curs de redacció, basarem els nostres comentaris en els articles que ens han estat presentats com a mostra: */^ʔɸak-e-/ i */^ʔkarpɪn-u/. Malauradament cal dir que això ho haurem de fer només a partir de l'article */^ʔɸak-e-/ perquè l'altre, */^ʔkarpɪn-u/, tracta d'una família de mots sense reflex en català.

Així doncs, què aporten els diccionaris catalans a l'article */^ʔɸak-e-/ del DÉRom? Què aporta el DÉRom a l'etimologia del català *fer* i/o *far*?

⁶ Les dues obres han estat objecte d'estudis i anàlisis diversos; vegeu per exemple els articles que se'ls dediquen en els manuals de referència de la lingüística romànica, el LRL i la RSG, i la bibliografia allà esmentada. Vegeu també Colón (2006).

⁷ Cal recordar també que una de les causes que degué contribuir a la renúncia de Jud i Wartburg a dur a terme el seu projecte inicial panromànic (renúncia que fou, al seu torn, l'embrió del FEW) fou la manca de dades i diccionaris iberoromànics (Chambon 1993: 472-473).

⁸ Molt més que no pas Moll en el DCVB.

⁹ Vegeu, per exemple, l'article d'Eva Buchi (2006).

¹⁰ Vegeu el lloc web del projecte (<http://www.atilf.fr/DERom>) i les publicacions allí esmentades.

3. El DECat i el DÉRom, punts de comparació

3.1. L'etimologització

L'article */ ϕ ak-e-/ (Buchi 2008-2010 *in* DÉRom s.v. */ ϕ ak-e-/) aporta una formulació innovadora respecte a la posició tradicional de Meyer-Lübke, i d'altres obres etimològiques d'abast monolingüe, que feien procedir tota aquesta sèrie de verbs romànics directament del llatí FACĒRE. No es tracta només de la notació fonològica de l'ètim, fruit del procés de reconstrucció, sinó de la proposta concreta de dues formes com a base per als mots romànics recollits en l'article: una part d'aquests verbs (p. ex., entre altres, el romanès *face*, el sard *fakere*, el francès *faire*, l'occità *faire*, el català *fer*, l'espanyol *hacer*, el portuguès *fazer*) es remunta a una forma */ ϕ ak-e-re/, i, a costat, una forma sincopada */ ϕ -a-re-/ explica la resta (p. ex., entre altres, l'italià *fare*, el friülà *fã*, el romanx *far*, l'occità *far*, el cat. antic *far*, l'espanyol antic *far*).

Ara bé, aquesta doble base ja fou intuïda per Coromines¹¹, per bé que no clarament explicitada. En el DECat (3, 954) llegim: «FER, verb, del ll. FACĒRE, pronunciat FAĒRE en pronúncia ràpida en el llatí vulgar tardà [...], d'on més tard FAIRE [...]»; i uns paràgrafs més endavant Coromines anuncia:

[...] ja no crec en la base de ll. vg. *FAGERE suposada per M-Lübke i d'altres, sinó en una pronúncia negligida i ràpida FAĒRE^[12] del llatí parlat, ulteriorment reduïda, en uns punts, a FAIRE^[13] (> *fer*, fr. i oc. ant. *faire*, cast. ant. *fer*), i en d'altres a *FARE, d'on oc. ant. *far*, it. *fare* (forma no estranya al cat. arcaic *far*, cast. arcaic *far*).

D'aquest paràgraf en destaca la proposta explícita, per bé que diluïda a l'interior del text de l'article, de *FARE com a ètim del cat. ant. *far* i de formes anàlogues d'altres llengües. La proposta de Coromines, que es basa essencialment en l'evolució fonètica de les formes romàniques, sembla que es pot esquematitzar així:

FACERE > FAĒRE > FAIRE > *FARE

Cal dir que el mateix Coromines, unes línies més amunt de l'article FER del DECat, explica: «Sobre el detall de l'evolució fonètica de FACERE i d'algunes de les seves formes, val encara el que en dic a *LleuresC* [...] i *EntreDL* [...] (i esp[ecialmen]t n. 13)». En l'esmentada nota 13, hi llegim:

La pronúncia real cat. or. *fēr*, bal. *fēr*, pallar. *fēr*, mostra que ens cal partir d'una base *faire*, comuna al francès, l'occità i el català i castellà preliteraris, i sens dubte resultant d'una analogia de *faitu* < FACTUM (possiblement ja un llat. vg. *FAGERE extret de FACTUM segons el model de AGERE-ACTUM, LEGERE-LECTUM, etc.) (Coromines 1976-1977: I, 102, n. 13).

L'analogia amb la forma del participi hauria contribuït, doncs, juntament amb la «pronúncia ràpida», a l'aparició de la base FAIRE postulada per Coromines.

Evidentment, en el raonament esmentat més amunt, Coromines no té en compte les formes romàniques que exigeixen una base en /-ke-/, i potser és per això que tracta alhora dos problemes diferents sense individualitzar-los: l'evolució fonètica que ha tingut com a resultat formes com el català *fer* o el francès i l'occità *faire*, davant d'altres com el romanès

¹¹ Potser, encara que no es digui enlloc, seguint el comentari del FEW 3,353.

¹² [*sic*; sense asterisc; i, aquí, sense accent (cf. *supra* la primera menció del mot, amb accent)].

¹³ [*sic*; sense asterisc].

face o el sard *fakere*, i el problema de l'aparició de les formes explicables només a partir de *FARE. Aquesta manca d'individualització dels dos problemes potser es deu a l'alternança de la perspectiva únicament catalana amb la perspectiva panromànica: al·ludir a una «pronúncia negligida i ràpida FAERE del llatí parlat» només es pot fer des d'una òptica catalana o, en tot cas, no des d'una òptica panromànica i, per tant, s'hauria d'especificar que es tracta del llatí parlat en una determinada àrea de la futura Romània; però, si seguidament s'evoca un ampli ventall de llengües romàniques, de l'occità a l'italià, s'ha produït un canvi de perspectiva, en el qual, malauradament, s'ha deixat de banda una bona part de les llengües romàniques.

En aquest cas Coromines té una intuïció encertada pel que fa a l'existència d'una base *FARE, però el canvi de perspectiva (del català a una zona de la Romània, a la Romània en la seva totalitat) fa que no tregui l'entrellat del problema en conjunt i que mescli dos problemes que han de ser tractats separatament. Justament aquest és un dels valors del DÉRom: l'anàlisi de conjunt i orgànica de les dades lingüístiques. Vegem-ho seguidament amb una aportació rellevant de l'article */ ϕ ak-e-/ del DÉRom.

3.2. L'origen de la forma sincopada */ ϕ -a-re-/

Dedicarem aquest paràgraf a la proposta que és potser la més interessant de l'article */ ϕ ak-e-/ del DÉRom: les causes de l'aparició d'aquesta forma sincopada */ ϕ -a-re-/.

Fixem-nos que Coromines parla de «pronúncia ràpida [...] a causa del caràcter quasi-auxiliar d'aquest verb» i, més avall, de «pronúncia negligida i ràpida» per explicar les formes sense conservació de la /-ke-/ etimològica (els dos tipus que ell fa procedir de FAERE). Per bé que hi ha un intent d'explicació, «[...]el caràcter quasi-auxiliar d'aquest verb», aquesta no resulta particularment satisfactòria; i això, perquè no té en compte els resultats de la totalitat de la Romània, que ens haurien de fer suposar que el verb tenia un caràcter «quasi-auxiliar» en unes zones més que no pas en altres, o que en algunes hi havia més motiu que en altres per a una pronúncia ràpida.

En canvi, l'article del DÉRom proposa una explicació raonada, i coherent amb la distribució geogràfica, per a l'aparició de la forma sincopada */ ϕ -a-re-/ (el tipus II. que es menciona en la cita) a partir de la forma originària */ ϕ ak-e-re-/ (el tipus I. que es menciona en la cita). Convindrà citar-lo extensament:

II. est issu de I. par syncope de la syllabe /-ke-/, en raison d'une usure due à la grande fréquence du verbe, et cela notamment dans la position proclitique du type le plus ancien du futur roman */ ϕ -a-re-'a β -e-/ (cf. RydbergFacere 55, 66-67 ; MeyerLübke,KJFRP 2, 87 ; Paris,R 22, 570 ; Andersson,LGRP 15, 305-307 ; Paris,R 24, 307)¹⁴. L'aire occupée par ce type de futur analytique (istriote. dalm. it. frioul. lad. bas-engad. haut-engad. surm. fr. occit. cat. esp. ast. gal./port., cf. DeanovićIstria 40 ; Tekavčić,ILing 3 ; MeyerLübkeGLR 2, § 112 ; LausbergSprachwissenschaft 3, § 843-846 ; Benincà,LRL 3, 576 ; KramerFormenlehre 85-86 ; Liver,HSK 23/3, 2802-2803 [avec discussion du caractère étymologique de ce type de futur en

¹⁴ Cette syncope est aussi observable dans le composé */ ϕ kal- ϕ -a-/, qui connaît des continuateurs en italien, en français, en francoprovençal, en occitan, en gascon et en catalan (REW3 s.v. *calefacere* ; von Wartburg in FEW 2, 78b-80b, CALEFACERE ; cf. aussi MeyerLübkeGLR 2, § 117, où */kal' ϕ ag-e-re/ ne convient toutefois pas, cf. ci-dessus n. 15) et son dérivé */es' kal- ϕ -a-/, continué dans les mêmes idiomes ainsi qu'en portugais (REW3 s.v. *excalēfacere* ; von Wartburg in FEW 3, 265b-267a, EXCALEFACERE).

romanche] ; TorrenteOrdenances 29), presque complètement homotope avec la zone occupée par le type II., exclut notamment le sarde et le roumain. Cette homotopie n'est complète – entendu que le galicien et le portugais, qui ne connaissent pas d'infinifit remontant au type II., maintiennent ce dernier dans les formes du futur (cf. n. 14) – que si l'on accepte la thèse de Tekavčić, ILing 3, qui plaide, avec de bons arguments, pour une origine périphrastique (avec déplacement d'accent) du futur dalmate.¹⁵

Aquesta hipòtesi és sens dubte una aportació molt interessant a l'etimologia romànica. Citem-la encara un cop: l'aparició de la forma sincopada */ ϕ -a-re/ es deuria a «[l']usure due à la grande fréquence du verbe, et cela notamment dans la position proclitique du type le plus ancien du futur roman» ja que l'àrea on apareix */ ϕ -a-re/ es correspon perfectament amb l'àrea on trobem aquest tipus de futur. Es tracta, per tant, d'una proposta que, a més de l'evolució fonètica, es basa en un procés morfosintàctic. Però, més enllà de la proposta concreta, ens sembla interessant destacar-ne també el seu caràcter metodològic: es posen en relació de causa-efecte dos fets lingüístics que coincideixen en l'espai; és, naturalment, només una hipòtesi però sempre és més satisfactòria que no pas atribuir un fet lingüístic a l'atzar d'una pronúncia més o menys ràpida o negligida segons les àrees.

3.3. Terminologia i notació dels ètims

En els fragments que hem mencionat de l'article del DECat hi apareixien diverses etiquetes lingüístiques: «llatí vulgar», «llatí vulgar tardà», «llatí parlat». Fins i tot si considerem que les expressions «llatí vulgar» i «llatí parlat» són sinònimes, el lector desconeix quin és l'abast geogràfic d'aquestes varietats i quin és el seu abast cronològic: el «llatí parlat» certament ha existit sempre que ha existit una llengua llatina; si considerem el «llatí parlat» com a oposat al «llatí escrit», aquell ha existit des del moment mateix en què el llatí es posa per primer cop per escrit. A més, el fet que la mateixa forma FÁERE del DECat, amb o sense accent, sigui atribuïda al «llatí vulgar tardà» i, poques línies després, al «llatí parlat», sense precisió cronològica, encara fa menys aclaridora la qüestió.

L'explicació orgànica que proposa l'article del DÉRom permet atribuir una etiqueta lingüística i una datació als ètims proposats:

La répartition spatiale assigne */ ϕ ak-e-re/ à la strate la plus ancienne du protoroman, à laquelle remontent tous les parlers romans, et qui est donc antérieure au décrochage du sarde (2^e moitié du 2^e siècle [?], cf. Straka,RLiR 20, 256) et du roumain, tandis que le type */ ϕ -a-re/ appartient à une strate plus récente, postérieure au dégageement du protoroumain (2^e moitié 3^e siècle selon RosettiIstoria 184; fin 3^e siècle selon Straka,RLiR 20, 258).

¹⁵ Voici les arguments avancés par Tekavčić pour s'opposer à la *communis opinio*, selon laquelle le futur dalmate remonterait au futur antérieur latin (BartoliDalmatico 451-452 § 482; Doria,LRL 3, 523; Bernoth,HSK 23/3, 2739-2740; cf. Tekavčić,ILing 3, 77 n. 21): (1) analyse de dalm. *féro*, forme polyvalente du verbe «être», en < */ ϕ i-re-²aβet/, futur de */ ϕ i-re/ < */ ϕ ie-ri/; (2) régularité, dans l'hypothèse périphrastique (et irrégularité si l'on accepte la thèse concurrente), des futurs des issues de protorom. */ ϕ d-a-/ , */ ϕ dik-e-/ , */ ϕ ak-e-/ , */ ϕ mitt-e-/ et */ ϕ βid-e-/; (3) développement commun avec les langues romanes voisines, notamment avec l'istriote; (4) caractère typologiquement isolé d'une neutralisation du caractère antérieur du futur. De fait, l'analyse stratigraphique proposée ici peut apporter un argument supplémentaire à la thèse de Tekavčić.

Aquesta precisió en les etiquetes lingüístiques i en la datació dels ètims és fruit de l'anàlisi que presentàvem al punt 3.2. Només a partir d'aquest tipus d'anàlisi es pot obtenir aquesta precisió.

En les notes 12 i 13 hem assenyalat algunes inconseqüències en la notació dels ètims de l'article del DECat.

3.4. Documentació

Pel que fa a la documentació de les formes lingüístiques esmentades, el DÉRom posa remei a una evident laxitud corominaiana. Documentar un verb *far* del català antic només amb la frase «forma no estranya al cat. arcaic *far*» impedeix qualsevol progrés en la discussió i en la ciència etimològica perquè el lector no té cap mitjà per poder valorar la pertinència d'aquesta forma. Si el català antic tenia o no aquesta forma d'infinitiu només es pot discutir a partir de la coneixença de les fonts on ha estat enregistrat i, si s'escau, discutir la possibilitat de que sigui un occitanisme, que el text de la font en qüestió estigui mal editat, mal localitzat o qualsevol altre circumstància semblant. A falta de fonts concretes l'afirmació de Coromines no és ni rebuttable ni demostrable i, per tant, condueix la recerca sobre el tema a un atzucac, del qual cal sortir per altres mitjans.

I, en aquest cas, cal dir que el recurs al DCVB tampoc no és útil perquè aquest diccionari, si bé té efectivament un lema «1. FER (ant. *far, faire*). v.: cast. *hacer*», en aquest article no hi apareix, si no anem errats, cap documentació de l'infinitiu *far*.

El DÉRom ha procurat les referències necessàries per aquesta forma: «*acat. far* (14^e s., Rydberg *Facere* 26; Meyer, R 13, 277; Morel, R 15, 202; DCVB s.v. *fer*; DECat 3, 954)»; encara que les dues últimes referències, com dèiem, no aporten res a la documentació de la forma, les altres tres són un punt de partida per a la crítica o la discussió.

4. Breu conclusió

La comparació de l'article */*ḡak-e-*/ del DÉRom amb l'article FER del DECat l'hem feta només a tall d'exemple, però creiem que ens mostra com és de vital que es mantingui el diàleg de l'etimologia catalana amb l'etimologia romànica, diàleg que Moll sostingué amb el seu *Suplement* aviat farà un segle. Certament el projecte DÉRom no es podria haver realitzat sense les aportacions de generacions de romanistes; entre ells, la figura de Coromines. També és cert que aquestes aportacions no han exhaurit la possibilitat de continuar avançant en la ciència etimològica. Les aportacions de Coromines al projecte panromànic són evidents; les del DÉRom a l'etimologia catalana són també fora de dubte; el diàleg entre l'etimologia catalana i la panromànica només pot ser enriquidor i beneficiós per ambdues. El DÉRom no és tan sols una aportació valuosa a l'etimologia romànica; contribuirà també al desenvolupament de l'etimologia en els dominis lingüístics individuals.

Referències bibliogràfiques

Buchi, Eva (2006): *Joan Coromines et l'étymologie lexicale romane: l'exemple roumain*. In: *Homenatge de l'IEC a Joan Coromines, en el centenari de la seva naixença*. Barcelona: IEC, 43-80.

- Chambon, Jean-Pierre / Sala, Marius (dir.) (1998): *Tavola rotonda. È oggi possibile o augurabile un nuovo REW?* In: *ACILFR XXI* 3, 983-1023.
- Chambon, Jean-Pierre (1993): *Sur le premier modèle du FEW (1919)*. In: *RLiR* 57, 471-484.
- Colon, Germà (2006): *El lèxic català en el diccionari (DECat) de Joan Coromines*. In: *Homenatge de l'IEC a Joan Coromines, en el centenari de la seva naixença*. Barcelona: IEC, 11-23.
- Coromines, Joan (1976-1977): *Entre dos llenguatges*. (3 vol.). Barcelona: Curial.
- DCVB = Alcover, Antoni Maria / Moll, Francesc de Borja (1930-1962): *Diccionari català-valencià-balear*. Palma de Mallorca: Miramar.
- DECat = Coromines, Joan (1980-2001): *Diccionari etimològic i complementari de la llengua catalana*. Barcelona: Curial.
- DÉRom = Buchi, Éva / Schweickard, Wolfgang (dir.) (2008–): *Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom)*. ATILF (<http://www.atilf.fr/DERom>).
- FEW = Wartburg, Walther von (et al.) (1922-2002): *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes*. Bonn / Heidelberg / Leipzig-Berlin / Bâle: Klopp / Winter / Teubner / Zbinden.
- Moll, Francesc de B. (1928-1931): *Suplement català al «Romanisches Etymologisches Wörterbuch»*. Barcelona.
- (1970): *Els meus primers trenta anys (1903-1934)*. Palma de Mallorca: Moll.

Éva Buchi (ATILF, CNRS & Nancy-Université)

Cent ans après Meyer-Lübke: le *Dictionnaire Étymologique Roman* (DÉRom) en tant que tentative d'arrimage de l'étymologie romane à la linguistique générale

1. Génèse et devenir du DÉRom

En dépit de ses immenses qualités, il ne fait pas de doute, depuis plusieurs générations déjà, que le REW devrait être révisé, voire céder le pas à un nouveau dictionnaire étymologique panroman.¹⁶ Après la tentative infructueuse de lancement d'un «nouveau REW» au milieu du siècle passé (cf. Piel 1961), la question faisait ainsi l'objet, en 1995, d'une table ronde intitulée «È oggi possibile o augurabile un nuovo REW?» du 21^e Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes à Palerme (cf. Chambon / Sala 1998). L'élan collectif de la communauté scientifique lors de la rencontre sicilienne est toutefois resté sans suite.

C'est en 2007, lors du 25^e Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes à Innsbruck, que la question réapparut, sous la forme d'une communication présentée par Wolfgang Schweickard et moi-même (Buchi / Schweickard 2010), communication qui se terminait par un large appel à collaboration. Or le projet d'un *Dictionnaire Étymologique Roman* (DÉRom) tel que nous le présentions ne visait pas une simple réactualisation du REW.

¹⁶ Mes remerciements s'adressent à Maria Reina Bastardas i Rufat (Barcelone), Jean-Pierre Chambon (Paris), Jean-Paul Chauveau (Nancy), Jérémie Delorme (Nancy), Yan Greub (Nancy), Wolfgang Schweickard (Sarrebruck) et Harald Völker (Zurich) pour leurs remarques critiques sur une première version de ce texte.

Il se détournait au contraire, suivant une orientation préconisée par Jean-Pierre Chambon dans deux publications marquantes (Chambon 2007; 2010), des pratiques reconnues en étymologie romane pour adopter une méthode jugée jusque là peu rentable en romanistique, la grammaire comparée-reconstruction (cf. Fox 1995).

En trois ans, le projet du DÉRom a bénéficié d'un vaste mouvement d'adhésion au sein de la communauté scientifique; il réunit aujourd'hui 45 linguistes romanistes implantés dans un ingénieur informaticien¹⁷, deux documentalistes¹⁸ et onze pays européens.¹⁹

Le projet DÉRom a commencé en outre à jouer un certain rôle dans la formation de la relève en étymologie romane: d'une part par les post-doctorats financés par l'Agence Nationale de la Recherche à Nancy et par la *Deutsche Forschungsgemeinschaft* à Sarrebruck, d'autre part à travers une École d'été franco-allemande en étymologie romane qui s'est tenue en juillet 2010 à Nancy et qui a réuni 41 participants –des enseignants-chercheurs et des chercheurs, des post-doctorants, des doctorants et des étudiants avancés provenant de treize pays (l'Allemagne, la Belgique, la Biélorussie, l'Espagne, la France, l'Italie, le Maroc, le Portugal, la Roumanie, le Royaume-Uni, la Slovénie, la Suisse et la Tchéquie)– de même que 22 intervenants, qui ont œuvré en tant qu'enseignants, conférenciers et animateurs des travaux pratiques.

¹⁷ Gilles Souvay (ATILF, CNRS & Nancy-Université).

¹⁸ Pascale Baudinot (ATILF, CNRS & Nancy-Université) et Simone Traber (Université de la Sarre, Sarrebruck).

¹⁹ (1) *Direction*: Éva Buchi et Wolfgang Schweickard (Université de la Sarre, Sarrebruck). (2) *Rédaction*: Xosé Afonso Álvarez Pérez (Université de Lisbonne), Marta Andronache (ATILF, CNRS & Nancy-Université), Luca Bellone (Université de Turin), Francesco Crifò (Université de la Sarre, Sarrebruck), Jérémie Delorme (ATILF, CNRS & Nancy-Université), Xavier Gouvert (Université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand), Yan Greub (ATILF, CNRS & Nancy-Université), Christoph Groß (Université de la Sarre, Sarrebruck), Maria Hegner (Université de la Sarre, Sarrebruck), Ulrike Heidemeier (Université de la Ruhr de Bochum), Johannes Kramer (Université de Trèves), Cyril Liabœuf (Université de Paris-Sorbonne), Stella Medori (Université de Corse Pasquale Paoli, Corte), Piera Molinelli (Université de Bergame), Jan Reinhardt (Université Technique de Dresde), Julia Richter (Université de Duisburg et Essen), Michela Russo (Université Paris 8), Uwe Schmidt (Université de la Sarre, Sarrebruck), Agata Šega (Université de Ljubljana), Francesco Sestito (Université de Rome La Sapienza) et Harald Völker (Université de Zurich). (3) *Révision*: (3.1.) *Reconstruction, synthèse romane et révision générale*: Jean-Pierre Chambon (Université de Paris-Sorbonne) et Günter Holtus (Université Georg-August de Göttingen). (3.2.) *Romania du Sud-Est*: Petar Atanasov (Université de Skopje), Victor Celac (Académie roumaine, Bucarest), Wolfgang Dahmen (Université Friedrich Schiller de Iéna), Cristina Florescu (Institutul de Filologie Română A. Philippide, Iași), August Kovačec (Université de Zagreb) et Eugen Munteanu (Université Alexandru Ioan Cuza de Iași). (3.3.) *Italoromania*: Giorgio Cadorini (Université de Silésie d'Opava), Rosario Coluccia (Université du Salento, Lecce), Anna Cornagliotti (Université de Turin), Maria Iliescu (Université d'Innsbruck), Max Pfister (Université de la Sarre, Sarrebruck), Simone Pisano (Université de Sassari) et Paul Videsott (Université de Bolzano). (3.4.) *Galloromania*: Jean-Paul Chauveau (ATILF, CNRS & Nancy-Université). (3.5.) *Ibéroromanica*: Maria Reina Bastardas i Rufat (Université de Barcelone), Myriam Benarroch (Université de Paris-Sorbonne), Ana Boullón (Université de Saint-Jacques-de-Compostelle), Ana María Cano González (Université d'Oviedo), Fernando Sánchez Miret (Université de Salamanque) et André Thibault (Université de Paris-Sorbonne).

2. État d'avancement du dictionnaire

Le site Internet du DÉRom (<http://www.atilf.fr/DERom>) propose de multiples informations concernant le projet, les événements qui marquent son actualité, son historique, et fournit surtout un support de publication provisoire pour les articles qui ont parcouru l'ensemble des phases de rédaction et de révision, en attendant leur publication sous forme de volume une fois que les quelque 500 articles de la première phase du programme de travail seront achevés.

À l'heure actuelle, environ 200 articles sont en cours de rédaction, et 36 peuvent être librement téléchargés sur le site²⁰, dont deux (*¹/karpin-u/ et *¹/ʔak-e-/) ont été sélectionnés pour être discutés lors de la table ronde qui nous réunit aujourd'hui. En outre, onze publications en marge du DÉRom –Andronache (2010), Buchi (2010, à paraître), Buchi / Chauveau / Gouvert / Greub (2010), Buchi / Schweickard (2008, 2009, 2010, à paraître), Celac / Buchi (à paraître), Florescu (2009), Schweickard (2010)– explicitent les prémisses théoriques et méthodologiques du projet et en exploitent les premiers résultats.

3. Ancrage méthodologique: grammaire comparée-reconstruction

Du point de vue méthodologique, le DÉRom se singularise fortement dans le paysage de l'étymologie romane par son orientation vers la grammaire comparée-reconstruction. Il s'agit là du paradigme hégémonique en étymologie héréditaire de toutes les familles linguistiques du monde²¹, à l'exception notable de l'étymologie romane, qui estime généralement

²⁰ En voici la liste: *¹/a'gust-u/ (REW s.v. *augustus*; rédigé par Victor Celac), *¹/ali-u/ (REW s.v. *allium*; Jan Reinhardt), *¹/anm-a/ (REW s.v. *anīma*; Uwe Schmidt), *¹/ann-u/ (REW s.v. *annus*; Victor Celac), *¹/a'pril-e/ (REW s.v. *aprīlis*; Victor Celac), *¹/a'pril-i-u/ (Ø REW; Victor Celac), *¹/as'kult-a-/ (REW s.v. *auscūltāre*; Uwe Schmidt et Wolfgang Schweickard), *¹/aud-i-/ (REW s.v. *audire*; Christoph Groß et Wolfgang Schweickard), *¹/baβ-a/ (REW s.v. *baba*; Christoph Groß et Wolfgang Schweickard), *¹/barb-a/¹ et *¹/barb-a/² (REW s.v. *barba*; Uwe Schmidt et Wolfgang Schweickard), *¹/bīβ-e-/ (REW s.v. *bībēre*; Christoph Groß et Wolfgang Schweickard), *¹/βi'n-aki-a/ (REW s.v. *vīnāceus*; Jérémie Delorme), *¹/βindik-a-/ (REW s.v. *vīndīcāre*; Victor Celac), *¹/deke/ (REW s.v. *dēcēm*; Myriam Benarroch), *¹/eder-a/ (REW s.v. *hēdēra*; Jan Reinhardt), *¹/eks-i-/ (REW s.v. *exīre*; Julia Maria Lichtenhal), *¹/erb-a/ ~ *¹/erβ-a/ (REW s.v. *hērba*; Jan Reinhardt), *¹/es'kult-a-/ (Ø REW; Uwe Schmidt et Wolfgang Schweickard), *¹/ʔak-e-/ (REW s.v. *facēre*; Éva Buchi), *¹/ʔe'βr-ariu/ (REW s.v. *februarius*; Victor Celac), *¹/ʔen-u/ ~ *¹/ʔen-u/ (REW s.v. *fēnum*; Jan Reinhardt), *¹/ka'βall-a/ (REW s.v. *cabālla*; Ana María Cano González), *¹/ka'βall-u/ (REW s.v. *cabāllus*; Ana María Cano González), *¹/kad-e-/ (REW s.v. *cadēre*/**cadēre*; Éva Buchi), *¹/karn-e/ (REW s.v. *caro*; Christoph Groß et Wolfgang Schweickard), *¹/karpin-u/ (REW s.v. *carpīnus*; Stella Medori), *¹/kas'tani-a/ ~ *¹/kas'tni-a/ (REW s.v. *castanea/castinea*; Stella Medori), *¹/ka'ten-a/ (REW s.v. *catēna*; Christoph Groß), *¹/kul-u/ (REW s.v. *culus*; Christoph Groß et Wolfgang Schweickard), *¹/laks-a-/ (REW s.v. *laxāre*; Cristina Florescu), *¹/mai-u/ (REW s.v. *majus*; Victor Celac), *¹/mart-i-u/ (REW s.v. *martius*; Victor Celac), *¹/ment-e/ (REW s.v. *mens, mēnte*; Christoph Groß), *¹/mɔnt-e/ (REW s.v. *mons, monte*; Victor Celac) et *¹/pont-e/ (REW s.v. *pons, pōnte*; Marta Andronache).

²¹ De façon prototypique, le recours à l'étymologie reconstructive se matérialise par la mention de cognats dans les langues sœurs, l'attribution des étymons à une protolanguage reconstruite et le marquage par un astérisque des étymons. Citons à titre de témoins proches de la branche romane, un exemple pour la famille indo-européenne (Pokorny s.v. *tak-*, *takē(i)-* [sans astérisque]: «Lat[einisch]

pouvoir s'en passer avec profit en raison du témoignage massif des données du latin écrit de l'Antiquité. En reconstruisant leurs étymons à partir de séries de cognats romans, unités lexicales apparentées entre elles en vertu de leur héritage commun du protoroman, les rédacteurs du DÉRom s'emploient ainsi à rapprocher l'étymologie romane de l'étymologie celtique, germanique, slave, indo-européenne, bantoue, austronésienne etc., et par là à intégrer l'étymologie (et la linguistique) romanes à l'étymologie et à la linguistique générales.

Une conséquence pratique de l'option comparative frappe les signifiants des étymons du dictionnaire: ils sont présentés en notation phonologique et portent l'astérisque: non pas pour signifier que les étymons proposés ne sont pas attestés sous forme de corrélats du latin écrit – il s'agit là d'une pure question de contingence documentaire –, mais pour indiquer qu'ils ont été trouvés par la méthode de la grammaire comparée.

Cette manière de faire est des plus déroutantes pour le romaniste même bienveillant qui prend connaissance pour la première fois d'un article du DÉRom: rompant de façon particulièrement apparente avec la tradition romanistique, elle génère ce «dépaysement épistémologique» mis en évidence par Jean-Pierre Chambon dans sa conférence plénière (cf. Chambon à paraître).²² Mais c'est la seule à rendre justice au point de vue comparatif adopté; de plus, elle a un effet secondaire bénéfique sur la catégorisation étymologique. En effet, en raison de la distinction qu'elle pratique entre étymons «attestés» et «non attestés», l'étymologie romane traditionnelle opère un amalgame entre le lexique emprunté et une grande partie du lexique hérité: les étymons du lexème héréditaire *foi* et du latinisme *fidèle* reçoivent la même présentation, et le latinisme *hôpital* est réputé issu du même étymon que son prétendu «doublet» populaire *hôtel*. À l'opposé, la catégorisation inhérente du DÉRom distingue d'une part le lexique hérité, dont les étymons sont présentés en notation phonologique et pourvus d'un astérisque, et d'autre part les emprunts, dotés d'étymons en graphie conventionnelle. Le DÉRom manifeste donc dans la notation même de l'étymon des qualités intrinsèques de celui-ci que les dictionnaires traditionnels rendent soit par des marques typographiques (absence/présence de crochets, I. vs II.), soit par le seul commentaire, de façon quelquefois si peu claire que les dictionnaires étymologiques idioromans se trompent régulièrement en les recopiant.

[...]; got[isch] [...]), l'anglais (OED s.v. *mother*: «O[ld] Fris[ian] [...], O[ld] S[axon] [...]:– O[ld] Teut[onic] **mōðar-*»), l'allemand (Kluge s.v. *fallen*: «aus g[ermanisch] **fall-a-*, [...] a[It]nord[isch] [...], a[It]e[n]g[lich] [...]), la sous-branche slave (Derksen s.v. **pàdati*: «Ru[ssian] [...], Cz[ech] [...]), le latin (Vaan s.v. *pater*: «P[roto-]It[alic] **pater-* [...]. It[alic] cognates: Ven[etic] [...], O[scan] [...]), enfin la branche celtique (Matasović s.v. **rīg-*: O[ld] Ir[ish] [...], Gaul[ish] [...]). Pour des exemples de branches sans rapport génétique aucun avec les langues romanes, cf. Matisoff 2003: 303: «P[roto-]T[ibeto-]B[urman] **mraŋ* [...] O[ld] C[hinese]» ou Ross / Pawley / Osmond 2003: 2: 126: «P[roto] M[alayo-]Polynesian **harŋin* [...], P[roto] Oc[eanic] [...], N[orth] N[ew] G[uinea] [...], P[apuan] T[ip] [...]).

²² Comme l'observa Harald Völker lors du Congrès de Linguistique et de Philologie Romanes de 2007 (avant de rejoindre, trois ans plus tard, l'équipe du DÉRom), la publication en ligne permet d'atténuer ce problème: «La hipertextualización del DÉRom ofrece una salida a este problema porque posibilita más de una categoría de entrada: Además del étimo protorrománico puede establecerse un segundo tipo de entrada <mot de référence en latin classique> [DÉRom en ligne: <Consultation du dictionnaire par corrélats latins>] que contenga el lexema del latín clásico que formalmente precedía el lexema románico en cuestión. Así es el usuario quien selecciona su entrada preferida» (Völker 2010: 393).

Grâce à son orientation reconstitutrice, le DÉRom échappe aussi à une critique structurelle que la linguistique générale est en droit d'émettre à l'égard de la linguistique romane, et dont nous emprunterons la formulation à Joseph Herman (2001: 716):

[En linguistique romane,] les procédés heuristiques propres à la méthode comparative se présentent presque toujours intégrés à une démarche historique qui suit la marche du temps, et qui se fonde sur une analyse linguistique des documents disponibles. C'est sans doute un peu regrettable: le non romaniste distingue difficilement ce que nous savons grâce aux particularités du latin tardif et ce que nous postulons sur la base des méthodes comparatives.

4. Apport principal de la méthode: un accès à la variation interne du latin

Il appartiendra aux générations futures de faire, le moment venu, le bilan de l'apport de la méthode comparative à l'étymologie romane et de décider de la pertinence du changement de paradigme opéré au sein du DÉRom. Je me contenterai de mentionner, sur la base des articles publiés ou disponibles dans une version avancée, ce qui m'apparaît comme le principal bénéfice de l'application de l'étymologie reconstitutrice à la matière romane. Sa plus-value me semble résider notamment dans l'accès à la variation interne du latin: variation diachronique, diatopique, mais aussi diastratique, diaphasique et diamésique.

Il est bien connu que les langues naturelles sont caractérisées par une variation interne; que cela vaille de même pour les protolangues reconstituées comme le protoroman peut être considéré comme un des apports épistémologiques les plus féconds du DÉRom. En effet, la langue reconstituée qui s'en dégage ne ressemble en rien à une abstraction: c'est une langue «en chair et en os», un véritable diasystème. Pour ne citer que quelques exemples, Victor Celac dégage ainsi un étymon */a'pril-i-u/ à côté de */a'pril-e/; Cristina Florescu montre l'existence d'une variante */laks-i-a-/ à connotation basilectale à côté de la forme plus acrolectale */laks-a-/; Marta Andronache met en évidence un masculin originel, un féminin innovatif et un masculin restauré sous */pɔnt-e/; et ainsi de suite (cf. Buchi / Schweickard à paraître).

De plus, la méthode comparative permet de reconstituer la stratification interne des variantes dégagées. Ce point est lié à la procédure ascendante de la méthode, qui doit étager les résultats pour construire leur étymon, tandis que la méthode descendante peut, selon une formule imagée de Jean-Paul Chauveau, les égrener sur le sol comme le Petit Poucet ses cailloux. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, dans l'article */ϕak-e-/ , la seule analyse spatiale permet d'assigner la variante syncopée en proclise */ϕ-a-re/ à une strate plus récente du protoroman que */ϕak-e-re/.

5. Conclusion

En conclusion, je dirais qu'à côté de la philologie latine – soit que cette dernière s'intéresse aux textes littéraires, soit, comme les *Vulgärlateinische Alltagsdokumente* de Johannes Kramer (2007), qu'elle exploite des textes écrits dans une variété de latin que les travaux de Peter Koch et Wulf Oesterreicher²³ nous invitent à décrire en termes d'«immédiat discursif»,

²³ Cf. en dernier lieu Koch / Oesterreicher (2008: 2575 et *passim*).

la reconstruction romane est en mesure d'apporter sa pierre, et même une pierre déterminante, à la connaissance du lexique du «latin global».²⁴ La *latinità* ne saurait s'appréhender que par le recours conjoint aux *deux* voies d'approche: philologie *et* reconstruction linguistique. Pour reprendre les paroles d'Alberto Varvaro, le diasystème du latin est «una realtà unica osservata da due punti di vista diversi (in retrospettiva ed in prospettiva)» (Varvaro 2009: 602).

Références bibliographiques

- Andronache, Marta (2010): *Le Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom): une nouvelle approche de l'étymologie romane*. In: *DR* 15, 129-144.
- Buchi, Éva (2010): *Pourquoi la linguistique romane n'est pas soluble en linguistiques idioromanes. Le témoignage du Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom)*. In: Alén Garabato, Carmen / Álvarez, Xosé Afonso / Brea, Mercedes (edd.): *Quelle linguistique romane au XXI^e siècle?* Paris: L'Harmattan, 43-60.
- (2010): *Where Caesar's Latin does not belong: a comparative grammar based approach to Romance etymology*. In: Brewer, Charlotte (éd.): *Selected Proceedings of the Fifth International Conference on Historical Lexicography and Lexicology held at St Anne's College, Oxford, 16-18 June 2010*. Oxford: Oxford University Research Archive (<http://ora.ox.ac.uk/objects/uuid%3A237856e6-a327-448b-898c-cb1860766e59>).
- / Chauveau, Jean-Paul / Gouvert, Xavier / Greub, Yan (2010): *Quand la linguistique française ne saurait que se faire romane: du neuf dans le traitement étymologique du lexique héréditaire*. In: Neveu, Franck *et al.* (edd.): *Congrès Mondial de Linguistique Française – CMLF 2010*. Paris: Institut de Linguistique Française: 111-123 (<http://dx.doi.org/10.1051/cmlf/2010025>).
- / Schweickard, Wolfgang (2008): *Le Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom): en guise de faire-part de naissance*. In: *Lexicographica* 24, 351-357.
- (2009): *Romanistique et étymologie du fonds lexical héréditaire: du REW au DÉRom* (Dictionnaire Étymologique Roman). In: Alén Garabato, Carmen / Arnavielle, Teddy / Camps, Christian (edd.): *La Romanistique dans tous ses états*. Paris: L'Harmattan, 97-110.
- (2010): *À la recherche du protoroman: objectifs et méthodes du futur Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom)*. In: Iliescu, Maria / Siller-Runggaldier, Heidi / Danler, Paul (edd.): *Actes du XXI^e Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes (Innsbruck, 3-8 septembre 2007)*. Vol. 6. Berlin / New York: de Gruyter, 61-68.
- (à paraître): *Per un'etimologia romanza saldamente ancorata alla linguistica variazionale: riflessioni fondate sull'esperienza del DÉRom* (Dictionnaire Étymologique Roman). In: Boutier, Marie-Guy / Hadermann, Pascale / Van Acker, Marieke (edd.): *Variation et changement en langue et en discours*. Helsinki: Société Néophilologique.
- Celac, Victor / Buchi, Éva (2011): *Étymologie-origine et étymologie-histoire dans le DÉRom* (Dictionnaire Étymologique Roman). *Coup de projecteur sur quelques trouvailles du domaine roumain*. In: Overbeck, Anja / Schweickard, Wolfgang / Völker, Harald (edd.): *Lexikon, Varietät, Philologie. Romanistische Studien Günter Holtus zum 65. Geburtstag*. Berlin / New York: de Gruyter, 363-370.
- Chambon, Jean-Pierre (2007): *Remarques sur la grammaire comparée-reconstruction en linguistique romane (situation, perspectives)*. In: *Mémoires de la Société de linguistique de Paris* 15, 57-72.
- (2010): *Pratique étymologique en domaine (gallo-)roman et grammaire comparée-reconstruction. À propos du traitement des mots héréditaires dans le TLF et le FEW*. In: Choi-Jonin, Injoo / Duval,

²⁴ Pour cette notion, que j'emprunte à Robert de Dardel, cf. en dernier lieu de Dardel (2009).

- Marc / Soutet, Olivier (edd.): *Typologie et comparatisme. Hommages offerts à Alain Lemaréchal*. Leuven / Paris / Walpole: Peeters, 61-75.
- (à paraître): *Étymologie lexicale, étymologie onomastique: quoi de neuf?* In: Casanova, Emili / Calvo, Cesàreo (edd.): *Actes del 26é Congrès Internacional de Lingüística i Filologia Romàniques (València 2010)*. Berlin / New York: de Gruyter.
- / Sala, Marius (edd.) (1998): *Tavola rotonda. È oggi possibile o augurabile un nuovo REW?* In: *ACILFR XXI* 3, 983-1023.
- Dardel, Robert de (2009): *La valeur ajoutée du latin global*. In: *RLiR* 73, 5-26.
- Derksen = Derksen, Rick (2008): *Etymological Dictionary of the Slavic Inherited Lexicon*. Leiden / Boston: Brill.
- DÉRom = Buchi, Éva / Schweickard, Wolfgang (edd.) (2008-): *Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom)*. Nancy: ATILF (<http://www.atilf.fr/DERom>).
- Florescu, Cristina (2009): *Limba română în Dictionnaire Étymologique Roman DÉRom (< Romanisches Etymologisches Wörterbuch REW)*. In: Botoșineanu, Luminița et al. (edd.): *Distorsionări în comunicarea lingvistică, literară și etnofolclorică românească și contextul european*. Iași: ALFA / Asociația Culturală "A. Philippide", 153-159.
- Fox, Anthony (1995): *Linguistic reconstruction. An introduction to theory and method*. Oxford: Oxford University Press.
- Herman, Joseph (2001): *Linguistique comparée*. In: Holtus, Günter / Metzeltin, Michael / Schmitt, Christian (edd.): *Lexikon der Romanistischen Linguistik (LRL)*. Vol. I/2. Tübingen: Niemeyer, 704-718.
- Kluge = Kluge, Friedrich (²⁴2002 [¹1883]): *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*. Berlin / New York: de Gruyter.
- Koch, Peter / Oesterreicher, Wulf (2008): *Comparaison historique de l'architecture des langues romanes*. In: Ernst, Gerhard et al. (edd.): *Histoire linguistique de la Romania. Manuel international d'histoire linguistique de la Romania*. Vol. 3. Berlin / New York: de Gruyter, 2575-2610.
- Kramer, Johannes (2007): *Vulgärlateinische Alltagsdokumente auf Papyri, Ostraka, Täfelchen und Inschriften*. Berlin / New York: de Gruyter.
- Matasović = Matasović, Ranko (2009): *Etymological Dictionary of Proto-Celtic*. Leiden / Boston: Brill.
- Matisoff, James A. (2003): *Handbook of Proto-Tibeto-Burman. System and Philosophy of Sino-Tibetan Reconstruction*. Berkeley / Los Angeles / London: University of California Press.
- OED = Simpson, John Andrew / Weiner, Edmund S. C. (edd.) (1989² [1933¹]): *The Oxford English Dictionary* (20 voll.). Oxford: Clarendon.
- Piel, Josef Maria (1961): *De l'ancien REW au nouveau REW*. In: *Lexicologie et lexicographie françaises et romanes. Orientations et exigences actuelles (Strasbourg, 12-16 novembre 1957)*. Paris: Éditions du CNRS, 221-239.
- Pokorny = Pokorny, Julius (1948-1969): *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*. Berne / Munich: Francke.
- REW = Meyer-Lübke, Wilhelm (³1935 [¹1911-1920]): *Romanisches Etymologisches Wörterbuch*. Heidelberg: Winter.
- Ross, Malcolm / Pawley, Andrew / Osmond, Meredith (1998-): *The Lexicon of Proto Oceanic*. Canberra: Pacific Linguistics.
- Schweickard, Wolfgang (2010): *Die Arbeitsgrundlagen der romanischen etymologischen Forschung: vom REW zum DÉRom*. In: *RomGG* 16, 3-13.
- Vaan = Vaan, Michiel de (2008): *Etymological Dictionary of Latin and the other Italic Languages*. Leiden / Boston: Brill.
- Várvaro, Alberto (2009): *Tra latino e lingue romanze. Gli studi di J.N. Adams sul latino e la linguistica romanza*. In: *RLiR* 73, 601-622.
- Völker, Harald (2010): *Edición de textos, hipertextos y lexicografía*. In: *ACILPR XXV* 6, 383-395.

Jean-Pierre Chambon (Université de Paris-Sorbonne)

Réservant aux deux autrices mes notes touchant certaines questions de détail soulevées par les deux articles témoins en ce qui concerne les langues de la Gaule romane, je me limiterai à quelques observations de portée plus ou moins générale.

1) À la lecture de ces deux articles, une première surprise, qui concerne l'«infrastructure», attend le galloromaniste: DÉRom considère en effet le gascon comme un ensemble idiomatique indépendant, au même titre que le français, le francoprovençal et l'occitan. Chacun peut, sur le fond, réserver son opinion, mais cette option novatrice me semble *heuristiquement* positive. L'enrôlement du gascon sous le drapeau de l'occitan entraîne presque toujours, en effet, une sous-représentation criante du premier. Rien de tel dans DÉRom: l'article */'ak-e-/ témoigne du soin avec lequel le gascon est documenté.

2) Ce choix particulier laisse déjà entendre que, de manière générale, la «matière première» que traite DÉRom est constituée par l'océan des variétés romanes primaires *orales* (celles qu'étudie la dialectologie romane) et non pas par la poignée de variétés standardisées de haut prestige littéraire et social. L'article */'karp'n-u/ est significatif d'une telle option: il accorde, tout d'abord, une très grande place aux données dialectologiques, dont l'assise documentaire est soigneuse et à jour, grâce à l'emploi de l'ALF, des atlas régionaux (ne pas oublier pourtant l'Atlas wallon!) et du GPSR; mais aussi en ce qu'il ne craint pas d'éliminer des matériaux la forme du français standardisé (*charme*), dans la mesure où elle ne fournit pas un point d'appui utile à la reconstruction. Ce crime de lèse-majesté est le résultat de deux choix qui ne vont pas l'un sans l'autre: la reconstruction phonologique des protoformes et la primauté de la matière première orale. Dès lors, quand je rencontre, sous */'ak-e-/, la forme écrite <fr. *faire*> en graphie conventionnelle et sans demi-crochets carrés de typisation, je l'interprète comme une écriture métalinguistique abstraite typisant un nombre considérable de formes orales d'oïl, et non pas comme une donnée concrète du français standardisé. Il y a là, dans les articles de DÉRom, une part d'ambiguïté notationnelle (et épistémologique) rémanente. L'interprétation que je donne de ces notations me paraît toutefois validée par le soin que met DÉRom à employer dans ses commentaires le syntagme <parlers romans>: *parler*, infinitif substantivé du verbe *parler*, et non point du verbe *écrire*.

3) Autre aspect qui frappe à la lecture des articles témoins: dans un ouvrage qui se revendique comme reconstructionniste, les données philologiques ne sont pas négligées. Au contraire: les parenthèses sont largement consacrées à cet aspect de la construction des données. Dans sa partie galloromane, l'article */'karp'n-u/ améliore ainsi à trois reprises les chronologies disponibles. En outre, la critique métaphilologique n'est pas en reste. Elle donne lieu à de nombreuses notes: l'article */'karp'n-u/, par exemple, corrige le DAO et met le FEW en difficulté. DÉRom n'est donc pas un dictionnaire étymologique purement reconstructionniste. Il intègre très convenablement les acquis de l'approche philologique plus traditionnelle et les bonnes pratiques issues du FEW, du DEAF, du TLF et du LEI. La synthèse romane ne s'y fait point au détriment du détail.

4) Je n'aborde les commentaires qu'en ce qu'ils peuvent concerner le galloromaniste. Sous */'karp'n-u/, DÉRom suit mollement Corominas/Pascual en réputant l'esp. *carpe*

emprunté «apparemment à l'occitan». Je ne puis le dire ici que rapidement: si on admet qu'il y a emprunt, DÉRom, grâce à sa judicieuse distinction entre gascon et occitan, a déjà mis sous nos yeux le mot-source, à savoir gasc. *carpe*. Celui-ci a, en outre, le bon goût d'être attesté à une date parfaitement convenable (en 1400 environ, soit près d'un siècle avant la première datation espagnole) et en un lieu qui est un centre économique au vaste rayonnement international: Bordeaux. Je fais donc l'hypothèse d'un emprunt à Bordeaux (soit directement au gascon, soit à la plus ancienne strate du français de la ville).

5) Quelques mots sur ce que Benveniste nommait les «problèmes sémantiques de la reconstruction». Ceux-ci réclament une attention non moins soutenue que les problèmes formels. Selon DÉRom, */^hkarp'n-u/ et ses issues sont monosémiques et désignent *Carpinus betulus*. Or, à mon avis, dans les quatre idiomes galloromans, les issues sont polysémiques, bien que nos sources lexicographiques ou atlantographiques ne le précisent pas toujours, loin de là. Elles signifient en effet «tel arbre» et «bois de tel arbre», en vertu d'une métonymie qui est une véritable règle structurelle. Or, selon le LEI (article du regretté Alberto Zamboni), le sens «bois de *Carpinus betulus*» se trouve chez Plinie. D'autre part, concernant l'Italie, Zamboni signale que la terminologie d'*Ostrya carpinifolia* «si confonde infatti pressoché dappertutto con quella della specie maggiore» (*Carpinus betulus*). Sous réserve, d'investigations plus détaillées, mon hypothèse serait qu'il y a là deux fortes constantes à l'indistinction lexicématique et que ces *indistinctions* constituent un héritage sans doute ancestral, et non pas des innovations. Pour l'instant, je suggérerais donc, à titre d'hypothèse, la sémantisation suivante du lemme: «*Carpinus betulus* et *Ostrya carpinifolia*; (par métonymie) bois de ces arbres». On voit qu'en l'occurrence, les problèmes sémantiques de la reconstruction sont d'abord des problèmes de la description.

6) Pour le galloromaniste la perspective panromane de DÉRom est tonique et entraînante. Après lecture de l'article */^hkarp'n-u/, par exemple, il saute aux yeux que la partie correspondante de l'article du FEW ressemble trop un fourre-tout, et le spécialiste n'a qu'une hâte: reprendre l'article de von Wartburg et l'approfondir sur la base de DÉRom.

7) Je ne voudrais pas trop insister sur une comparaison avec le REW: elle s'avèrerait nécessairement injuste et pour l'œuvre de Meyer-Lübke et pour le projet. À deux égards néanmoins, des progrès paraissent évidents: la sémantisation (par des définitions componentielles), d'une part; la mise à jour et la *sécurisation* des données, aux plans documentaire et bibliographique comme au plan critique, d'autre part. Ce goût déromien du détail et de la critique des sources devrait donner des assurances aux plus philologues d'entre nous.

8) Les articles de DÉRom ne sont pourtant pas que des listes de données bien établies. À travers les commentaires surtout, ils se fixent pour tâche d'explorer analytiquement le noyau du lexique protoroman: un siècle et demi après Diez, cet objectif demeure d'une étonnante fraîcheur. Pour ce faire, DÉRom met en œuvre comparatisme, dialectologie, géolinguistique et philologie. Il s'agit, en ce sens, d'une bonne illustration du «paradigme romaniste». La nouveauté, selon moi, est que DÉRom opère cette combinaison autour d'un axe ferme, la comparaison-reconstruction, et non de manière éclectique. La clarté des meilleurs articles provient de cette rigueur de point de vue et de méthode, d'une démarche clairement problématisée, qui possède le mérite de donner un enjeu épistémologique à la recherche en étymologie.

Mais ce qui me frappe surtout, c'est que les articles ne donnent pas de la protolangue une représentation abstraite, formulaire et désincarnée. L'image qui commence à se dessiner est beaucoup plus complexe et diversifiée (aux plans géolinguistique, sociolinguistique et chronologique) que ce à quoi l'on pouvait s'attendre: plus vivante même, à mon sentiment, que celle que fournit l'encadrement des faits romans par le latin écrit. Le protoroman ainsi reconstruit –en mettant à profit les acquis de notre tradition– est sans doute la meilleure contribution que les romanistes peuvent apporter à l'étude du «latin global».

9) Je souligne, en terminant, que DÉRom n'est pas toute l'étymologie romane, tant s'en faut et fort heureusement! Mais d'ores et déjà ce projet revitalise et redynamise –on peut en juger aussi par le succès de l'école d'été de Nancy– le cœur même de la linguistique romane. C'est encore peu (en nombre d'articles), mais c'est déjà beaucoup.

Germà Colón (Universitat de Basilea – IEC)

L'elecció dels dos ètims de prova (CARPINUS i FACERE), pel que fa a la Península Ibèrica, no és gaire feliç, puix que CARPINUS no sembla haver-hi deixat reflexos. Amb tot, haig d'assenyalar que els vells diccionaris espanyols enregistren *carpe* (des de Nebrija, ca. 1495) i el derivat *carpedal* (des de Hornkens, 1599).

Pel que fa als representants romànics de FACERE (i de tots els altres lemes) voldria dir primer que la presentació en alfabet fonètic internacional em sembla desencertada en una obra que duu al títol l'adjectiu *roman*. Ultra això allunyaria el públic culte no romanista. Almenys hi hauria d'haver l'ètim llatí com a lema i després les divisions i subdivisions que calgui.

El suposat *far* (del segle XIV!), separat de *fer* i col·locat sota */ ϕ -a-re/ no és adequat, perquè un infinitiu *far* en català antic no existeix ni ha existit mai, malgrat el que diu la bibliografia, on hom es copia successivament. Es tracta d'un occitanisme d'alguns poetes medievals, com ara el que es troba en els provençalitzants *Frayre de Joy* («ne'n poch anc natura *far*», Romania XIII, 1884, v. 149), en el *Llibre de Fortuna i Prudència* de Bernat Metge, en Francesc de la Via o Pere March, etc.

Davant aquest fet, tenim en català una discrepància de resultats: *fer* < FACERE i *calfar* (i *escalfar*) < CALEFACERE, que caldria explicar.

Fer, com el francès *faire*, etc., s'aclariria millor a partir de FACERE a través d'una pronúncia relaxada */FAERE > */*faire* > *fer*. És la posició de Coromines, la qual permet d'explicar satisfactòriament les formes amb radical *fa-*.

Per altra banda, no veig en les seccions de */ ϕ ak-e-re/ ni sobretot en la de */ ϕ a-a-re/ més que infinitius i no es tenen gaire en compte les formes conjugades de les diverses llengües romàniques. L'explicació general de les formes conjugades a partir del futur analític és prou rebuscada; i com que d'una època tan primitiva no tenim documentació, tot queda en una pura hipòtesi. La solució no hauria de consistir a formular teories si al darrere no hi ha una base empírica.

José A. Pascual (Real Academia Española)

Las directrices que el profesor Max Pfister dio a los integrantes de esta mesa redonda, orientada a conmemorar los cien años que nos separan de la primera edición del *REW*, me disuaden de hacer en mi intervención un ejercicio de estilo dedicado a afinar los elogios que merece esta obra fundamental de la romanística. Trataré por ello de dar unas pinceladas sobre el camino recorrido por la etimología española, acudiendo a una rápida comparación entre aquel diccionario y su sucesor, el *DÉRom*, que es en alguna medida la consecuencia de la atención que, a partir del *REW*, han dedicado los especialistas a cada una de las lenguas románicas. La necesidad de refinar un diccionario etimológico de una familia de lenguas por medio de los estudios etimológicos de las lenguas particulares (Lakarra 2008: 292) la percibió claramente entre nosotros Américo Castro (1918: 21): «cualquiera comprenderá que este Diccionario [el *REW*] no puede ser un libro acabado y perfecto en sus detalles; esa labor complementaria y depuradora compete a los lingüistas de cada país románico».

Pero volviendo al punto de partida, el de la romanística, el hecho es que la etimología hispánica surgió impulsada por el diccionario de Meyer-Lübke: al principio como mero complemento suyo; ampliada luego en forma de estudios particulares sobre la etimología de determinadas palabras o familias de palabras, en los que los nuevos datos se integraban bien dentro de los cauces del método comparativo; y rematada en la construcción de dos diccionarios etimológicos del español, el de Joan Corominas (*DCEC*) y el de Vicente García de Diego (*DEEH*). Esta investigación etimológica relativa a nuestra lengua –que ha continuado después de la publicación de estos diccionarios– ha permitido perfilar mejor los fenómenos de variación ya en el punto de partida del español, es decir, en el protorromance, a la vez que ha llevado a una mejor comprensión de la diferenciación y convergencia ocurridos a lo largo de su historia. Lo cual permite –es lo que me interesa destacar aquí– tomar decisiones con respecto a la etimología que hubieran sido impensables en los tiempos en que se publicó el *REW*. Voy a tratar de dar cuenta de tal situación exponiendo los que considero aspectos significativos, en tres apartados, de los que desgajaré después, en otro más, un corolario:

1. En primer lugar, se han incrementado considerablemente los datos filológicos a lo largo de todo el siglo pasado, tanto en el plano histórico como en el diatópico.
2. Se ha avanzado con ello además en aspectos concretos de las disciplinas que conforman el que podríamos llamar método etimológico.
3. Se ha dado un cambio en la actitud investigadora, reflejado en la capacidad de colaboración de los investigadores, capaces de valorar los resultados de un diccionario etimológico románico como una serie de problemas e hipótesis que están sometidos a una permanente mejora.
4. Se puede tomar como una conclusión de lo anterior, el reflejo de tales avances en una obra como el *DÉRom*.

Voy a intentar justificar, como he dicho, estas aseveraciones por medio de la comparación entre el *REW* y el *DÉRom*, a través de algunos ejemplos: fundamentalmente de las voces *facere* y *carpinu*, que son las que se nos recomienda que comparemos, pero también de algunas otras, mostrando además, al final de cada punto, con un tipo de letra más pequeño, algunos de los pasos que previsiblemente se han de dar en el futuro.

Antes he de referirme a mi afirmación previa de que el nacimiento de la etimología hispánica se planeó como un complemento al *REW*, recurriendo solo a tres nombres: Américo Castro, Ramón Menéndez Pidal y Vicente García de Diego. Dentro de las tareas desarrolladas en el Centro de Estudios Históricos, cuya biblia era «el gran diccionario de Meyer-Lübke» (Dámaso Alonso, *apud* Polo 2001: 523) publicó Américo Castro (1918) la primera entrega de sus adiciones al *REW*; tarea en la que le acompañó su maestro Menéndez Pidal (1920), si bien las de este último se trataban de contribuciones debidas a su atención a distintos hechos dialectales e históricos a los que tenía que atender en su trabajo, que no hacían prever un futuro interés por afrontar él mismo la realización de un diccionario etimológico hispánico; en cambio el propio título del trabajo de Vicente García de Diego, *Contribución al diccionario hispánico etimológico* (1923), en que reúne y amplía varios artículos anteriores, hace pensar que concebía este complemento al diccionario de Meyer-Lübke como el punto de partida de un diccionario etimológico referido al español y a sus dialectos.

Las adiciones al *REW* hacen que flote en el ambiente la conciencia de la necesidad –y oportunidad– de contar con un diccionario etimológico sobre el español. Se entiende por ello que Dámaso Alonso, sabedor de que ni Menéndez Pidal ni Castro pensaban afrontar la realización de una obra de este tipo, viera la posibilidad de que la realizara Emilio Alarcos García (Polo 2001: 254) y se comprende también que Joan Corominas, desde un exilio que tanto lo había alejado del grupo pidaliano, preguntara sibilinaamente a don Ramón si sabía algún discípulo suyo que estuviera escribiendo un diccionario etimológico (Pascual / Pérez Pascual 2006: 18). Otra cosa es que luego, a finales de 1947, con el bagaje de dos letras del diccionario redactadas, pensara el lingüista que podía lograr colmar su «deseo ardiente» de trabajar en España en su diccionario y en el histórico, si el Consejo Superior de Investigaciones Científicas le abría sus puertas (Pascual / Pérez Pascual 2006: 191), precisamente cuando –con independencia de las buenas palabras que le llegaron por distintos conductos– el Jefe de la Sección de Lingüística Española del Instituto Miguel de Cervantes del Consejo proponía a Hans Janner para un puesto destinado al acopio de materiales para el Diccionario Etimológico Hispánico (Polo 2001: 254).

Pero volvamos a las adiciones hispánicas al *REW* y a su importancia como trabajo pionero en el dominio de la etimología hispánica. Lo percibimos, por ejemplo, en un pequeño detalle del *DÉRom*, s. v. *carpinu*, donde se admite –a mi juicio razonablemente– la idea del *DECH* de que el esp. *carpe* y el port. *carpa* son posibles préstamos del occitano. El hecho es que tal idea aparece ya en las citadas «Adiciones» al *REW* de Américo Castro (1918: 35), que si no se citan en el *DECH* no es por desinterés o por deseo de ocultación, sino –puedo asegurarlo– por mera distracción.

Tras estas precisiones previas, trataré de desarrollar los cuatro puntos por medio de los cuales he querido encauzar mi intervención:

1. En este paso del *REW* al *DÉRom*, el enorme incremento de datos a que me he referido antes, relacionados con la edición y estudio de textos y documentos, tanto en el plano histórico como en el diatópico, ha permitido:

1.1. Un mejor conocimiento de la variación en el dominio protorromance. Lo ejemplificaré con el lat. *carpinus*, en que hemos de aceptar la existencia de dos ramas: una a la que nos lleva el género masculino de la voz y otra el femenino, adquirido por

un proceso de remorfologización; lo cual se pone en relación con otros nombres de árboles e indirectamente con las dos áreas románicas que se han de establecer, a causa del doble género, para *ponte* (doble género que no es imprudente relacionar –y así se hace en el *DÉRom*– con el de palabras como *mare, fele, mele, lacte, sale, sangue*, recurriendo a Dardel).

Moviéndonos en el terreno de la prospectiva, se podrán perfilar con más detalle estas áreas, con el recurso a nuevos datos. Si se admite que el esp. *punte* (siendo masculino en la actualidad, pero femenino en la Edad Media) pertenece al área conservadora, frente, por ejemplo, al catalán (donde desde el principio se documenta como masculino), podemos añadir que en este caso el aragonés se inserta en la misma área innovadora del catalán, como se puede comprobar por los siguientes ejemplos medievales: en un documento de Obarra 1006-1018?: «ipso ponte»; en el Fuero de Sangüesa 1122: «illo ponte», (*LHP*, s.v.); en la traducción aragonesa del siglo XIV, hecha en el círculo de Fernández de Heredia, del *Cronicon Mundi* de Lucas de Tuy (dato que tomo del *CDH*) y en un documento aragonés (creo que de Tramacastilla) de 1437: «fer el dito puent» (Villacorta 2001).

1.2. Situándonos ya en tiempos históricos, se ha hecho en el *DÉRom* un buen aprovechamiento de la labor filológica desarrollada en los últimos cien años, que ha llevado, por ejemplo, a admitir que la forma *carpe* del español solo se podía explicar como un préstamo del occitano, a lo que me he referido ya. Saliéndonos de este caso concreto, es razonable aceptar que en *febrero* estamos ante una relatinización de *hebrero*, interpretando los datos más antiguos con *f*- como de *h*- (*DECH*, s. v. *febrero*) o que en *caballa* se trata de una formación romance, a partir de *caballo*, y no de una continuación de una forma protorromance *ad hoc* (*DECH*, s. v. *caballo*).

Por lo que respecta a la variación diatópica, encontramos una mayor diversificación dialectal en un ámbito en que la construcción pidaliana dotaba de un excesivo peso al castellano, frente a los demás dialectos hispánicos; hoy contamos con corpus documentales amplios sobre esos dialectos centrales, que explican que, mientras en muchos casos caminan todos en común (así la variante de infinitivo *fer*), en otros, se comportan de manera diferente (así el citado *punte* en castellano y aragonés en la Edad Media). Estamos ahora mucho más cerca de una realidad en que la continuidad dialectal de los fenómenos lingüísticos (léxicos en este caso), era más difícil de percibir en el modelo extremo del árbol genealógico, de forma que hoy ya no parece una provocación considerar que, en sus orígenes, el castellano se sitúa en el espacio de igual a igual con los demás dialectos hispánicos. Lo cual en el *DÉRom* se comprueba, sobre todo, en el caso del asturiano.

Volvamos de nuevo la mirada al futuro:

– El incremento de los datos ha de permitir matizar mucho más la existencia de determinadas formas. Es el caso, por ejemplo de la variante *aforcar* (de *ahorcar*) –lo normal en la Edad Media era *enforcar*–, que aparece solo una vez en el siglo XIII, en el *Calila*; lo que nos lleva a contar con la posibilidad de que se deba a uno de los copistas de esa obra, del siglo XIV o XV (*vid.* a este respecto las ajustadas precisiones de Rodríguez Molina (2010: 666) sobre la inconveniencia de construir los corpus con ediciones críticas. He de reconocer que ese es un problema pendiente de solución, a medio plazo, en el *Nuevo Diccionario Histórico*).

José A. Pascual (Real Academia Española)

Las directrices que el profesor Max Pfister dio a los integrantes de esta mesa redonda, orientada a conmemorar los cien años que nos separan de la primera edición del *REW*, me disuaden de hacer en mi intervención un ejercicio de estilo dedicado a afinar los elogios que merece esta obra fundamental de la romanística. Trataré por ello de dar unas pinceladas sobre el camino recorrido por la etimología española, acudiendo a una rápida comparación entre aquel diccionario y su sucesor, el *DÉRom*, que es en alguna medida la consecuencia de la atención que, a partir del *REW*, han dedicado los especialistas a cada una de las lenguas románicas. La necesidad de refinar un diccionario etimológico de una familia de lenguas por medio de los estudios etimológicos de las lenguas particulares (Lakarra 2008: 292) la percibió claramente entre nosotros Américo Castro (1918: 21): «cualquiera comprenderá que este Diccionario [el *REW*] no puede ser un libro acabado y perfecto en sus detalles; esa labor complementaria y depuradora compete a los lingüistas de cada país románico».

Pero volviendo al punto de partida, el de la romanística, el hecho es que la etimología hispánica surgió impulsada por el diccionario de Meyer-Lübke: al principio como mero complemento suyo; ampliada luego en forma de estudios particulares sobre la etimología de determinadas palabras o familias de palabras, en los que los nuevos datos se integraban bien dentro de los cauces del método comparativo; y rematada en la construcción de dos diccionarios etimológicos del español, el de Joan Corominas (*DCEC*) y el de Vicente García de Diego (*DEEH*). Esta investigación etimológica relativa a nuestra lengua –que ha continuado después de la publicación de estos diccionarios– ha permitido perfilar mejor los fenómenos de variación ya en el punto de partida del español, es decir, en el protorromance, a la vez que ha llevado a una mejor comprensión de la diferenciación y convergencia ocurridos a lo largo de su historia. Lo cual permite –es lo que me interesa destacar aquí– tomar decisiones con respecto a la etimología que hubieran sido impensables en los tiempos en que se publicó el *REW*. Voy a tratar de dar cuenta de tal situación exponiendo los que considero aspectos significativos, en tres apartados, de los que desgajaré después, en otro más, un corolario:

1. En primer lugar, se han incrementado considerablemente los datos filológicos a lo largo de todo el siglo pasado, tanto en el plano histórico como en el diatópico.
2. Se ha avanzado con ello además en aspectos concretos de las disciplinas que conforman el que podríamos llamar método etimológico.
3. Se ha dado un cambio en la actitud investigadora, reflejado en la capacidad de colaboración de los investigadores, capaces de valorar los resultados de un diccionario etimológico románico como una serie de problemas e hipótesis que están sometidos a una permanente mejora.
4. Se puede tomar como una conclusión de lo anterior, el reflejo de tales avances en una obra como el *DÉRom*.

Voy a intentar justificar, como he dicho, estas aseveraciones por medio de la comparación entre el *REW* y el *DÉRom*, a través de algunos ejemplos: fundamentalmente de las voces *facere* y *carpinu*, que son las que se nos recomienda que comparemos, pero también de algunas otras, mostrando además, al final de cada punto, con un tipo de letra más pequeño, algunos de los pasos que previsiblemente se han de dar en el futuro.

– El desarrollo experimentado en el campo de la Filología, en cuanto a la edición y estudio de los textos, obliga a hacer determinados cambios en la cronología y atribución de obras. Así, se acepta en el *DÉRom* (para fechar en español un *ferre* y un *año*) como primera documentación «hacia la segunda mitad del siglo X», que es la fecha que atribuyó don Ramón Menéndez Pidal a las glosas emilianenses y silenses; pero hoy hemos de retrasar estas la glosas hasta principios del siglo XI (*vid.* Bustos 2004, para quien la lengua de las glosas silenses responde a la propia del siglo XI (p. 295); y Bletzer 1998: xxviii). Del mismo modo, hemos de cambiar en los artículos *facere* o *decem* del *DÉRom* la fecha de 1140 que Menéndez Pidal había dado al *Cid*, por la de h1200, por más que mantengan aquella el *DECH*, el *DHLE*, el *DHEM*, etc. Los avances que se están dando en términos cualitativos en el campo filológico (valga como ejemplo la reciente edición de los *Beceros de Valpuesta*) permitirá ir abandonando poco a poco datos tomados de ediciones inadecuadas o de repertorios lexicográficos llenos de problemas, como es el caso de la *Encicl. del Idioma*.

– Hemos de contar, finalmente, con unas posibilidades existentes ya en el presente, pero que van aumentando exponencialmente, referentes a la accesibilidad a los datos. No es este un lujo, sino la forma de convertir la información filológica en un argumento fuerte en nuestro trabajo, que permitirá que nos alejemos cada vez más de tentaciones interpretativas, como la que nos llevaría, con los datos del *DECH*, a pensar –no cayó Corominas en esa tentación– que los casos de *fer* «hacer» en español se dan preferentemente en los dialectos hispánicos orientales (riojano, navarro y aragonés), idea que se ha de dejar de lado solo con acudir a nuestros corpus, pues vemos en él que la mayor fuerza de los ejemplos «orientales» allegados por Corominas no dan una imagen fiel de la realidad histórica.

2. A lo largo de estos dos artículos seleccionados del *REW* y del *DÉRom* se hace una adecuada utilización de los materiales bibliográficos, que además permanece explícitamente abierta, como se percibe en las sucesivas revisiones que se van haciendo de los artículos. Basta para el cambio acentual de *fácere* a *facère* con el recurso a Meyer-Lübke (1890-1902), pero se entiende que en el caso de la explicación del a. esp. *fer* se aporte una bibliografía razonable sobre las explicaciones –discutibles– que se han dado de la forma. Está implícito el desarrollo de la fonética histórica de las lenguas romances, campo lleno de hipótesis perfectibles, que, sin duda, la culminación del *DÉRom* contribuirá a mejorar, permitiéndonos abandonar bastantes conjeturas de nuestros diccionarios etimológicos. A ello han contribuido ya, de una manera decisiva, obras claves de la Filología románica, utilizadas con aprovechamiento en el *DÉRom*, entre las que se encuentran los diccionarios etimológicos de las lenguas particulares. Por ello no puedo estar de acuerdo con Yakov Malkiel (1996 [1993]: 163) con respecto a que tales diccionarios –se refiere en realidad a los de Corominas– no hayan contribuido a la mejora de nuestros conocimientos de la fonética y de la morfología históricas, justificándolo porque sus bases lingüísticas se asientan «sobre arcaicos cimientos preestructurales».

Entiendo bien que se invite a perder la rigidez en que se mueven a menudo nuestros modelos y atendamos al perfeccionamiento que ha ido experimentando los métodos reconstructivos, de forma que no nos conformemos los etimólogos con el *qué* y el *cúando* de los cambios y tratemos de llegar al *cómo* y al *por qué* de estos (Wheeler 2007: 190, 191; *cf.* Sánchez Miret 2008: 6). Es posible encontrar, por ejemplo, en la teoría de la optimidad mejoras en la

comprensi3n de la relaci3n de la post3nica con la final en casos como *f3cere* y *c3rpinu*, pero es algo que los etim3logos han de adoptar de los trabajos de Fon3tica hist3rica que est3n a su alcance, no el objeto de su investigaci3n en cuanto etim3logos. De otro modo quiz3 pudiera ocurrir que a m3s *por qu3* tengamos menos *qu3*.

Por otro lado, refiri3ndonos al caso concreto de la etimolog3a hisp3nica, ha habido cambios notables en nuestros conocimientos referentes a las lenguas prerromanas (el desarrollo de los estudios de eusquera o de las lenguas paleohisp3nicas nos dan no solo m3s seguridades en algunos casos, sino tambi3n –lo que no es menos importante– la certeza de que algunos caminos recorridos en estos terrenos han sido meras aventuras que han de abandonarse); al 3rabe; y a las lenguas germ3nicas, en menor medida. No es el menor de esos cambios la cautela que todos nos imponemos con respecto al moz3rabe (para comprobarlo, baste con leer la ponencia que Joan Veny ha le3do en este mismo congreso, y la brillante explicaci3n que da en ella a *gemecar*, cf. Veny 2002). Por otro lado, el desarrollo de la etimolog3a en las restantes lenguas rom3nicas abre la puerta a una mejor comprensi3n de las relaciones horizontales entre ellas y la nuestra, los pr3stamos de una manera particular: ya se trate de los de lengua a lengua, como los que podemos llamar internacionales.

Con respecto a este apartado, las necesidades del futuro se derivan l3gicamente del perfeccionamiento de lo expuesto en 3l.

3. A diferencia del *REW*, no se plantea el *D3Rom* como una obra cerrada, sino abierta a un proceso permanente de refinamiento, propio de cualquier actividad cient3fica que no espere llegar a la perfecci3n, sino a una permanente y progresiva mejora, tanto de las hip3tesis como de los datos en que estas se asientan. Lo cual ha originado que la obra est3 abierta a la colaboraci3n y, lo que me parece m3s importante, que tal colaboraci3n se perciba como algo prestigiado. Se entiende as3 que en esta larga tarea en progreso se dejen pendientes problemas y se evite perder el tiempo en ellos, cuando pueden resultar de f3cil soluci3n a algunos colegas.

Resulta, por ello, razonable que en el *D3Rom*, s. v. *hacer*, en vez de perder un minuto tratando de dar con la remisi3n que se hace en el *DECH* a los *Or3genes* de Men3ndez Pidal, para un ejemplo de este verbo, se ponga en nota: «nous ne l'avons pas retrouv3e dans Men3ndezPidalOr3genes». Porque no merece la pena dedicar tiempo y esfuerzo a lo que otra persona puede resolver c3modamente, solo con que maneje la misma edici3n de los *Or3genes*, de 1929, segunda de esa obra, de la que se serv3a Joan Coromines, en lugar de la tercera que solemos utilizar ahora los fil3logos. En efecto, aparece all3: «h. 1030 Clunia: «nulla lingienza faciendo et ad clamandose ad rege», que remite a uno de los documentos publicados por Men3ndez Pidal al comienzo de esta obra (p. 40 de esa segunda edici3n).

Con respecto al futuro, quisiera mostrar mi obsesi3n por la colaboraci3n entre los fil3logos. Lo esperable es que en el *D3Rom* vaya aumentando la n3mina de colaboradores de todo tipo –tambi3n de colaboradores espont3neos–. La capacidad de gesti3n de los directores de esa obra y la calidad de sus resultados lo pueden facilitar.

4. Lo que he se3alado para el espa3ol me parece en gran medida aplicable a las dem3s lenguas romances. Ya el mero hecho de allegar todo este trabajo etimol3gico que ha surgido a partir de la obra de Meyer-Lübke –tanto en el acopio de datos como en su organizaci3n e interpretaci3n, dirimiendo entre las posibilidades interpretativas que se abren, a menudo

contradictorias, para seleccionar lo que parece más apropiado— supone un claro avance en la construcción etimológica, que, tras un largo período de confección de diccionarios etimológicos de las lenguas particulares, se vuelve a privilegiar, como ocurrió en el *REW*, la comparación.

Se ha abierto con ello, a mi juicio, una nueva etapa de la etimología romance.

También en este caso quiero hacer algunas precisiones para el futuro.

Empecemos por las posibilidades técnicas, que permiten relacionar determinadas asuntos muy concretos que se repiten en distintos artículos del *DÉRom*. Fijémonos así en que en los lemas que se nos han seleccionado —y en muchos más— se hace referencias a Straka y a Rosetti, con el fin de situar el momento en que se desgajan el rumano o el sardo del que pudiéramos llamar tronco románico común; del mismo modo que se repite la referencia a artículos por medio de los cuales se justifica la adopción de una explicación de índole fonética, morfológica, etc. Las posibilidades informáticas permitirían en el futuro situar asuntos como estos, que aparecen repetidamente a lo largo de las distintas palabras, como documentos independientes, a los que bastaría con remitir en cada artículo. Con ello todo el avance de tipo interpretativo en los dominios de la historia del léxico, de la morfología derivativa, de la fonética, etc., pueden dar lugar a obras independientes, bien ensambladas con el *DÉRom*, relacionadas con los lemas de la obra; lo cual permitiría discutir globalmente una serie de hechos que en un libro impreso habrían de aparecer asiladamente.

Pero no podemos olvidar que la técnica permitirá mejorar también el acceso a los datos cada vez más numerosos que van creciendo de un modo exponencial en cada una de nuestras lenguas, así como lograr adecuar su interpretación a las novedades metodológicas que van surgiendo también.

Referencias

- Alonso, Martín (1968): *Enciclopedia del idioma* (3 vols.). Madrid: Aguilar.
- Bletzer, Francis (1998): *Paenitentialia Hispaniae*. Turnholt: Brepols.
- Buchi, Éva / Schweickard, Wolfgang: *Dictionnaire Étymologique Roman*. <http://www.atilf.fr/DERom>.
- Castro, Américo (1918): *Adiciones hispánicas al diccionario etimológico de W. Meyer-Lübke*. In: *RFE* 5, 21-42.
- CDH: Corpus del Nuevo Diccionario Histórico de la Real Academia Española*, accesible *on line*.
- Corominas, J. (1955-1957): *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana* (4 vols.). Madrid: Gredos.
- de Bustos, José Jesús (2004): *Las glosas emilianenses y silenses*. In: Cano, R.: *Historia de la lengua española*. Barcelona: Ariel, 291-307.
- García de Diego, Vicente (1923): *Contribución al diccionario hispánico etimológico*. Anejo II de la *RFE*. Madrid.
- (1954): *Diccionario etimológico español e hispánico*. Madrid: SAETA.
- Lakarra, Joseba (2008): «Temas para un prólogo: forma canónica, tipología holística y reconstrucción del protovasco». In: *Oihenart* 23, 277-347.
- Lapesa, Rafael (2003): *Léxico hispánico primitivo (siglos VIII al XII)*. Versión primera del *Glosario del primitivo léxico iberorrománico*. Proyectoado y dirigido inicialmente por Ramón Menéndez Pidal.

- Madrid: Fundación Ramón Menéndez Pidal / Real Academia Española.
- Malkiel, Yakov (1996 [1993]): *Etimología*. Madrid: Cátedra.
- Menéndez Pidal, Ramón (1920): *Notas para el léxico románico*. In: *RFE* 7, 1-36.
- Meyer-Lübke, Wilhelm (1890-1900): *Grammatik der romanischen Sprachen* (4 vols.). Leipzig.
- Müller, Bodo (desde 1987): *Diccionario histórico del español medieval*. Heidelberg: Universitätsverlag C. Winter.
- Pascual, J. A. / Pérez Pascual, J. (2006): *Epistolario Joan Coromines y Ramón Menéndez Pidal*. Barcelona: Fundació Pere Coromines.
- Polo, José (2001): *Las etimologías hispánicas de Meyer-Lübke (REW) como fondo del maestro Américo Castro al discípulo Amado Alonso*. In: *Analecta Malacitana* 24, 519-524.
- RAE (1960-1994): *Diccionario histórico de la lengua española* [de la A a Apasanca y de la B a Bajoca]. Madrid.
- REW: Romanisches etymologisches Wörterbuch* (3ª ed.). Heidelberg: Carl Winters Universitätsbuchhandlung.
- Rodríguez Molina, J. (2010): *Para una historia del verbo español: los tiempos compuestos desde Orígenes al siglo XV. Ensayo de reconstrucción histórica* [tesis doctoral inédita]. Universidad Autónoma de Madrid.
- Ruiz Asencio, J. M. / Ruiz Albí, I. / Herrero Jiménez, M. (2010): *Los Becerros gótico y galicano de Valpuesta*. Valladolid: Instituto Castellano y Leonés de la Lengua.
- Sánchez Miret, Fernando (2008): *Los complejos de la romanística y sus consecuencias para la investigación*. In: *RLiR* 72, 5-23.
- Veny, Joan (2002): *Sobre el valencià gemecar <gemegar>*. In: *Caplletra* 32, 143-155.
- Villacorta, Consuelo (2010): *Léxico de la vida cotidiana en la vertiente sur de los Pirineos* (trabajo de investigación inédito, presentado para una plaza de Profesor Agregado, para la Universidad del País Vasco).
- Wheeler, Max W. (2007): *Morfología i fonologia catalana i romànica: estudis dicrònics*. València / Barcelona: Institut Interuniversitari de Filologia Valenciana / Publicacions de l'Abadia de Montserrat.

Alberto Varvaro (Università Federico II di Napoli)

Max Pfister ha avuto la cortesia di citare un mio intervento di 15 anni fa in cui auspicavo che, invece di parlare di rifacimento del *REW*, si facesse un'opera nuova, su basi nuove. Credo di dovere rispondere alla domanda se il *DÉRom* sia l'opera che auspicavo.

Dico subito che ammiro sinceramente la ricchezza dei materiali e l'approfondimento della ricerca e della discussione che si riflettono bene nelle due voci che ci sono state sottoposte. Queste caratteristiche positive ne implicano un'altra, assai rara tra noi: l'opera è il risultato di un lavoro collettivo, che si riflette nell'affollato paragrafo delle *Signatures*. Un lavoro del genere non è facile da organizzare e da dirigere ed è quindi giusto che se ne apprezzi la novità e la fecondità.

Detto questo, devo subito aggiungere che ci sono però delle scelte di fondo che non condivido affatto e che mi sembrano poco funzionali se non addirittura pericolose per i nostri studi.

Comincio dalla scelta, che è tutt'altro che casuale, di dare i lemmi di base sempre come ricostruiti, con l'adozione del vocalismo che chiamiamo pan-romanzo. Una certa repulsione che provo davanti a lemmi come */karpin-u/ o come */ɸak-e-/ è senza dubbio difetto mio. Ma resta il fatto che la famiglia linguistica neolatina è l'unica di cui sia noto, assai ben

noto, l'antecedente (evito il termine <lingua madre>). Mi sconvolge vederla trattata come l'indoeuropeo o il dravidico e di vedere cacciata alla fine del commento, quasi fossimo imbarazzati dalla sua presenza, la parola latina reale e documentata.

Ancor più singolare mi sembra il fatto che il lemma ricostruito per una fase che cronologicamente non può essere che tardo-antica sia qui dato in alfabeto IPA. Io credevo che la funzione dell'IPA fosse quella di rendere per scritto pronunce reali, non forme ricostruite di 1500 anni fa. Penso che a nessuno sia venuto in mente di trascrivere in IPA la *Divina Commedia*, figuriamoci i giuramenti di Strasburgo. Ma qui l'operazione è ancora più surreale.

Aggiungo un aspetto soggettivo, ma non troppo. Si dà il caso che, essendo io siciliano, il mio vocalismo di base non sia quello pan-romanzo. Non posso dunque riconoscermi in nessun modo nelle forme dei lemmi, e così molti altri che pure parlano lingue romanze.

Mentre le basi latine, documentate o asteriscate, di Meyer-Lübke erano, quanto meno, un riferimento reale, queste del *DÉRom* implicano apertamente l'ipotesi proto-romanza. Orbene, tale ipotesi è certamente uno strumento di lavoro che in alcuni casi può essere utile, ma considerarla non ipotesi ma fatto reale è, lo dico chiaramente, contro la storia e contro quel tanto di realtà che la storia ci permette di osservare. Per l'origine delle lingue romanze siamo in un'epoca definita, in uno spazio definito, e disponiamo di una documentazione certo insufficiente, ma enorme. I recenti monumentali studi di J. N. Adams (che del resto riprende il lavoro secolare dei suoi predecessori) non lasciano dubbi sul fatto (peraltro prevedibile) che il latino è stato sempre un sistema complesso e dinamico di varietà diastratiche, diafasiche e diatopiche. Tale certamente era anche tra 600 e 800 d. C. Di una proto-lingua unitaria non c'è traccia né possibilità.

Le scelte di fondo di cui ho parlato hanno infine una conseguenza tutt'altro che trascurabile: nell'opera è incluso solo quel materiale lessicale di cui si può dimostrare la diffusione antica pan-romanza: appena 500 basi. Il che significa, salvo errore, che vengono escluse tutte le famiglie lessicali che appunto documentano l'eterogeneità e l'articolazione della lingua parlata in epoca tardo-antica o alto-medievale. Con una operazione simile a quelle di Procuste, il proto-romanzo recupera una sua omogeneità fittizia, ma perde definitivamente ogni contatto con la realtà.

Antes he de referirme a mi afirmación previa de que el nacimiento de la etimología hispánica se planeó como un complemento al *REW*, recurriendo solo a tres nombres: Américo Castro, Ramón Menéndez Pidal y Vicente García de Diego. Dentro de las tareas desarrolladas en el Centro de Estudios Históricos, cuya biblia era «el gran diccionario de Meyer-Lübke» (Dámaso Alonso, *apud* Polo 2001: 523) publicó Américo Castro (1918) la primera entrega de sus adiciones al *REW*; tarea en la que le acompañó su maestro Menéndez Pidal (1920), si bien las de este último se trataban de contribuciones debidas a su atención a distintos hechos dialectales e históricos a los que tenía que atender en su trabajo, que no hacían prever un futuro interés por afrontar él mismo la realización de un diccionario etimológico hispánico; en cambio el propio título del trabajo de Vicente García de Diego, *Contribución al diccionario hispánico etimológico* (1923), en que reúne y amplía varios artículos anteriores, hace pensar que concebía este complemento al diccionario de Meyer-Lübke como el punto de partida de un diccionario etimológico referido al español y a sus dialectos.

Las adiciones al *REW* hacen que flote en el ambiente la conciencia de la necesidad –y oportunidad– de contar con un diccionario etimológico sobre el español. Se entiende por ello que Dámaso Alonso, sabedor de que ni Menéndez Pidal ni Castro pensaban afrontar la realización de una obra de este tipo, viera la posibilidad de que la realizara Emilio Alarcos García (Polo 2001: 254) y se comprende también que Joan Corominas, desde un exilio que tanto lo había alejado del grupo pidaliano, preguntara sibilinaamente a don Ramón si sabía algún discípulo suyo que estuviera escribiendo un diccionario etimológico (Pascual / Pérez Pascual 2006: 18). Otra cosa es que luego, a finales de 1947, con el bagaje de dos letras del diccionario redactadas, pensara el lingüista que podía lograr colmar su «deseo ardiente» de trabajar en España en su diccionario y en el histórico, si el Consejo Superior de Investigaciones Científicas le abría sus puertas (Pascual / Pérez Pascual 2006: 191), precisamente cuando –con independencia de las buenas palabras que le llegaron por distintos conductos– el Jefe de la Sección de Lingüística Española del Instituto Miguel de Cervantes del Consejo proponía a Hans Janner para un puesto destinado al acopio de materiales para el Diccionario Etimológico Hispánico (Polo 2001: 254).

Pero volvamos a las adiciones hispánicas al *REW* y a su importancia como trabajo pionero en el dominio de la etimología hispánica. Lo percibimos, por ejemplo, en un pequeño detalle del *DÉRom*, s. v. *carpinu*, donde se admite –a mi juicio razonablemente– la idea del *DECH* de que el esp. *carpe* y el port. *carpa* son posibles préstamos del occitano. El hecho es que tal idea aparece ya en las citadas «Adiciones» al *REW* de Américo Castro (1918: 35), que si no se citan en el *DECH* no es por desinterés o por deseo de ocultación, sino –puedo asegurarlo– por mera distracción.

Tras estas precisiones previas, trataré de desarrollar los cuatro puntos por medio de los cuales he querido encauzar mi intervención:

1. En este paso del *REW* al *DÉRom*, el enorme incremento de datos a que me he referido antes, relacionados con la edición y estudio de textos y documentos, tanto en el plano histórico como en el diatópico, ha permitido:

1.1. Un mejor conocimiento de la variación en el dominio protorromance. Lo ejemplificaré con el lat. *carpinus*, en que hemos de aceptar la existencia de dos ramas: una a la que nos lleva el género masculino de la voz y otra el femenino, adquirido por

un proceso de remorfologización; lo cual se pone en relación con otros nombres de árboles e indirectamente con las dos áreas románicas que se han de establecer, a causa del doble género, para *ponte* (doble género que no es imprudente relacionar –y así se hace en el *DÉRom*– con el de palabras como *mare, fele, mele, lacte, sale, sangue*, recurriendo a Dardel).

Moviéndonos en el terreno de la prospectiva, se podrán perfilar con más detalle estas áreas, con el recurso a nuevos datos. Si se admite que el esp. *punte* (siendo masculino en la actualidad, pero femenino en la Edad Media) pertenece al área conservadora, frente, por ejemplo, al catalán (donde desde el principio se documenta como masculino), podemos añadir que en este caso el aragonés se inserta en la misma área innovadora del catalán, como se puede comprobar por los siguientes ejemplos medievales: en un documento de Obarra 1006-1018?: «ipso ponte»; en el Fuero de Sangüesa 1122: «illo ponte», (*LHP*, s.v.); en la traducción aragonesa del siglo XIV, hecha en el círculo de Fernández de Heredia, del *Cronicon Mundi* de Lucas de Tuy (dato que tomo del *CDH*) y en un documento aragonés (creo que de Tramacastilla) de 1437: «fer el dito puent» (Villacorta 2001).

1.2. Situándonos ya en tiempos históricos, se ha hecho en el *DÉRom* un buen aprovechamiento de la labor filológica desarrollada en los últimos cien años, que ha llevado, por ejemplo, a admitir que la forma *carpe* del español solo se podía explicar como un préstamo del occitano, a lo que me he referido ya. Saliéndonos de este caso concreto, es razonable aceptar que en *febrero* estamos ante una relatinización de *hebrero*, interpretando los datos más antiguos con *f-* como de *h-* (*DECH*, s. v. *febrero*) o que en *caballa* se trata de una formación romance, a partir de *caballo*, y no de una continuación de una forma protorromance *ad hoc* (*DECH*, s. v. *caballo*).

Por lo que respecta a la variación diatópica, encontramos una mayor diversificación dialectal en un ámbito en que la construcción pidaliana dotaba de un excesivo peso al castellano, frente a los demás dialectos hispánicos; hoy contamos con corpus documentales amplios sobre esos dialectos centrales, que explican que, mientras en muchos casos caminan todos en común (así la variante de infinitivo *fer*), en otros, se comportan de manera diferente (así el citado *punte* en castellano y aragonés en la Edad Media). Estamos ahora mucho más cerca de una realidad en que la continuidad dialectal de los fenómenos lingüísticos (léxicos en este caso), era más difícil de percibir en el modelo extremo del árbol genealógico, de forma que hoy ya no parece una provocación considerar que, en sus orígenes, el castellano se sitúa en el espacio de igual a igual con los demás dialectos hispánicos. Lo cual en el *DÉRom* se comprueba, sobre todo, en el caso del asturiano.

Volvamos de nuevo la mirada al futuro:

– El incremento de los datos ha de permitir matizar mucho más la existencia de determinadas formas. Es el caso, por ejemplo de la variante *aforcar* (de *ahorcar*) –lo normal en la Edad Media era *enforcar*–, que aparece solo una vez en el siglo XIII, en el *Calila*; lo que nos lleva a contar con la posibilidad de que se deba a uno de los copistas de esa obra, del siglo XIV o XV (*vid.* a este respecto las ajustadas precisiones de Rodríguez Molina (2010: 666) sobre la inconveniencia de construir los corpus con ediciones críticas. He de reconocer que ese es un problema pendiente de solución, a medio plazo, en el *Nuevo Diccionario Histórico*).

un proceso de remorfologización; lo cual se pone en relación con otros nombres de árboles e indirectamente con las dos áreas románicas que se han de establecer, a causa del doble género, para *ponte* (doble género que no es imprudente relacionar –y así se hace en el *DÉRom*– con el de palabras como *mare, fele, mele, lacte, sale, sangue*, recurriendo a Dardel).

Moviéndonos en el terreno de la prospectiva, se podrán perfilar con más detalle estas áreas, con el recurso a nuevos datos. Si se admite que el esp. *punte* (siendo masculino en la actualidad, pero femenino en la Edad Media) pertenece al área conservadora, frente, por ejemplo, al catalán (donde desde el principio se documenta como masculino), podemos añadir que en este caso el aragonés se inserta en la misma área innovadora del catalán, como se puede comprobar por los siguientes ejemplos medievales: en un documento de Obarra 1006-1018?: «ipso ponte»; en el Fuero de Sangüesa 1122: «illo ponte», (*LHP*, s.v.); en la traducción aragonesa del siglo XIV, hecha en el círculo de Fernández de Heredia, del *Cronicon Mundi* de Lucas de Tuy (dato que tomo del *CDH*) y en un documento aragonés (creo que de Tramacastilla) de 1437: «fer el dito puent» (Villacorta 2001).

1.2. Situándonos ya en tiempos históricos, se ha hecho en el *DÉRom* un buen aprovechamiento de la labor filológica desarrollada en los últimos cien años, que ha llevado, por ejemplo, a admitir que la forma *carpe* del español solo se podía explicar como un préstamo del occitano, a lo que me he referido ya. Saliéndonos de este caso concreto, es razonable aceptar que en *febrero* estamos ante una relatinización de *hebrero*, interpretando los datos más antiguos con *f*- como de *h*- (*DECH*, s. v. *febrero*) o que en *caballa* se trata de una formación romance, a partir de *caballo*, y no de una continuación de una forma protorromance *ad hoc* (*DECH*, s. v. *caballo*).

Por lo que respecta a la variación diatópica, encontramos una mayor diversificación dialectal en un ámbito en que la construcción pidaliana dotaba de un excesivo peso al castellano, frente a los demás dialectos hispánicos; hoy contamos con corpus documentales amplios sobre esos dialectos centrales, que explican que, mientras en muchos casos caminan todos en común (así la variante de infinitivo *fer*), en otros, se comportan de manera diferente (así el citado *punte* en castellano y aragonés en la Edad Media). Estamos ahora mucho más cerca de una realidad en que la continuidad dialectal de los fenómenos lingüísticos (léxicos en este caso), era más difícil de percibir en el modelo extremo del árbol genealógico, de forma que hoy ya no parece una provocación considerar que, en sus orígenes, el castellano se sitúa en el espacio de igual a igual con los demás dialectos hispánicos. Lo cual en el *DÉRom* se comprueba, sobre todo, en el caso del asturiano.

Volvamos de nuevo la mirada al futuro:

– El incremento de los datos ha de permitir matizar mucho más la existencia de determinadas formas. Es el caso, por ejemplo de la variante *aforcar* (de *ahorcar*) –lo normal en la Edad Media era *enforcar*–, que aparece solo una vez en el siglo XIII, en el *Calila*; lo que nos lleva a contar con la posibilidad de que se deba a uno de los copistas de esa obra, del siglo XIV o XV (*vid.* a este respecto las ajustadas precisiones de Rodríguez Molina (2010: 666) sobre la inconveniencia de construir los corpus con ediciones críticas. He de reconocer que ese es un problema pendiente de solución, a medio plazo, en el *Nuevo Diccionario Histórico*).

– El desarrollo experimentado en el campo de la Filología, en cuanto a la edición y estudio de los textos, obliga a hacer determinados cambios en la cronología y atribución de obras. Así, se acepta en el *DÉRom* (para fechar en español un *ferre* y un *año*) como primera documentación «hacia la segunda mitad del siglo X», que es la fecha que atribuyó don Ramón Menéndez Pidal a las glosas emilianenses y silenses; pero hoy hemos de retrasar estas la glosas hasta principios del siglo XI (*vid.* Bustos 2004, para quien la lengua de las glosas silenses responde a la propia del siglo XI (p. 295); y Bletzer 1998: xxviii). Del mismo modo, hemos de cambiar en los artículos *facere* o *decem* del *DÉRom* la fecha de 1140 que Menéndez Pidal había dado al *Cid*, por la de h1200, por más que mantengan aquella el *DECH*, el *DHLE*, el *DHEM*, etc. Los avances que se están dando en términos cualitativos en el campo filológico (valga como ejemplo la reciente edición de los *Beceros de Valpuesta*) permitirá ir abandonando poco a poco datos tomados de ediciones inadecuadas o de repertorios lexicográficos llenos de problemas, como es el caso de la *Encicl. del Idioma*.

– Hemos de contar, finalmente, con unas posibilidades existentes ya en el presente, pero que van aumentando exponencialmente, referentes a la accesibilidad a los datos. No es este un lujo, sino la forma de convertir la información filológica en un argumento fuerte en nuestro trabajo, que permitirá que nos alejemos cada vez más de tentaciones interpretativas, como la que nos llevaría, con los datos del *DECH*, a pensar –no cayó Corominas en esa tentación– que los casos de *fer* «hacer» en español se dan preferentemente en los dialectos hispánicos orientales (riojano, navarro y aragonés), idea que se ha de dejar de lado solo con acudir a nuestros corpus, pues vemos en él que la mayor fuerza de los ejemplos «orientales» allegados por Corominas no dan una imagen fiel de la realidad histórica.

2. A lo largo de estos dos artículos seleccionados del *REW* y del *DÉRom* se hace una adecuada utilización de los materiales bibliográficos, que además permanece explícitamente abierta, como se percibe en las sucesivas revisiones que se van haciendo de los artículos. Basta para el cambio acentual de *fácere* a *facere* con el recurso a Meyer-Lübke (1890-1902), pero se entiende que en el caso de la explicación del a. esp. *fer* se aporte una bibliografía razonable sobre las explicaciones –discutibles– que se han dado de la forma. Está implícito el desarrollo de la fonética histórica de las lenguas romances, campo lleno de hipótesis perfectibles, que, sin duda, la culminación del *DÉRom* contribuirá a mejorar, permitiéndonos abandonar bastantes conjeturas de nuestros diccionarios etimológicos. A ello han contribuido ya, de una manera decisiva, obras claves de la Filología románica, utilizadas con aprovechamiento en el *DÉRom*, entre las que se encuentran los diccionarios etimológicos de las lenguas particulares. Por ello no puedo estar de acuerdo con Yakov Malkiel (1996 [1993]: 163) con respecto a que tales diccionarios –se refiere en realidad a los de Corominas– no hayan contribuido a la mejora de nuestros conocimientos de la fonética y de la morfología históricas, justificándolo porque sus bases lingüísticas se asientan «sobre arcaicos cimientos preestructurales».

Entiendo bien que se invite a perder la rigidez en que se mueven a menudo nuestros modelos y atendamos al perfeccionamiento que ha ido experimentando los métodos reconstructivos, de forma que no nos conformemos los etimólogos con el *qué* y el *cúando* de los cambios y tratemos de llegar al *cómo* y al *por qué* de estos (Wheeler 2007: 190, 191; *cf.* Sánchez Miret 2008: 6). Es posible encontrar, por ejemplo, en la teoría de la optimidad mejoras en la

comprensi3n de la relaci3n de la post3nica con la final en casos como *f3cere* y *c3rpinu*, pero es algo que los etim3logos han de adoptar de los trabajos de Fon3tica hist3rica que est3n a su alcance, no el objeto de su investigaci3n en cuanto etim3logos. De otro modo quiz3 pudiera ocurrir que a m3s *por qu3* tengamos menos *qu3*.

Por otro lado, refiri3ndonos al caso concreto de la etimolog3a hisp3nica, ha habido cambios notables en nuestros conocimientos referentes a las lenguas prerromanas (el desarrollo de los estudios de eusquera o de las lenguas paleohisp3nicas nos dan no solo m3s seguridades en algunos casos, sino tambi3n –lo que no es menos importante– la certeza de que algunos caminos recorridos en estos terrenos han sido meras aventuras que han de abandonarse); al 3rabe; y a las lenguas germ3nicas, en menor medida. No es el menor de esos cambios la cautela que todos nos imponemos con respecto al moz3rabe (para comprobarlo, baste con leer la ponencia que Joan Veny ha le3do en este mismo congreso, y la brillante explicaci3n que da en ella a *gemecar*, cf. Veny 2002). Por otro lado, el desarrollo de la etimolog3a en las restantes lenguas rom3nicas abre la puerta a una mejor comprensi3n de las relaciones horizontales entre ellas y la nuestra, los pr3stamos de una manera particular: ya se trate de los de lengua a lengua, como los que podemos llamar internacionales.

Con respecto a este apartado, las necesidades del futuro se derivan l3gicamente del perfeccionamiento de lo expuesto en 3l.

3. A diferencia del *REW*, no se plantea el *D3Rom* como una obra cerrada, sino abierta a un proceso permanente de refinamiento, propio de cualquier actividad cient3fica que no espere llegar a la perfecci3n, sino a una permanente y progresiva mejora, tanto de las hip3tesis como de los datos en que estas se asientan. Lo cual ha originado que la obra est3 abierta a la colaboraci3n y, lo que me parece m3s importante, que tal colaboraci3n se perciba como algo prestigiado. Se entiende as3 que en esta larga tarea en progreso se dejen pendientes problemas y se evite perder el tiempo en ellos, cuando pueden resultar de f3cil soluci3n a algunos colegas.

Resulta, por ello, razonable que en el *D3Rom*, s. v. *hacer*, en vez de perder un minuto tratando de dar con la remisi3n que se hace en el *DECH* a los *Or3genes* de Men3ndez Pidal, para un ejemplo de este verbo, se ponga en nota: «nous ne l'avons pas retrouv3e dans Men3ndezPidalOr3genes». Porque no merece la pena dedicar tiempo y esfuerzo a lo que otra persona puede resolver c3modamente, solo con que maneje la misma edici3n de los *Or3genes*, de 1929, segunda de esa obra, de la que se serv3a Joan Coromines, en lugar de la tercera que solemos utilizar ahora los fil3logos. En efecto, aparece all3: «h. 1030 Clunia: «nulla lingienza faciendo et ad clamandose ad rege», que remite a uno de los documentos publicados por Men3ndez Pidal al comienzo de esta obra (p. 40 de esa segunda edici3n).

Con respecto al futuro, quisiera mostrar mi obsesi3n por la colaboraci3n entre los fil3logos. Lo esperable es que en el *D3Rom* vaya aumentando la n3mina de colaboradores de todo tipo –tambi3n de colaboradores espont3neos–. La capacidad de gesti3n de los directores de esa obra y la calidad de sus resultados lo pueden facilitar.

4. Lo que he se3alado para el espa3ol me parece en gran medida aplicable a las dem3s lenguas romances. Ya el mero hecho de allegar todo este trabajo etimol3gico que ha surgido a partir de la obra de Meyer-Lübke –tanto en el acopio de datos como en su organizaci3n e interpretaci3n, dirimiendo entre las posibilidades interpretativas que se abren, a menudo

contradictorias, para seleccionar lo que parece más apropiado— supone un claro avance en la construcción etimológica, que, tras un largo período de confección de diccionarios etimológicos de las lenguas particulares, se vuelve a privilegiar, como ocurrió en el *REW*, la comparación.

Se ha abierto con ello, a mi juicio, una nueva etapa de la etimología romance.

También en este caso quiero hacer algunas precisiones para el futuro.

Empecemos por las posibilidades técnicas, que permiten relacionar determinadas asuntos muy concretos que se repiten en distintos artículos del *DÉRom*. Fijémonos así en que en los lemas que se nos han seleccionado —y en muchos más— se hace referencias a Straka y a Rosetti, con el fin de situar el momento en que se desgajan el rumano o el sardo del que pudiéramos llamar tronco románico común; del mismo modo que se repite la referencia a artículos por medio de los cuales se justifica la adopción de una explicación de índole fonética, morfológica, etc. Las posibilidades informáticas permitirían en el futuro situar asuntos como estos, que aparecen repetidamente a lo largo de las distintas palabras, como documentos independientes, a los que bastaría con remitir en cada artículo. Con ello todo el avance de tipo interpretativo en los dominios de la historia del léxico, de la morfología derivativa, de la fonética, etc., pueden dar lugar a obras independientes, bien ensambladas con el *DÉRom*, relacionadas con los lemas de la obra; lo cual permitiría discutir globalmente una serie de hechos que en un libro impreso habrían de aparecer asiladamente.

Pero no podemos olvidar que la técnica permitirá mejorar también el acceso a los datos cada vez más numerosos que van creciendo de un modo exponencial en cada una de nuestras lenguas, así como lograr adecuar su interpretación a las novedades metodológicas que van surgiendo también.

Referencias

- Alonso, Martín (1968): *Enciclopedia del idioma* (3 vols.). Madrid: Aguilar.
- Bletzer, Francis (1998): *Paenitentialia Hispaniae*. Turnholt: Brepols.
- Buchi, Éva / Schweickard, Wolfgang: *Dictionnaire Étymologique Roman*. <http://www.atilf.fr/DERom>.
- Castro, Américo (1918): *Adiciones hispánicas al diccionario etimológico de W. Meyer-Lübke*. In: *RFE* 5, 21-42.
- CDH: Corpus del Nuevo Diccionario Histórico de la Real Academia Española*, accesible *on line*.
- Corominas, J. (1955-1957): *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana* (4 vols.). Madrid: Gredos.
- de Bustos, José Jesús (2004): *Las glosas emilianenses y silenses*. In: Cano, R.: *Historia de la lengua española*. Barcelona: Ariel, 291-307.
- García de Diego, Vicente (1923): *Contribución al diccionario hispánico etimológico*. Anejo II de la *RFE*. Madrid.
- (1954): *Diccionario etimológico español e hispánico*. Madrid: SAETA.
- Lakarra, Joseba (2008): «Temas para un prólogo: forma canónica, tipología holística y reconstrucción del protovasco». In: *Oihenart* 23, 277-347.
- Lapasa, Rafael (2003): *Léxico hispánico primitivo (siglos VIII al XII)*. Versión primera del *Glosario del primitivo léxico iberorrománico*. Proyectoado y dirigido inicialmente por Ramón Menéndez Pidal.

- Madrid: Fundación Ramón Menéndez Pidal / Real Academia Española.
- Malkiel, Yakov (1996 [1993]): *Etimología*. Madrid: Cátedra.
- Menéndez Pidal, Ramón (1920): *Notas para el léxico románico*. In: *RFE* 7, 1-36.
- Meyer-Lübke, Wilhelm (1890-1900): *Grammatik der romanischen Sprachen* (4 vols.). Leipzig.
- Müller, Bodo (desde 1987): *Diccionario histórico del español medieval*. Heidelberg: Universitätsverlag C. Winter.
- Pascual, J. A. / Pérez Pascual, J. (2006): *Epistolario Joan Coromines y Ramón Menéndez Pidal*. Barcelona: Fundació Pere Coromines.
- Polo, José (2001): *Las etimologías hispánicas de Meyer-Lübke (REW) como fondo del maestro Américo Castro al discípulo Amado Alonso*. In: *Analecta Malacitana* 24, 519-524.
- RAE (1960-1994): *Diccionario histórico de la lengua española* [de la A a Apasanca y de la B a Bajoca]. Madrid.
- REW: Romanisches etymologisches Wörterbuch* (3ª ed.). Heidelberg: Carl Winters Universitätsbuchhandlung.
- Rodríguez Molina, J. (2010): *Para una historia del verbo español: los tiempos compuestos desde Orígenes al siglo XV. Ensayo de reconstrucción histórica* [tesis doctoral inédita]. Universidad Autónoma de Madrid.
- Ruiz Asencio, J. M. / Ruiz Albí, I. / Herrero Jiménez, M. (2010): *Los Becerros gótico y galicano de Valpuesta*. Valladolid: Instituto Castellano y Leonés de la Lengua.
- Sánchez Miret, Fernando (2008): *Los complejos de la romanística y sus consecuencias para la investigación*. In: *RLiR* 72, 5-23.
- Veny, Joan (2002): *Sobre el valencià gemecar <gemegar>*. In: *Caplletra* 32, 143-155.
- Villacorta, Consuelo (2010): *Léxico de la vida cotidiana en la vertiente sur de los Pirineos* (trabajo de investigación inédito, presentado para una plaza de Profesor Agregado, para la Universidad del País Vasco).
- Wheeler, Max W. (2007): *Morfología i fonologia catalana i romànica: estudis dicrònics*. València / Barcelona: Institut Interuniversitari de Filologia Valenciana / Publicacions de l'Abadia de Montserrat.

Alberto Varvaro (Università Federico II di Napoli)

Max Pfister ha avuto la cortesia di citare un mio intervento di 15 anni fa in cui auspicavo che, invece di parlare di rifacimento del *REW*, si facesse un'opera nuova, su basi nuove. Credo di dovere rispondere alla domanda se il *DÉRom* sia l'opera che auspicavo.

Dico subito che ammiro sinceramente la ricchezza dei materiali e l'approfondimento della ricerca e della discussione che si riflettono bene nelle due voci che ci sono state sottoposte. Queste caratteristiche positive ne implicano un'altra, assai rara tra noi: l'opera è il risultato di un lavoro collettivo, che si riflette nell'affollato paragrafo delle *Signatures*. Un lavoro del genere non è facile da organizzare e da dirigere ed è quindi giusto che se ne apprezzi la novità e la fecondità.

Detto questo, devo subito aggiungere che ci sono però delle scelte di fondo che non condivido affatto e che mi sembrano poco funzionali se non addirittura pericolose per i nostri studi.

Comincio dalla scelta, che è tutt'altro che casuale, di dare i lemmi di base sempre come ricostruiti, con l'adozione del vocalismo che chiamiamo pan-romanzo. Una certa repulsione che provo davanti a lemmi come */karpin-u/ o come */ɸak-e-/ è senza dubbio difetto mio. Ma resta il fatto che la famiglia linguistica neolatina è l'unica di cui sia noto, assai ben

noto, l'antecedente (evito il termine <lingua madre>). Mi sconvolge vederla trattata come l'indoeuropeo o il dravidico e di vedere cacciata alla fine del commento, quasi fossimo imbarazzati dalla sua presenza, la parola latina reale e documentata.

Ancor più singolare mi sembra il fatto che il lemma ricostruito per una fase che cronologicamente non può essere che tardo-antica sia qui dato in alfabeto IPA. Io credevo che la funzione dell'IPA fosse quella di rendere per scritto pronunce reali, non forme ricostruite di 1500 anni fa. Penso che a nessuno sia venuto in mente di trascrivere in IPA la *Divina Commedia*, figuriamoci i giuramenti di Strasburgo. Ma qui l'operazione è ancora più surreale.

Aggiungo un aspetto soggettivo, ma non troppo. Si dà il caso che, essendo io siciliano, il mio vocalismo di base non sia quello pan-romanzo. Non posso dunque riconoscermi in nessun modo nelle forme dei lemmi, e così molti altri che pure parlano lingue romanze.

Mentre le basi latine, documentate o asteriscate, di Meyer-Lübke erano, quanto meno, un riferimento reale, queste del *DÉRom* implicano apertamente l'ipotesi proto-romanza. Orbene, tale ipotesi è certamente uno strumento di lavoro che in alcuni casi può essere utile, ma considerarla non ipotesi ma fatto reale è, lo dico chiaramente, contro la storia e contro quel tanto di realtà che la storia ci permette di osservare. Per l'origine delle lingue romanze siamo in un'epoca definita, in uno spazio definito, e disponiamo di una documentazione certo insufficiente, ma enorme. I recenti monumentali studi di J. N. Adams (che del resto riprende il lavoro secolare dei suoi predecessori) non lasciano dubbi sul fatto (peraltro prevedibile) che il latino è stato sempre un sistema complesso e dinamico di varietà diastratiche, diafasiche e diatopiche. Tale certamente era anche tra 600 e 800 d. C. Di una proto-lingua unitaria non c'è traccia né possibilità.

Le scelte di fondo di cui ho parlato hanno infine una conseguenza tutt'altro che trascurabile: nell'opera è incluso solo quel materiale lessicale di cui si può dimostrare la diffusione antica pan-romanza: appena 500 basi. Il che significa, salvo errore, che vengono escluse tutte le famiglie lessicali che appunto documentano l'eterogeneità e l'articolazione della lingua parlata in epoca tardo-antica o alto-medievale. Con una operazione simile a quelle di Procuste, il proto-romanzo recupera una sua omogeneità fittizia, ma perde definitivamente ogni contatto con la realtà.

– El desarrollo experimentado en el campo de la Filología, en cuanto a la edición y estudio de los textos, obliga a hacer determinados cambios en la cronología y atribución de obras. Así, se acepta en el *DÉRom* (para fechar en español un *ferre* y un *año*) como primera documentación «hacia la segunda mitad del siglo X», que es la fecha que atribuyó don Ramón Menéndez Pidal a las glosas emilianenses y silenses; pero hoy hemos de retrasar estas la glosas hasta principios del siglo XI (*vid.* Bustos 2004, para quien la lengua de las glosas silenses responde a la propia del siglo XI (p. 295); y Bletzer 1998: xxviii). Del mismo modo, hemos de cambiar en los artículos *facere* o *decem* del *DÉRom* la fecha de 1140 que Menéndez Pidal había dado al *Cid*, por la de h1200, por más que mantengan aquella el *DECH*, el *DHLE*, el *DHEM*, etc. Los avances que se están dando en términos cualitativos en el campo filológico (valga como ejemplo la reciente edición de los *Beceros de Valpuesta*) permitirá ir abandonando poco a poco datos tomados de ediciones inadecuadas o de repertorios lexicográficos llenos de problemas, como es el caso de la *Encicl. del Idioma*.

– Hemos de contar, finalmente, con unas posibilidades existentes ya en el presente, pero que van aumentando exponencialmente, referentes a la accesibilidad a los datos. No es este un lujo, sino la forma de convertir la información filológica en un argumento fuerte en nuestro trabajo, que permitirá que nos alejemos cada vez más de tentaciones interpretativas, como la que nos llevaría, con los datos del *DECH*, a pensar –no cayó Corominas en esa tentación– que los casos de *fer* «hacer» en español se dan preferentemente en los dialectos hispánicos orientales (riojano, navarro y aragonés), idea que se ha de dejar de lado solo con acudir a nuestros corpus, pues vemos en él que la mayor fuerza de los ejemplos «orientales» allegados por Corominas no dan una imagen fiel de la realidad histórica.

2. A lo largo de estos dos artículos seleccionados del *REW* y del *DÉRom* se hace una adecuada utilización de los materiales bibliográficos, que además permanece explícitamente abierta, como se percibe en las sucesivas revisiones que se van haciendo de los artículos. Basta para el cambio acentual de *fácere* a *facère* con el recurso a Meyer-Lübke (1890-1902), pero se entiende que en el caso de la explicación del a. esp. *fer* se aporte una bibliografía razonable sobre las explicaciones –discutibles– que se han dado de la forma. Está implícito el desarrollo de la fonética histórica de las lenguas romances, campo lleno de hipótesis perfectibles, que, sin duda, la culminación del *DÉRom* contribuirá a mejorar, permitiéndonos abandonar bastantes conjeturas de nuestros diccionarios etimológicos. A ello han contribuido ya, de una manera decisiva, obras claves de la Filología románica, utilizadas con aprovechamiento en el *DÉRom*, entre las que se encuentran los diccionarios etimológicos de las lenguas particulares. Por ello no puedo estar de acuerdo con Yakov Malkiel (1996 [1993]: 163) con respecto a que tales diccionarios –se refiere en realidad a los de Corominas– no hayan contribuido a la mejora de nuestros conocimientos de la fonética y de la morfología históricas, justificándolo porque sus bases lingüísticas se asientan «sobre arcaicos cimientos preestructurales».

Entiendo bien que se invite a perder la rigidez en que se mueven a menudo nuestros modelos y atendamos al perfeccionamiento que ha ido experimentando los métodos reconstructivos, de forma que no nos conformemos los etimólogos con el *qué* y el *cúando* de los cambios y tratemos de llegar al *cómo* y al *por qué* de estos (Wheeler 2007: 190, 191; *cf.* Sánchez Miret 2008: 6). Es posible encontrar, por ejemplo, en la teoría de la optimidad mejoras en la

comprensi3n de la relaci3n de la post3nica con la final en casos como *f3cere* y *c3rpinu*, pero es algo que los etim3logos han de adoptar de los trabajos de Fon3tica hist3rica que est3n a su alcance, no el objeto de su investigaci3n en cuanto etim3logos. De otro modo quiz3 pudiera ocurrir que a m3s *por qu3* tengamos menos *qu3*.

Por otro lado, refiri3ndonos al caso concreto de la etimolog3a hisp3nica, ha habido cambios notables en nuestros conocimientos referentes a las lenguas prerromanas (el desarrollo de los estudios de eusquera o de las lenguas paleohisp3nicas nos dan no solo m3s seguridades en algunos casos, sino tambi3n –lo que no es menos importante– la certeza de que algunos caminos recorridos en estos terrenos han sido meras aventuras que han de abandonarse); al 3rabe; y a las lenguas germ3nicas, en menor medida. No es el menor de esos cambios la cautela que todos nos imponemos con respecto al moz3rabe (para comprobarlo, baste con leer la ponencia que Joan Veny ha le3do en este mismo congreso, y la brillante explicaci3n que da en ella a *gemecar*, cf. Veny 2002). Por otro lado, el desarrollo de la etimolog3a en las restantes lenguas rom3nicas abre la puerta a una mejor comprensi3n de las relaciones horizontales entre ellas y la nuestra, los pr3stamos de una manera particular: ya se trate de los de lengua a lengua, como los que podemos llamar internacionales.

Con respecto a este apartado, las necesidades del futuro se derivan l3gicamente del perfeccionamiento de lo expuesto en 3l.

3. A diferencia del *REW*, no se plantea el *D3Rom* como una obra cerrada, sino abierta a un proceso permanente de refinamiento, propio de cualquier actividad cient3fica que no espere llegar a la perfecci3n, sino a una permanente y progresiva mejora, tanto de las hip3tesis como de los datos en que estas se asientan. Lo cual ha originado que la obra est3 abierta a la colaboraci3n y, lo que me parece m3s importante, que tal colaboraci3n se perciba como algo prestigiado. Se entiende as3 que en esta larga tarea en progreso se dejen pendientes problemas y se evite perder el tiempo en ellos, cuando pueden resultar de f3cil soluci3n a algunos colegas.

Resulta, por ello, razonable que en el *D3Rom*, s. v. *hacer*, en vez de perder un minuto tratando de dar con la remisi3n que se hace en el *DECH* a los *Or3genes* de Men3ndez Pidal, para un ejemplo de este verbo, se ponga en nota: «nous ne l'avons pas retrouv3e dans Men3ndezPidalOr3genes». Porque no merece la pena dedicar tiempo y esfuerzo a lo que otra persona puede resolver c3modamente, solo con que maneje la misma edici3n de los *Or3genes*, de 1929, segunda de esa obra, de la que se serv3a Joan Coromines, en lugar de la tercera que solemos utilizar ahora los fil3logos. En efecto, aparece all3: «h. 1030 Clunia: «nulla lingienza faciendo et ad clamandose ad rege», que remite a uno de los documentos publicados por Men3ndez Pidal al comienzo de esta obra (p. 40 de esa segunda edici3n).

Con respecto al futuro, quisiera mostrar mi obsesi3n por la colaboraci3n entre los fil3logos. Lo esperable es que en el *D3Rom* vaya aumentando la n3mina de colaboradores de todo tipo –tambi3n de colaboradores espont3neos–. La capacidad de gesti3n de los directores de esa obra y la calidad de sus resultados lo pueden facilitar.

4. Lo que he se3alado para el espa3ol me parece en gran medida aplicable a las dem3s lenguas romances. Ya el mero hecho de allegar todo este trabajo etimol3gico que ha surgido a partir de la obra de Meyer-Lübke –tanto en el acopio de datos como en su organizaci3n e interpretaci3n, dirimiendo entre las posibilidades interpretativas que se abren, a menudo

contradictorias, para seleccionar lo que parece más apropiado— supone un claro avance en la construcción etimológica, que, tras un largo período de confección de diccionarios etimológicos de las lenguas particulares, se vuelve a privilegiar, como ocurrió en el *REW*, la comparación.

Se ha abierto con ello, a mi juicio, una nueva etapa de la etimología romance.

También en este caso quiero hacer algunas precisiones para el futuro.

Empecemos por las posibilidades técnicas, que permiten relacionar determinadas asuntos muy concretos que se repiten en distintos artículos del *DÉRom*. Fijémonos así en que en los lemas que se nos han seleccionado —y en muchos más— se hace referencias a Straka y a Rosetti, con el fin de situar el momento en que se desgajan el rumano o el sardo del que pudiéramos llamar tronco románico común; del mismo modo que se repite la referencia a artículos por medio de los cuales se justifica la adopción de una explicación de índole fonética, morfológica, etc. Las posibilidades informáticas permitirían en el futuro situar asuntos como estos, que aparecen repetidamente a lo largo de las distintas palabras, como documentos independientes, a los que bastaría con remitir en cada artículo. Con ello todo el avance de tipo interpretativo en los dominios de la historia del léxico, de la morfología derivativa, de la fonética, etc., pueden dar lugar a obras independientes, bien ensambladas con el *DÉRom*, relacionadas con los lemas de la obra; lo cual permitiría discutir globalmente una serie de hechos que en un libro impreso habrían de aparecer asiladamente.

Pero no podemos olvidar que la técnica permitirá mejorar también el acceso a los datos cada vez más numerosos que van creciendo de un modo exponencial en cada una de nuestras lenguas, así como lograr adecuar su interpretación a las novedades metodológicas que van surgiendo también.

Referencias

- Alonso, Martín (1968): *Enciclopedia del idioma* (3 vols.). Madrid: Aguilar.
- Bletzer, Francis (1998): *Paenitentialia Hispaniae*. Turnholt: Brepols.
- Buchi, Éva / Schweickard, Wolfgang: *Dictionnaire Étymologique Roman*. <http://www.atilf.fr/DERom>.
- Castro, Américo (1918): *Adiciones hispánicas al diccionario etimológico de W. Meyer-Lübke*. In: *RFE* 5, 21-42.
- CDH: Corpus del Nuevo Diccionario Histórico de la Real Academia Española*, accesible *on line*.
- Corominas, J. (1955-1957): *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana* (4 vols.). Madrid: Gredos.
- de Bustos, José Jesús (2004): *Las glosas emilianenses y silenses*. In: Cano, R.: *Historia de la lengua española*. Barcelona: Ariel, 291-307.
- García de Diego, Vicente (1923): *Contribución al diccionario hispánico etimológico*. Anejo II de la *RFE*. Madrid.
- (1954): *Diccionario etimológico español e hispánico*. Madrid: SAETA.
- Lakarra, Joseba (2008): «Temas para un prólogo: forma canónica, tipología holística y reconstrucción del protovasco». In: *Oihenart* 23, 277-347.
- Lapasa, Rafael (2003): *Léxico hispánico primitivo (siglos VIII al XII)*. Versión primera del *Glosario del primitivo léxico iberorrománico*. Proyectoado y dirigido inicialmente por Ramón Menéndez Pidal.

- Madrid: Fundación Ramón Menéndez Pidal / Real Academia Española.
- Malkiel, Yakov (1996 [1993]): *Etimología*. Madrid: Cátedra.
- Menéndez Pidal, Ramón (1920): *Notas para el léxico románico*. In: *RFE* 7, 1-36.
- Meyer-Lübke, Wilhelm (1890-1900): *Grammatik der romanischen Sprachen* (4 vols.). Leipzig.
- Müller, Bodo (desde 1987): *Diccionario histórico del español medieval*. Heidelberg: Universitätsverlag C. Winter.
- Pascual, J. A. / Pérez Pascual, J. (2006): *Epistolario Joan Coromines y Ramón Menéndez Pidal*. Barcelona: Fundació Pere Coromines.
- Polo, José (2001): *Las etimologías hispánicas de Meyer-Lübke (REW) como fondo del maestro Américo Castro al discípulo Amado Alonso*. In: *Analecta Malacitana* 24, 519-524.
- RAE (1960-1994): *Diccionario histórico de la lengua española* [de la A a Apasanca y de la B a Bajoca]. Madrid.
- REW: Romanisches etymologisches Wörterbuch* (3ª ed.). Heidelberg: Carl Winters Universitätsbuchhandlung.
- Rodríguez Molina, J. (2010): *Para una historia del verbo español: los tiempos compuestos desde Orígenes al siglo XV. Ensayo de reconstrucción histórica* [tesis doctoral inédita]. Universidad Autónoma de Madrid.
- Ruiz Asencio, J. M. / Ruiz Albí, I. / Herrero Jiménez, M. (2010): *Los Becerros gótico y galicano de Valpuesta*. Valladolid: Instituto Castellano y Leonés de la Lengua.
- Sánchez Miret, Fernando (2008): *Los complejos de la romanística y sus consecuencias para la investigación*. In: *RLiR* 72, 5-23.
- Veny, Joan (2002): *Sobre el valencià gemecar <gemegar>*. In: *Caplletra* 32, 143-155.
- Villacorta, Consuelo (2010): *Léxico de la vida cotidiana en la vertiente sur de los Pirineos* (trabajo de investigación inédito, presentado para una plaza de Profesor Agregado, para la Universidad del País Vasco).
- Wheeler, Max W. (2007): *Morfología i fonologia catalana i romànica: estudis dicrònics*. València / Barcelona: Institut Interuniversitari de Filologia Valenciana / Publicacions de l'Abadia de Montserrat.

Alberto Varvaro (Università Federico II di Napoli)

Max Pfister ha avuto la cortesia di citare un mio intervento di 15 anni fa in cui auspicavo che, invece di parlare di rifacimento del *REW*, si facesse un'opera nuova, su basi nuove. Credo di dovere rispondere alla domanda se il *DÉRom* sia l'opera che auspicavo.

Dico subito che ammiro sinceramente la ricchezza dei materiali e l'approfondimento della ricerca e della discussione che si riflettono bene nelle due voci che ci sono state sottoposte. Queste caratteristiche positive ne implicano un'altra, assai rara tra noi: l'opera è il risultato di un lavoro collettivo, che si riflette nell'affollato paragrafo delle *Signatures*. Un lavoro del genere non è facile da organizzare e da dirigere ed è quindi giusto che se ne apprezzi la novità e la fecondità.

Detto questo, devo subito aggiungere che ci sono però delle scelte di fondo che non condivido affatto e che mi sembrano poco funzionali se non addirittura pericolose per i nostri studi.

Comincio dalla scelta, che è tutt'altro che casuale, di dare i lemmi di base sempre come ricostruiti, con l'adozione del vocalismo che chiamiamo pan-romanzo. Una certa repulsione che provo davanti a lemmi come */karpin-u/ o come */ʔak-e-/ è senza dubbio difetto mio. Ma resta il fatto che la famiglia linguistica neolatina è l'unica di cui sia noto, assai ben

noto, l'antecedente (evito il termine <lingua madre>). Mi sconvolge vederla trattata come l'indoeuropeo o il dravidico e di vedere cacciata alla fine del commento, quasi fossimo imbarazzati dalla sua presenza, la parola latina reale e documentata.

Ancor più singolare mi sembra il fatto che il lemma ricostruito per una fase che cronologicamente non può essere che tardo-antica sia qui dato in alfabeto IPA. Io credevo che la funzione dell'IPA fosse quella di rendere per scritto pronunce reali, non forme ricostruite di 1500 anni fa. Penso che a nessuno sia venuto in mente di trascrivere in IPA la *Divina Commedia*, figuriamoci i giuramenti di Strasburgo. Ma qui l'operazione è ancora più surreale.

Aggiungo un aspetto soggettivo, ma non troppo. Si dà il caso che, essendo io siciliano, il mio vocalismo di base non sia quello pan-romanzo. Non posso dunque riconoscermi in nessun modo nelle forme dei lemmi, e così molti altri che pure parlano lingue romanze.

Mentre le basi latine, documentate o asteriscate, di Meyer-Lübke erano, quanto meno, un riferimento reale, queste del *DÉRom* implicano apertamente l'ipotesi proto-romanza. Orbene, tale ipotesi è certamente uno strumento di lavoro che in alcuni casi può essere utile, ma considerarla non ipotesi ma fatto reale è, lo dico chiaramente, contro la storia e contro quel tanto di realtà che la storia ci permette di osservare. Per l'origine delle lingue romanze siamo in un'epoca definita, in uno spazio definito, e disponiamo di una documentazione certo insufficiente, ma enorme. I recenti monumentali studi di J. N. Adams (che del resto riprende il lavoro secolare dei suoi predecessori) non lasciano dubbi sul fatto (peraltro prevedibile) che il latino è stato sempre un sistema complesso e dinamico di varietà diastratiche, diafasiche e diatopiche. Tale certamente era anche tra 600 e 800 d. C. Di una proto-lingua unitaria non c'è traccia né possibilità.

Le scelte di fondo di cui ho parlato hanno infine una conseguenza tutt'altro che trascurabile: nell'opera è incluso solo quel materiale lessicale di cui si può dimostrare la diffusione antica pan-romanza: appena 500 basi. Il che significa, salvo errore, che vengono escluse tutte le famiglie lessicali che appunto documentano l'eterogeneità e l'articolazione della lingua parlata in epoca tardo-antica o alto-medievale. Con una operazione simile a quelle di Procuste, il proto-romanzo recupera una sua omogeneità fittizia, ma perde definitivamente ogni contatto con la realtà.

Antes he de referirme a mi afirmación previa de que el nacimiento de la etimología hispánica se planeó como un complemento al *REW*, recurriendo solo a tres nombres: Américo Castro, Ramón Menéndez Pidal y Vicente García de Diego. Dentro de las tareas desarrolladas en el Centro de Estudios Históricos, cuya biblia era «el gran diccionario de Meyer-Lübke» (Dámaso Alonso, *apud* Polo 2001: 523) publicó Américo Castro (1918) la primera entrega de sus adiciones al *REW*; tarea en la que le acompañó su maestro Menéndez Pidal (1920), si bien las de este último se trataban de contribuciones debidas a su atención a distintos hechos dialectales e históricos a los que tenía que atender en su trabajo, que no hacían prever un futuro interés por afrontar él mismo la realización de un diccionario etimológico hispánico; en cambio el propio título del trabajo de Vicente García de Diego, *Contribución al diccionario hispánico etimológico* (1923), en que reúne y amplía varios artículos anteriores, hace pensar que concebía este complemento al diccionario de Meyer-Lübke como el punto de partida de un diccionario etimológico referido al español y a sus dialectos.

Las adiciones al *REW* hacen que flote en el ambiente la conciencia de la necesidad –y oportunidad– de contar con un diccionario etimológico sobre el español. Se entiende por ello que Dámaso Alonso, sabedor de que ni Menéndez Pidal ni Castro pensaban afrontar la realización de una obra de este tipo, viera la posibilidad de que la realizara Emilio Alarcos García (Polo 2001: 254) y se comprende también que Joan Corominas, desde un exilio que tanto lo había alejado del grupo pidaliano, preguntara sibilamente a don Ramón si sabía algún discípulo suyo que estuviera escribiendo un diccionario etimológico (Pascual / Pérez Pascual 2006: 18). Otra cosa es que luego, a finales de 1947, con el bagaje de dos letras del diccionario redactadas, pensara el lingüista que podía lograr colmar su «deseo ardiente» de trabajar en España en su diccionario y en el histórico, si el Consejo Superior de Investigaciones Científicas le abría sus puertas (Pascual / Pérez Pascual 2006: 191), precisamente cuando –con independencia de las buenas palabras que le llegaron por distintos conductos– el Jefe de la Sección de Lingüística Española del Instituto Miguel de Cervantes del Consejo proponía a Hans Janner para un puesto destinado al acopio de materiales para el Diccionario Etimológico Hispánico (Polo 2001: 254).

Pero volvamos a las adiciones hispánicas al *REW* y a su importancia como trabajo pionero en el dominio de la etimología hispánica. Lo percibimos, por ejemplo, en un pequeño detalle del *DÉRom*, s. v. *carpinu*, donde se admite –a mi juicio razonablemente– la idea del *DECH* de que el esp. *carpe* y el port. *carpa* son posibles préstamos del occitano. El hecho es que tal idea aparece ya en las citadas «Adiciones» al *REW* de Américo Castro (1918: 35), que si no se citan en el *DECH* no es por desinterés o por deseo de ocultación, sino –puedo asegurarlo– por mera distracción.

Tras estas precisiones previas, trataré de desarrollar los cuatro puntos por medio de los cuales he querido encauzar mi intervención:

1. En este paso del *REW* al *DÉRom*, el enorme incremento de datos a que me he referido antes, relacionados con la edición y estudio de textos y documentos, tanto en el plano histórico como en el diatópico, ha permitido:

1.1. Un mejor conocimiento de la variación en el dominio protorromance. Lo ejemplificaré con el lat. *carpinus*, en que hemos de aceptar la existencia de dos ramas: una a la que nos lleva el género masculino de la voz y otra el femenino, adquirido por

un proceso de remorfologización; lo cual se pone en relación con otros nombres de árboles e indirectamente con las dos áreas románicas que se han de establecer, a causa del doble género, para *ponte* (doble género que no es imprudente relacionar –y así se hace en el *DÉRom*– con el de palabras como *mare, fele, mele, lacte, sale, sangue*, recurriendo a Dardel).

Moviéndonos en el terreno de la prospectiva, se podrán perfilar con más detalle estas áreas, con el recurso a nuevos datos. Si se admite que el esp. *punte* (siendo masculino en la actualidad, pero femenino en la Edad Media) pertenece al área conservadora, frente, por ejemplo, al catalán (donde desde el principio se documenta como masculino), podemos añadir que en este caso el aragonés se inserta en la misma área innovadora del catalán, como se puede comprobar por los siguientes ejemplos medievales: en un documento de Obarra 1006-1018?: «ipso ponte»; en el Fuero de Sangüesa 1122: «illo ponte», (*LHP*, s.v.); en la traducción aragonesa del siglo XIV, hecha en el círculo de Fernández de Heredia, del *Cronicon Mundi* de Lucas de Tuy (dato que tomo del *CDH*) y en un documento aragonés (creo que de Tramacastilla) de 1437: «fer el dito puent» (Villacorta 2001).

1.2. Situándonos ya en tiempos históricos, se ha hecho en el *DÉRom* un buen aprovechamiento de la labor filológica desarrollada en los últimos cien años, que ha llevado, por ejemplo, a admitir que la forma *carpe* del español solo se podía explicar como un préstamo del occitano, a lo que me he referido ya. Saliéndonos de este caso concreto, es razonable aceptar que en *febrero* estamos ante una relatinización de *hebrero*, interpretando los datos más antiguos con *f*- como de *h*- (*DECH*, s. v. *febrero*) o que en *caballa* se trata de una formación romance, a partir de *caballo*, y no de una continuación de una forma protorromance *ad hoc* (*DECH*, s. v. *caballo*).

Por lo que respecta a la variación diatópica, encontramos una mayor diversificación dialectal en un ámbito en que la construcción pidaliana dotaba de un excesivo peso al castellano, frente a los demás dialectos hispánicos; hoy contamos con corpus documentales amplios sobre esos dialectos centrales, que explican que, mientras en muchos casos caminan todos en común (así la variante de infinitivo *fer*), en otros, se comportan de manera diferente (así el citado *punte* en castellano y aragonés en la Edad Media). Estamos ahora mucho más cerca de una realidad en que la continuidad dialectal de los fenómenos lingüísticos (léxicos en este caso), era más difícil de percibir en el modelo extremo del árbol genealógico, de forma que hoy ya no parece una provocación considerar que, en sus orígenes, el castellano se sitúa en el espacio de igual a igual con los demás dialectos hispánicos. Lo cual en el *DÉRom* se comprueba, sobre todo, en el caso del asturiano.

Volvamos de nuevo la mirada al futuro:

– El incremento de los datos ha de permitir matizar mucho más la existencia de determinadas formas. Es el caso, por ejemplo de la variante *aforcar* (de *ahorcar*) –lo normal en la Edad Media era *enforcar*–, que aparece solo una vez en el siglo XIII, en el *Calila*; lo que nos lleva a contar con la posibilidad de que se deba a uno de los copistas de esa obra, del siglo XIV o XV (*vid.* a este respecto las ajustadas precisiones de Rodríguez Molina (2010: 666) sobre la inconveniencia de construir los corpus con ediciones críticas. He de reconocer que ese es un problema pendiente de solución, a medio plazo, en el *Nuevo Diccionario Histórico*).

– El desarrollo experimentado en el campo de la Filología, en cuanto a la edición y estudio de los textos, obliga a hacer determinados cambios en la cronología y atribución de obras. Así, se acepta en el *DÉRom* (para fechar en español un *ferre* y un *año*) como primera documentación «hacia la segunda mitad del siglo X», que es la fecha que atribuyó don Ramón Menéndez Pidal a las glosas emilianenses y silenses; pero hoy hemos de retrasar estas la glosas hasta principios del siglo XI (*vid.* Bustos 2004, para quien la lengua de las glosas silenses responde a la propia del siglo XI (p. 295); y Bletzer 1998: xxviii). Del mismo modo, hemos de cambiar en los artículos *facere* o *decem* del *DÉRom* la fecha de 1140 que Menéndez Pidal había dado al *Cid*, por la de h1200, por más que mantengan aquella el *DECH*, el *DHLE*, el *DHEM*, etc. Los avances que se están dando en términos cualitativos en el campo filológico (valga como ejemplo la reciente edición de los *Beceros de Valpuesta*) permitirá ir abandonando poco a poco datos tomados de ediciones inadecuadas o de repertorios lexicográficos llenos de problemas, como es el caso de la *Encicl. del Idioma*.

– Hemos de contar, finalmente, con unas posibilidades existentes ya en el presente, pero que van aumentando exponencialmente, referentes a la accesibilidad a los datos. No es este un lujo, sino la forma de convertir la información filológica en un argumento fuerte en nuestro trabajo, que permitirá que nos alejemos cada vez más de tentaciones interpretativas, como la que nos llevaría, con los datos del *DECH*, a pensar –no cayó Corominas en esa tentación– que los casos de *fer* «hacer» en español se dan preferentemente en los dialectos hispánicos orientales (riojano, navarro y aragonés), idea que se ha de dejar de lado solo con acudir a nuestros corpus, pues vemos en él que la mayor fuerza de los ejemplos «orientales» allegados por Corominas no dan una imagen fiel de la realidad histórica.

2. A lo largo de estos dos artículos seleccionados del *REW* y del *DÉRom* se hace una adecuada utilización de los materiales bibliográficos, que además permanece explícitamente abierta, como se percibe en las sucesivas revisiones que se van haciendo de los artículos. Basta para el cambio acentual de *fácere* a *facere* con el recurso a Meyer-Lübke (1890-1902), pero se entiende que en el caso de la explicación del a. esp. *fer* se aporte una bibliografía razonable sobre las explicaciones –discutibles– que se han dado de la forma. Está implícito el desarrollo de la fonética histórica de las lenguas romances, campo lleno de hipótesis perfectibles, que, sin duda, la culminación del *DÉRom* contribuirá a mejorar, permitiéndonos abandonar bastantes conjeturas de nuestros diccionarios etimológicos. A ello han contribuido ya, de una manera decisiva, obras claves de la Filología románica, utilizadas con aprovechamiento en el *DÉRom*, entre las que se encuentran los diccionarios etimológicos de las lenguas particulares. Por ello no puedo estar de acuerdo con Yakov Malkiel (1996 [1993]: 163) con respecto a que tales diccionarios –se refiere en realidad a los de Corominas– no hayan contribuido a la mejora de nuestros conocimientos de la fonética y de la morfología históricas, justificándolo porque sus bases lingüísticas se asientan «sobre arcaicos cimientos preestructurales».

Entiendo bien que se invite a perder la rigidez en que se mueven a menudo nuestros modelos y atendamos al perfeccionamiento que ha ido experimentando los métodos reconstructivos, de forma que no nos conformemos los etimólogos con el *qué* y el *cúando* de los cambios y tratemos de llegar al *cómo* y al *por qué* de estos (Wheeler 2007: 190, 191; *cf.* Sánchez Miret 2008: 6). Es posible encontrar, por ejemplo, en la teoría de la optimidad mejoras en la

comprensi3n de la relaci3n de la post3nica con la final en casos como *f3cere* y *c3rpinu*, pero es algo que los etim3logos han de adoptar de los trabajos de Fon3tica hist3rica que est3n a su alcance, no el objeto de su investigaci3n en cuanto etim3logos. De otro modo quiz3 pudiera ocurrir que a m3s *por qu3* tengamos menos *qu3*.

Por otro lado, refiri3ndonos al caso concreto de la etimolog3a hisp3nica, ha habido cambios notables en nuestros conocimientos referentes a las lenguas prerromanas (el desarrollo de los estudios de eusquera o de las lenguas paleohisp3nicas nos dan no solo m3s seguridades en algunos casos, sino tambi3n –lo que no es menos importante– la certeza de que algunos caminos recorridos en estos terrenos han sido meras aventuras que han de abandonarse); al 3rabe; y a las lenguas germ3nicas, en menor medida. No es el menor de esos cambios la cautela que todos nos imponemos con respecto al moz3rabe (para comprobarlo, baste con leer la ponencia que Joan Veny ha le3do en este mismo congreso, y la brillante explicaci3n que da en ella a *gemecar*, cf. Veny 2002). Por otro lado, el desarrollo de la etimolog3a en las restantes lenguas rom3nicas abre la puerta a una mejor comprensi3n de las relaciones horizontales entre ellas y la nuestra, los pr3stamos de una manera particular: ya se trate de los de lengua a lengua, como los que podemos llamar internacionales.

Con respecto a este apartado, las necesidades del futuro se derivan l3gicamente del perfeccionamiento de lo expuesto en 3l.

3. A diferencia del *REW*, no se plantea el *D3Rom* como una obra cerrada, sino abierta a un proceso permanente de refinamiento, propio de cualquier actividad cient3fica que no espere llegar a la perfecci3n, sino a una permanente y progresiva mejora, tanto de las hip3tesis como de los datos en que estas se asientan. Lo cual ha originado que la obra est3 abierta a la colaboraci3n y, lo que me parece m3s importante, que tal colaboraci3n se perciba como algo prestigiado. Se entiende as3 que en esta larga tarea en progreso se dejen pendientes problemas y se evite perder el tiempo en ellos, cuando pueden resultar de f3cil soluci3n a algunos colegas.

Resulta, por ello, razonable que en el *D3Rom*, s. v. *hacer*, en vez de perder un minuto tratando de dar con la remisi3n que se hace en el *DECH* a los *Or3genes* de Men3ndez Pidal, para un ejemplo de este verbo, se ponga en nota: «nous ne l'avons pas retrouv3e dans Men3ndezPidalOr3genes». Porque no merece la pena dedicar tiempo y esfuerzo a lo que otra persona puede resolver c3modamente, solo con que maneje la misma edici3n de los *Or3genes*, de 1929, segunda de esa obra, de la que se serv3a Joan Coromines, en lugar de la tercera que solemos utilizar ahora los fil3logos. En efecto, aparece all3: «h. 1030 Clunia: «nulla lingienza faciendo et ad clamandose ad rege», que remite a uno de los documentos publicados por Men3ndez Pidal al comienzo de esta obra (p. 40 de esa segunda edici3n).

Con respecto al futuro, quisiera mostrar mi obsesi3n por la colaboraci3n entre los fil3logos. Lo esperable es que en el *D3Rom* vaya aumentando la n3mina de colaboradores de todo tipo –tambi3n de colaboradores espont3neos–. La capacidad de gesti3n de los directores de esa obra y la calidad de sus resultados lo pueden facilitar.

4. Lo que he se3alado para el espa3ol me parece en gran medida aplicable a las dem3s lenguas romances. Ya el mero hecho de allegar todo este trabajo etimol3gico que ha surgido a partir de la obra de Meyer-Lübke –tanto en el acopio de datos como en su organizaci3n e interpretaci3n, dirimiendo entre las posibilidades interpretativas que se abren, a menudo

contradictorias, para seleccionar lo que parece más apropiado— supone un claro avance en la construcción etimológica, que, tras un largo período de confección de diccionarios etimológicos de las lenguas particulares, se vuelve a privilegiar, como ocurrió en el *REW*, la comparación.

Se ha abierto con ello, a mi juicio, una nueva etapa de la etimología romance.

También en este caso quiero hacer algunas precisiones para el futuro.

Empecemos por las posibilidades técnicas, que permiten relacionar determinadas asuntos muy concretos que se repiten en distintos artículos del *DÉRom*. Fijémonos así en que en los lemas que se nos han seleccionado —y en muchos más— se hace referencias a Straka y a Rosetti, con el fin de situar el momento en que se desgajan el rumano o el sardo del que pudiéramos llamar tronco románico común; del mismo modo que se repite la referencia a artículos por medio de los cuales se justifica la adopción de una explicación de índole fonética, morfológica, etc. Las posibilidades informáticas permitirían en el futuro situar asuntos como estos, que aparecen repetidamente a lo largo de las distintas palabras, como documentos independientes, a los que bastaría con remitir en cada artículo. Con ello todo el avance de tipo interpretativo en los dominios de la historia del léxico, de la morfología derivativa, de la fonética, etc., pueden dar lugar a obras independientes, bien ensambladas con el *DÉRom*, relacionadas con los lemas de la obra; lo cual permitiría discutir globalmente una serie de hechos que en un libro impreso habrían de aparecer asiladamente.

Pero no podemos olvidar que la técnica permitirá mejorar también el acceso a los datos cada vez más numerosos que van creciendo de un modo exponencial en cada una de nuestras lenguas, así como lograr adecuar su interpretación a las novedades metodológicas que van surgiendo también.

Referencias

- Alonso, Martín (1968): *Enciclopedia del idioma* (3 vols.). Madrid: Aguilar.
- Bletzer, Francis (1998): *Paenitentialia Hispaniae*. Turnholt: Brepols.
- Buchi, Éva / Schweickard, Wolfgang: *Dictionnaire Étymologique Roman*. <http://www.atilf.fr/DERom>.
- Castro, Américo (1918): *Adiciones hispánicas al diccionario etimológico de W. Meyer-Lübke*. In: *RFE* 5, 21-42.
- CDH: Corpus del Nuevo Diccionario Histórico de la Real Academia Española*, accesible *on line*.
- Corominas, J. (1955-1957): *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana* (4 vols.). Madrid: Gredos.
- de Bustos, José Jesús (2004): *Las glosas emilianenses y silenses*. In: Cano, R.: *Historia de la lengua española*. Barcelona: Ariel, 291-307.
- García de Diego, Vicente (1923): *Contribución al diccionario hispánico etimológico*. Anejo II de la *RFE*. Madrid.
- (1954): *Diccionario etimológico español e hispánico*. Madrid: SAETA.
- Lakarra, Joseba (2008): «Temas para un prólogo: forma canónica, tipología holística y reconstrucción del protovasco». In: *Oihenart* 23, 277-347.
- Lapasa, Rafael (2003): *Léxico hispánico primitivo (siglos VIII al XII)*. Versión primera del *Glosario del primitivo léxico iberorrománico*. Proyectoado y dirigido inicialmente por Ramón Menéndez Pidal.

- Madrid: Fundación Ramón Menéndez Pidal / Real Academia Española.
- Malkiel, Yakov (1996 [1993]): *Etimología*. Madrid: Cátedra.
- Menéndez Pidal, Ramón (1920): *Notas para el léxico románico*. In: *RFE* 7, 1-36.
- Meyer-Lübke, Wilhelm (1890-1900): *Grammatik der romanischen Sprachen* (4 vols.). Leipzig.
- Müller, Bodo (desde 1987): *Diccionario histórico del español medieval*. Heidelberg: Universitätsverlag C. Winter.
- Pascual, J. A. / Pérez Pascual, J. (2006): *Epistolario Joan Coromines y Ramón Menéndez Pidal*. Barcelona: Fundació Pere Coromines.
- Polo, José (2001): *Las etimologías hispánicas de Meyer-Lübke (REW) como fondo del maestro Américo Castro al discípulo Amado Alonso*. In: *Analecta Malacitana* 24, 519-524.
- RAE (1960-1994): *Diccionario histórico de la lengua española* [de la A a Apasanca y de la B a Bajoca]. Madrid.
- REW: Romanisches etymologisches Wörterbuch* (3ª ed.). Heidelberg: Carl Winters Universitätsbuchhandlung.
- Rodríguez Molina, J. (2010): *Para una historia del verbo español: los tiempos compuestos desde Orígenes al siglo XV. Ensayo de reconstrucción histórica* [tesis doctoral inédita]. Universidad Autónoma de Madrid.
- Ruiz Asencio, J. M. / Ruiz Albí, I. / Herrero Jiménez, M. (2010): *Los Becerros gótico y galicano de Valpuesta*. Valladolid: Instituto Castellano y Leonés de la Lengua.
- Sánchez Miret, Fernando (2008): *Los complejos de la romanística y sus consecuencias para la investigación*. In: *RLiR* 72, 5-23.
- Veny, Joan (2002): *Sobre el valencià gemecar <gemegar>*. In: *Caplletra* 32, 143-155.
- Villacorta, Consuelo (2010): *Léxico de la vida cotidiana en la vertiente sur de los Pirineos* (trabajo de investigación inédito, presentado para una plaza de Profesor Agregado, para la Universidad del País Vasco).
- Wheeler, Max W. (2007): *Morfología i fonologia catalana i romànica: estudis dicrònics*. València / Barcelona: Institut Interuniversitari de Filologia Valenciana / Publicacions de l'Abadia de Montserrat.

Alberto Varvaro (Università Federico II di Napoli)

Max Pfister ha avuto la cortesia di citare un mio intervento di 15 anni fa in cui auspicavo che, invece di parlare di rifacimento del *REW*, si facesse un'opera nuova, su basi nuove. Credo di dovere rispondere alla domanda se il *DÉRom* sia l'opera che auspicavo.

Dico subito che ammiro sinceramente la ricchezza dei materiali e l'approfondimento della ricerca e della discussione che si riflettono bene nelle due voci che ci sono state sottoposte. Queste caratteristiche positive ne implicano un'altra, assai rara tra noi: l'opera è il risultato di un lavoro collettivo, che si riflette nell'affollato paragrafo delle *Signatures*. Un lavoro del genere non è facile da organizzare e da dirigere ed è quindi giusto che se ne apprezzi la novità e la fecondità.

Detto questo, devo subito aggiungere che ci sono però delle scelte di fondo che non condivido affatto e che mi sembrano poco funzionali se non addirittura pericolose per i nostri studi.

Comincio dalla scelta, che è tutt'altro che casuale, di dare i lemmi di base sempre come ricostruiti, con l'adozione del vocalismo che chiamiamo pan-romanzo. Una certa repulsione che provo davanti a lemmi come */karpin-u/ o come */ɸak-e-/ è senza dubbio difetto mio. Ma resta il fatto che la famiglia linguistica neolatina è l'unica di cui sia noto, assai ben

noto, l'antecedente (evito il termine <lingua madre>). Mi sconvolge vederla trattata come l'indoeuropeo o il dravidico e di vedere cacciata alla fine del commento, quasi fossimo imbarazzati dalla sua presenza, la parola latina reale e documentata.

Ancor più singolare mi sembra il fatto che il lemma ricostruito per una fase che cronologicamente non può essere che tardo-antica sia qui dato in alfabeto IPA. Io credevo che la funzione dell'IPA fosse quella di rendere per scritto pronunce reali, non forme ricostruite di 1500 anni fa. Penso che a nessuno sia venuto in mente di trascrivere in IPA la *Divina Commedia*, figuriamoci i giuramenti di Strasburgo. Ma qui l'operazione è ancora più surreale.

Aggiungo un aspetto soggettivo, ma non troppo. Si dà il caso che, essendo io siciliano, il mio vocalismo di base non sia quello pan-romanzo. Non posso dunque riconoscermi in nessun modo nelle forme dei lemmi, e così molti altri che pure parlano lingue romanze.

Mentre le basi latine, documentate o asteriscate, di Meyer-Lübke erano, quanto meno, un riferimento reale, queste del *DÉRom* implicano apertamente l'ipotesi proto-romanza. Orbene, tale ipotesi è certamente uno strumento di lavoro che in alcuni casi può essere utile, ma considerarla non ipotesi ma fatto reale è, lo dico chiaramente, contro la storia e contro quel tanto di realtà che la storia ci permette di osservare. Per l'origine delle lingue romanze siamo in un'epoca definita, in uno spazio definito, e disponiamo di una documentazione certo insufficiente, ma enorme. I recenti monumentali studi di J. N. Adams (che del resto riprende il lavoro secolare dei suoi predecessori) non lasciano dubbi sul fatto (peraltro prevedibile) che il latino è stato sempre un sistema complesso e dinamico di varietà diastratiche, diafasiche e diatopiche. Tale certamente era anche tra 600 e 800 d. C. Di una proto-lingua unitaria non c'è traccia né possibilità.

Le scelte di fondo di cui ho parlato hanno infine una conseguenza tutt'altro che trascurabile: nell'opera è incluso solo quel materiale lessicale di cui si può dimostrare la diffusione antica pan-romanza: appena 500 basi. Il che significa, salvo errore, che vengono escluse tutte le famiglie lessicali che appunto documentano l'eterogeneità e l'articolazione della lingua parlata in epoca tardo-antica o alto-medievale. Con una operazione simile a quelle di Procuste, il proto-romanzo recupera una sua omogeneità fittizia, ma perde definitivamente ogni contatto con la realtà.